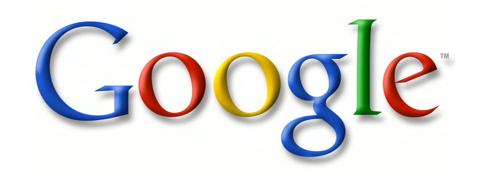
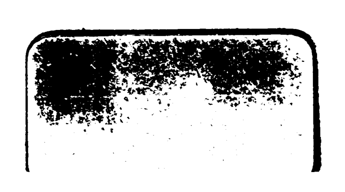





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



R. Adèle Eliot.

Saint
Hyacinthe

RECUEIL

DE

DIVERS ÉCRITS.

RECUEI

DE

DIVERS ÉCRIT

SUR

L'AMOUR ET L'AMITIÉ,
LA POLITESSE,
LA VOLUPTÉ,
LES SENTIMENS AGRÉAB
L'ESPRIT ET LE COEUR.

A. R.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de C
à la Croix d'or.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Ro

40



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

PRINCE DE GALLES.



ONSEIGNEUR,

Il est si ordinaire à VOTRE ALTESSE ROYALE, *de faire du*

bien, qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'elle ſe ſouvienne de tout celui qu'elle fait. Mais ſi vous êtes aſſez grand, pour oublier vos bienfaits, je ſerois le plus inſenſible des hommes, ſi je n'étois pas pénétré toute ma vie des bontés dont vous m'avés honoré. Toute l'Europe ſçait qu'il n'y a point de Prince plus généreux que vous, MONSEIGNEUR; *qu'il me ſoit permis d'emploïer un terme dont ceux qui ont*

une fausse idée de la vertu ne se servent guéres à l'égard des Princes, c'est qu'il n'y en a point aussi de plus humain. Ce terme n'est pas du stile recherché de la flaterie; mais c'est ici une expression propre & convenable à la vérité. Ceux qui demandent des graces à VOTRE ALTESSE ROYALE, *s'aperçoivent d'abord que vous vous rendés, pour ainsi dire, leur égal, afin de mieux entrer dans leur situation; & vous ne son-*

gés ensuite que vous êtes Prince, que pour leur faire sentir de favorables effets de votre grandeur. La bonté de votre cœur, & la supériorité de votre raison, vous ont garanti du préjugé que l'amour propre & l'adulation n'inspirent que trop souvent aux Princes, sur-tout à ceux qui sont, comme vous, destinés au Trône. Ils croïent que leur Rang suffit pour imposer l'obligation de les aimer; & vous avés pour maximes,

MONSEIGNEUR, ainsi qu'on l'a oui dire plus d'une fois à VOTRE ALTESSE ROYALE, *que* les Princes ne doivent songer qu'ils sont Princes, que pour faire du bien; *que* c'est à leurs bienfaits qu'on doit les connoître; *&* *qu'*autrement, vous ne voïez point pourquoi on les aimeroit. *Quand un Prince parle ainsi, ce ne peut être que par un sentiment intérieur de grandeur & de bonté, qui l'assûre que l'usage qu'il fera*

de son pouvoir, ne lui attirera pas moins d'amour, que son Rang éxige de respect. Je supplie VOTRE ALTESSE ROYALE *de me pardonner, si je dis ici des choses que tout le monde sçait, & que vous ne prendrés pas plaisir à entendre redire; mais,* MONSEIGNEUR, *la reconnoissance, lorsqu'elle est vive, est assés semblable à l'amour; elle se plaît à faire répéter ce qu'on a déja dit mille fois. C'est même pour avoir la*

satisfaction de le redire par écrit, que je prends la liberté de dédier très-humblement ce petit Recueil à VOTRE ALTESSE ROYALE. *J'espére qu'elle y jettera les yeux avec plaisir. Tout ce qui le compose, excepté le peu qu'il y a de moi, vient de si bonne main, que cette espérance n'est pas même détruite par la défiance où je dois être, de ce que j'ai osé y joindre. Je supplie* VOTRE ALTESSE ROYALE *d'ajouter aux*

graces qu'elle a daigné me faire, celle de croire que l'éloignement des lieux, ni l'éloignement des tems n'affoibliront jamais mon dévouement, ni mon extrême reconnoissance. Je suis, avec le plus profond respect,

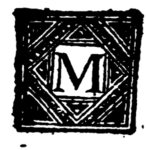
MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble
& très-obéissant
Serviteur.



LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE ***



ADAME,

J'AI l'honneur de vous envoïer la Copie que vous souhaités du *Traité de l'Amitié* de Madame de ***. Qu'elle auroit été charmée, MADAME, de vous l'entendre lire & louer ! Et qu'elle l'auroit enri-

chi, en profitant des réflexions qu'il vous donna lieu de faire!

Des sons touchans d'une voix douce & belle,
Je ne sçai quelle infléxion
Aux beautés de la diction
Joignoit une beauté nouvelle.
Chaque mot par vous prononcé,
D'un ton qu'accompagnoit une grace infinie,
Marquoit avec plus d'énergie
Ce que *** avoit pensé.
Et lorsque vous daigniés nous faire
Sur ses sentimens délicats
Le moindre petit commentaire,
*** gagnoit beaucoup, & nous n'y perdions pas.

Ce que vous dîtes au sujet de Ami tié, m'en a inspiré une dénitio n que je vous supplie, MADAME, de rectifier, si elle n'exprime pas bien ce que vous pensés. Je suis persuadé qu'elle ne peut être bonne, si elle n'est pas conforme à vos sentimens. Croiés-

vous, MADAME, qu'on pût bien définir l'*Amitié*, en disant que c'est un *Amour heureux & constant*? *Amour*, parce qu'on est attaché à la personne aimée; de façon que le plus doux plaisir de la vie est celui de lui en faire & d'en recevoir d'elle. *Heureux*, parce qu'on est l'objet réciproque de l'attachement de la personne aimée; l'amitié suppose un parfait retour. *Constant*, parce que la cause de l'Amitié, & ses liens s'augmentent & se fortifient avec le tems, qui détruit d'ailleurs toutes choses; puisque cette cause est la vertu même, & que le propre de la vertu est de toujours bien faire, & de se perfectionner sans cesse.

Ainsi l'amitié ne seroit qu'un amour éxemt de cupidité; & c'est ce qui vous fit trouver dans le *Traité de l'Amitié* de Madame de *** des idées si semblables à celles

qui dominent dans ſa *Métaphyſique d'Amour*.

En effet, MADAME, dans cette Métaphyſique elle éleve ce qu'on appelle communément l'*amour*, juſques à la perfection de l'*amitié*; & elle donne à l'amitié, dans le petit Traité qu'elle en a fait, toute la vivacité, & même quelques autres accompagnemens de l'amour. Cela vient ſans doute de ce que Madame de *** avoit de l'amour & de l'amitié ces belles idées qui les confondent, & que PLATON n'expoſe qu'avec un entouſiaſme dont elle avoit été frapée. Idées ſi parfaites, qu'on les regarde comme de belles imaginations, parce qu'on n'a pas le courage de s'élever juſqu'à elles, ou du moins de s'y conformer. Tel eſt le ſort de ce grand Philoſophe; on le voit s'élever ſi haut au-deſſus de l'ordinaire des hom-

mes, qu'il leur ſemble planer dans les nues; peut-être ne va-t-il pourtant que juſques où la belle nature nous dicte qu'il faudroit être pour notre propre bonheur, & qu'il ne nous paroît élevé, que parce que nous nous ſommes trop abaiſſez. J'oſerois dire qu'on a de fauſſes idées de ſa doctrine; que perſonne n'a mieux connu ce qu'il faudroit faire pour trouver même dans les plaiſirs des ſens, toute la volupté qu'ils peuvent donner. Ce qu'il a dit eſt vrai; ce ſont ceux qui ne ſe conforment pas à ſes idées, qui ſe trompent. Je ſçai bien, MADAME, que le mot d'*amour* ſignifie dans l'uſage ordinaire, ce que ſaint PAUL appelle *la concupiſcence de la chair*; expreſſion qui préſente de ſi vilaines idées, que je n'aurois oſé m'en ſervir, ſans l'autorité de l'Ecriture. Ainſi on pourroit dire

que ce mot d'*amour* ne doit point entrer dans la définition de l'amitié, qui paroît d'un genre tout différent ; mais l'amour pris ainsi, est dans le figuré. Le terme d'amour, dans la signification propre, ne marque qu'un attachement ardent & vif, que desir d'obtenir, de servir ou de plaire ; & ce n'est point dans le sens ordinaire de ce qu'on entend par amour, qu'on dit l'*amour de la vérité*, l'*amour paternel*, & même l'*amour conjugal* ; ce qui surprendra un peu ceux qui ne sont qu'Amans, & qui seront bien à plaindre s'ils ne le connoissent pas, quand ils seront Epoux. Ainsi, Madame, l'amour pris dans sa signification propre, entrera fort bien dans la définition de l'amitié, qui doit être en effet ardente & vive quand elle est vraie. Ajouter que cet amour est heu-

reux & conſtant, n'eſt-ce pas donner de l'amitié une idée auſſi charmante que juſte ? Sans cet amour, l'autre n'eſt qu'un attachement de cupidité, qui ne mérite pas le nom d'amour ; ce n'eſt qu'une efferveſcence de ſang qui attaque le cœur & le cerveau, & qui y excite mille paſſions tumultueuſes, pour un objet que les honnêtes gens ſont obligés de ſe déguiſer, en lui ſubſtituant celui de l'amitié :

D'Illion réduit en cendres
Quelle fut la cauſe, hélas !

Auſſi cette ſorte d'amour ne ſe ſoutient que par l'eſpérance & l'imagination ; ſon bonheur ſe diſſipe dès qu'il s'obtient ; la réalité eſt ſon tombeau. Deux perſonnes qui s'aiment de cet amour, à proprement parler, ne s'aiment

point. Ce n'eſt point le *vous* qu'ils aiment ; c'eſt l'image dont leur imagination eſt frapée. Ils ſe trouvent bleſſés par hazard, un coup d'œil fait le mal, la fiévre ſurvient avec tranſport ; mais donnés aux malades ce qu'ils demandent, les voilà guéris. Si on pouvoit donner, ou prendre le remede, dès qu'il en eſt beſoin, ce ſeroit une maladie auſſi peu dangereuſe qu'elle l'eſt autrement beaucoup. C'eſt pourquoi PLATON qui connoiſſoit ſi bien le véritable amour, qu'il ne regardoit la cupidité que comme un beſoin, ou une maladie indigne du beau nom d'amour, vouloit que dans ſa République nulle loi, ni nul préjugé n'empêchât les femmes de guérir les bleſſures qu'elles avoient ainſi faites ou reçûës. Il regardoit cette permiſſion, non-ſeulement comme un

lien de ſociété, mais encore comme un moïen de guérir cette maladie, & même de la prévenir; ce qui fait bien voir que l'amour, ſi vanté par ce Philoſophe, n'eſt que cet amour épuré dont Madame de *** étoit charmée: *Cet amour*, dit-elle, *qui chés les honnêtes perſonnes fait le commerce des cœurs, qui eſt la ſource de tous les plaiſirs, qui perfectionne les ames bien nées; cet entrepreneur de grandes choſes, qui conduit & ne ſouffre aucunes foibleſſes*; cet amour enfin qui ſe confond ſi parfaitement avec l'amitié, que le véritable amour, ou la parfaite amitié, ne ſont que les deux noms d'une même choſe.

Si les effets doivent tenir de leurs cauſes, la différence qui ſe trouve entre l'amitié & l'amour ordinaire, eſt bien naturelle. On a tort de ſe plaindre des effets que

le dernier produit; ils sont conformes à leur cause & à leur objet. Une Belle qui se plaint de ce que son Amant l'abandonne, se plaint de ce qui n'est pas. Ce n'étoit pas elle qu'il aimoit; s'il l'avoit aimée, il auroit été son ami, il l'aimeroit encore, car il n'auroit rien aimé qui ne fût toujours aimable. Elle-même n'aimoit en lui que l'Amant, puisqu'elle ne s'étoit pas assurée de l'avoir pour ami.

Son cœur n'adressoit point de vœux
Au généreux Enfant de *Vénus Vranie*;
Il ne ressentoit que les feux
Du traître fils de *Vénus Polhimnie*.
Ces feux dans leur activité
Demandent de la nouveauté.

Quelque doux que soit un empire,
Quand un Amant le fuit, ce n'est pas sans sujet;
Un plaisir plus charmant l'attire,
Et le plaisir est son objet.

Un Amant n'eſt qu'un paſſe-volant, qui fait ſon métier quand il déſerte. Une Belle qui ſe plaint de l'infidélité de ſon Amant, a crû qu'il l'aimoit, parce qu'elle avoit de certains yeux, un certain coloris, de certains traits, enfin un je ne ſçai quoi qu'il ne pouvoit exprimer lui-même, mais dont il étoit paſſionnément touché. Elle avoit tort. Il étoit bien touché de toutes ces choſes, mais ces choſes n'étoient pas elle; elles n'étoient qu'à elle comme les richeſſes ſont à un homme riche, ou comme un magnfique habit eſt quelquefois à un homme mal fait. Si le riche eſt un avare ou un mal-honnête homme d'ailleurs, eſt-ce lui qu'on aime ou ſes richeſſes? Si une belle femme eſt ſotte, vaine, fourbe, capricieuſe, eſt-ce elle qu'on aime, ou ſa beauté? Peut-on eſtimer en elle ce qui

n'eſt point véritablement elle ?

En effet, MADAME, le *vous* qui malgré vous-même pourroit inſpirer des deſirs qu'on n'oſeroit vous laiſſer appercevoir ; ces couleurs admirables de votre teint, ces beaux yeux où la fierté & la douceur paroiſſent avec tant de graces, même ce ſon de voix ſi touchant, ce n'eſt pas le vrai *vous* ; ils n'inſpireroient qu'un amour dont vous vous tiendriés offenſée, & avec raiſon. Pourquoi ? Par cela même que ce ne ne ſeroit pas le vrai *vous* qu'on aimeroit, mais ſeulement ſon enveloppe, qui, quelque belle qu'elle puiſſe être, ne doit non plus être préférée à votre vrai *vous*, que votre gand à votre main. Ceux qui vous aimeroient par cet extérieur, quoique le plus aimable du monde, vous feroient injure ; ils ne s'éleveroient pas juſques à

la beauté de votre ame, digne de cet amour qui naît de l'admiration, & qui est le seul digne de vous. Ce n'est pas, MADAME, que l'amitié ne puisse quelquefois être accompagnée d'un peu de cupidité; les hommes sont des hommes : c'est aux Anges à ne brûler que de cet amour parfaitement épuré de l'impression des sens. La cupidité est fondée dans la nature; elle est nécessaire, la Religion même l'autorise & la sanctifie; elle ne condamne que l'intempérance. Madame de *** non plus que PLATON, ne prétendent point la bannir. Mais l'un & l'autre ne la regardent comme quelque chose de considérable, que par les désordres qu'elle cause, & l'avilissement où elle jette ceux qui s'y livrent. C'est si peu de chose en soi, qu'elle est aussi indigne qu'inca-

pable de former les liaiſons des cœurs. Les faveurs qu'elle éxige ne peuvent être conſidérées que comme des marques de complaiſance, & non comme l'objet de l'amour. On peut, & même on doit avoir de la complaiſance dans l'amitié ; mais la complaiſance n'en eſt que l'effet, & non pas le fondement. Ainſi, MADAME, ſi on regardoit comme on le doit cette paſſion, dont nos Romans & nos Opéras font des éloges ſi rebatus, qu'ils en ſont fades ; cette paſſion qui fait tant de fracas chés nous & chés nos voiſins, paroîtroit ſi peu de choſe, qu'on ne daigneroit pas s'en entretenir ; les faveurs qu'on obtiendroit d'une Amie ſeroient priſes pour un divertiſſement qui n'altéreroit point les ſentimens du cœur de nos amis ; ni l'envie, ni l'orgueil, ni le vilain amour

propre, d'où naiſſent les fureurs de la jalouſie, ne feroient point regarder les récréations d'un Ami comme une infidélité ; l'amitié régneroit, cet amour heureux & conſtant que la vertu fait naître, & dont elle eſt la cauſe & l'objet, auſſi ſupérieur aux plaiſirs des ſens, que les ſens ſont au-deſſous de l'homme raiſonnable, quand ils deviennent paſſion ; qui éleve l'ame, & lui fait trouver dans les ſentimens de l'eſtime & de l'admiration, une douceur extrême à aimer pour aimer. La ſatisfaction d'aimer ce qu'on eſtime & ce qu'on admire, fait la jouiſſance & le bonheur ; & loin de connoître les lâches & cruels ſentimens de l'envie & de la jalouſie, on eſt charmé que les autres aiment ce que nous aimons, & que ce que nous aimons aime ce qui mérite de l'être : c'eſt juſtice.

Les plaiſirs de la perſonne que nous aimons deviennent les nôtres ; l'approbation qu'on lui donne fait l'éloge de notre choix. Mais il faut pour cela aimer le vrai *vous*, & non l'extérieur, qui ne peut exciter que la cupidité, & non pas l'amour.

Il y a dans le ſixiéme tome du *Grand* CYRUS, un Oracle de *Delphes*, qui aſſura d'autant mieux la Princeſſe de SALAMIS de cette vérité, que cet Oracle fut confirmé par VENUS URANIE ; cette VENUS de PLATON & de Madame de *** à laquelle, & aux Graces ſeulement ils permettent qu'on ſacrifie.

Comme divers traits de l'aventure de cette Princeſſe ont rapport au ſujet dont il s'agit, permettés, MADAME, que j'en rappelle ici le ſouvenir.

Dès que cette Princeſſe parut

à la Cour de *Paphos*, on peut assurer sans mensonge, qu'elle en effaça toutes les beautés, comme un Soleil qui obscurcit les autres Astres. Elle enflamma plus de cœurs en un jour, que toutes les belles n'en avoient seulement blessé en toute leur vie; & quoiqu'elle eût tant d'esprit, MADAME, que c'étoit un prodige de sçavoir & d'agrément, elle n'en eut pas besoin pour ses conquêtes. On étoit pris dès qu'on la voïoit; il n'étoit pas nécessaire de l'entendre. Aussi fut-elle haïe de toutes les femmes, perce qu'elle rendoit tous leurs Amans inconstans; mais elle ne se vengea qu'en se faisant de nouvelles ennemies, en se faisant de nouveaux esclaves. Cependant comme elle les avoit tous assujettis par le seul éclat de ses yeux, que son esprit merveilleux, son cœur généreux jusqu'à

l'héroïſme, & ſon ame naturellement tendre & paſſionnée, n'avoient point eu de part à ſes conquêtes, tous ſes Amans n'étoient pas également dignes de porter ſes chaînes. Son Hiſtorien remarque qu'il y en avoit de ſtupides, de groſſiers, de bizarres, de capricieux, d'ennuïeux, & d'incommodes; de ſorte qu'elle eut autant d'envie de s'en défaire, qu'elle avoit eu de plaiſir à ſe les aſſujettir. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle les écarta tous. Elle n'en réſerva que trois, deſquels fut le Prince de SALAMIS. Il eut pour elle le plus violent amour; il le marqua par ſes aſſiduités, & même par ſes emportemens, car il ſe battit contre un de ſes rivaux, qui mourut ſix jours après de la fiévre. Enſuite ce Prince ménagea ſi bien les parens de la Princeſſe, que ſon mariage fut

conclu, avant qu'elle en eût entendu parler. Elle fut obligée de s'y prêter, quoiqu'avec beaucoup de répugnance. Tel eſt le ſort des Princeſſes, ſuperbes & triſtes victimes de l'opinion qui fait leur grandeur. Cependant le Prince lui rendit tant de ſoumiſſions, & lui marqua tant d'amour au commencement de ſon mariage, que l'averſion qu'elle avoit en fut adoucie. Mais hélas ! lorſqu'elle vivoit le mieux avec lui, les yeux du Prince, accoutumés à la voir, & à la voir à lui, ne furent plus touchés de ſa beauté. La paſſion de ce Prince ſe ralentit. De la tiédeur, ſon ame paſſa à l'indifférence, & de l'indifférence au mépris. La douleur qu'eut cette Princeſſe de ſe voir mépriſée, fut ſi forte, qu'elle en tomba malade d'une maladie de langueur, qui lui fit perdre ſa beauté. Vous

pouvés juger, MADAME, que celui qui après l'avoir adorée, la méprisoit, lorsqu'elle étoit encore la plus belle Princesse du monde, ne l'aima pas, lorsque sa beauté fut presqu'effacée par la mélancolie; aussi en usa-t-il avec elle encore plus mal. Il eut vingt passions différentes pour des femmes, qui dans le plus grand éclat de leur beauté, étoient moins belles que la Princesse ne l'étoit encore, quelque changée qu'elle fût. Un des Amis du Prince lui en fit des reproches. *Qui ôte*, lui répondit-il, *la grace de la nouveauté à l'amour, lui ôte tout. Qui en bannit le desir & l'espérance, ne lui laisse rien d'ardent ni d'agréable. Jugez après cela*, poursuivit-il, *quelle doit être la passion d'un homme qui voit tous les jours la même personne, qui ne desire rien, qui n'espére rien, & qui ne voit dans*

l'avenir autre chose, sinon que sa femme sera un jour vieille & laide. La Princesse abandonnée de son mari, & voïant que ses malheurs faisoient la joïe des femmes qui l'avoient enviée, & des Amans dont elle avoit rejetté les soins, se retira à *Salamis*, où pour charmer ses ennuis, elle apprit cent choses qui la rendirent encore plus merveilleuse. Si bien que s'accoutumant à une espéce de mélancolie qui occupe l'ame, sans la troubler, sa santé & sa beauté se rétablirent d'autant plustôt, qu'elle n'avoit pas encore dix-huit ans. Par bonheur son mari mourut alors subitement. Elle n'affecta point de paroître inconsolable. Mais après avoir observé ce que la bienséance éxigeoit, elle vint à la Cour pour les affaires de sa Principauté. Elle y effaça encore ce qu'il y avoit de

plus beau, & n'enleva pas moins de cœurs, que la premiere fois qu'elle y avoit paru. Cependant, toujours dégoûtée du monde, & dans la ferme résolution de ne point aimer ceux qui n'aimeroient point elle, mais sa beauté, elle se retira bientôt après dans une solitude, d'où le Prince PHILOXIPE son frere essaïoit vainement de la tirer. Ce fut pour complaire à ce Prince qu'elle envoïa consulter l'oracle de Delphes, sur ce qu'elle avoit à faire pour être heureuse. L'Oracle répondit en termes exprès : *Qu'il falloit qu'elle épousât un homme qui fût devenu amoureux d'elle, sans le secours de sa beauté.* VENUS URANIE, qu'elle consulta ensuite sur cet Oracle même, le confirma ; & la Princesse crut que c'étoit lui interdire tout attachement. Elle n'imaginoit pas qu'on pût l'aimer

ſans la voir, & qu'en la voïant, ſa beauté ne contribuât pas à la paſſion qu'on pourroit avoir pour elle. Tandis qu'elle ſe deſtinoit ainſi à paſſer ſes jours dans la retraite, un *Crétois* arriva à *Paphos*, où ſon mérite extraordinaire enleva tous les éloges de la Cour & de la Ville. Le Prince PHILOXIPE voulut le faire voir à la Princeſſe ſa ſœur. Il propoſa de le lui amener ; mais elle ne voulut point y conſentir. Cependant, MADAME, le hazard fit que cette Princeſſe étant allée dans une maiſon de campagne voir un labirinthe qu'elle faiſoit imiter dans ſes jardins, le *Crétois* ſe trouva égaré dans ce même labirinthe. Il y parla à la Princeſſe, ſans ſçavoir qui elle étoit, ſans la voir, ni ſans pouvoir venir juſqu'à elle, parce qu'il ignoroit les détours de ce labirinthe, dont

les palissades qui le formoient étoient extrêmement hautes & épaisses. TIMANTE, c'est le nom de ce *Crétois*, fut charmé de la voix & de la conversation de l'Inconnue, qu'il avoit entendu chanter, & qu'il avoit entretenue. Il eut une extrême curiosité de sçavoir qui elle étoit; mais quelques recherches qu'il pût faire, ses recherches furent vaines. Par bonheur pour lui, c'étoit alors le tems des fêtes d'*Adonis*, qu'on célébroit à *Amathonte*. La Princesse s'y rendit par complaisance pour une Dame de ses Amies qui n'avoit jamais vû la cérémonie de ces fêtes; & TIMANTE y vint par la curiosité naturelle à un Etranger. Admirés, MADAME, ce que fait le hazard. TIMANTE se trouva dans le Temple, précisément à côté de la Princesse. Il est vrai qu'il ne sçavoit pas que

ce fût elle, & en même-tems son Inconnue. Outre le soin extrême qu'elle avoit pris de se cacher, afin qu'on ne dît point qu'elle eût quitté sa solitude pour une fête d'ADONIS, son visage étoit couvert d'un voile épais & fort abattu. Mais dès qu'elle eut ouvert la bouche pour chanter l'hymne que les Dames qui assistent à cette fête ont coutume d'y chanter, TIMANTE reconnut la voix de la charmante Inconnue du labirinthe, & prit bien la résolution de ne pas la laisser échaper sans sçavoir qui elle étoit. Il ne put s'empêcher de lui marquer la joïe qu'il avoit de la retrouver. Elle lui imposa silence, le priant d'être attentif aux cérémonies, & prit son tems pour se dérober avant le moment où la coutume éxige que les Dames y levent leur voile. TIMANTE la veilloit de

trop près pour la perdre. Il la suivit jusque sous des arcades où elle se réfugia, se mit respectueusement à ses genoux, & la conjura au nom de la Déesse, & avec les instances les plus obligeantes, de ne pas se cacher plus long-tems. La Princesse persiste, il insiste; elle refuse, il s'obstine; enfin ils capitulent. Je sçai bien, dit-elle, que je ne puis vous empêcher de me suivre, qu'ainsi vous pourrés sçavoir où je loge, & peut-être qui je suis; mais si vous le faites, je vous déclare que vous ne me verrés, ni ne me parlerés de votre vie; au contraire, si vous ne me suivés point, si vous ne vous informés point qui je suis, si vous ne dites à personne, sans exception, que vous avés rencontré ici l'Inconnue du labirinthe, je vous promets de vous accorder une conversation, dans un lieu où j'aurai

plus de loisir de vous entretenir qu'ici. TIMANTE avoit déja conçû tant d'estime & de respect pour l'Inconnue, que quelque dures que fussent les conditions, l'espérance de l'avenir les lui fit accepter. Huit jours après cette aventure, la Princesse se rendit incognito à *Paphos*, où le hazard, auquel elle n'étoit pas fâchée d'avoir contribué, lui fit encore trouver TIMANTE, avec qui elle eut de fréquentes & longues conversations. Il lui parloit tous les soirs, au travers des grilles d'une chambre basse, qui donnoit sur un jardin, où TIMANTE avoit eu la permission de se promener. Il est vrai qu'il ne la voïoit point. Outre les grilles, & l'absence du jour, elle ne paroissoit que voilée; cela n'empêcha pas qu'il n'en devînt extrêmement amoureux. Ils se montroient leurs

ames à découvert; elles étoient parées de tant de vertus, qu'il étoit impossible qu'elles ne s'aimassent pas. Un jour que TIMANTE lui parloit de ce qu'il avoit oui dire de la beauté de la Princesse de SALAMIS, ignorant toujours que cette Princesse fût son Inconnue, elle éxigea de lui qu'il allât le lendemain à un Temple de VENUS URANIE, qui n'étoit éloigné de *Paphos* que de trente stades. Je sçai, dit-elle, que la Princesse de SALAMIS doit y venir, je veux que vous jugiés par vous-même de sa beauté. C'est en vain qu'il protesta qu'il ne soucioit de voir que sa chere & admirable Inconnue; il fallut obéïr. La Princesse s'y étoit rendue de très-bonne heure, & ne se laissa voir qu'à la fenêtre de la maison d'un Sacrificateur, au-devant de laquelle TIMANTE ne

put s'empêcher d'arrêter un moment. Dès qu'il l'apperçut, quoiqu'il ne la vit, pour ainsi dire, qu'en passant, il fut si frapé de sa beauté, qu'il en changea de couleur, & qu'il souhaita que son Inconnue fût aussi belle, quoiqu'il ne crût pas que cela fût possible. L'impression étoit si grande, qu'il craignit de la lui laisser voir, quand il viendroit lui rendre compte de son voïage. Elle s'apperçut en effet qu'il se ménageoit sur les louanges qu'il donnoit à la beauté de la Princesse de SALAMIS; car il la soupçonnoit d'autant moins d'être son Inconnue, qu'il croïoit impossible qu'une femme aussi belle pût se résoudre à cacher sa beauté à un homme qui l'auroit aimée, & dont elle auroit écouté la passion. Cependant, le mérite de la Princesse Inconnue l'emporta toujours

dans le cœur de Timante, ſur la beauté de la Princeſſe connue; & quoique pour retourner dans ſa ſolitude, elle ſe fût dérobée de *Paphos*, ſans s'être fait connoître à Timante, afin de l'éprouver encore par l'abſence, il lui reſta ſi fidéle, qu'il ne put être mené chés elle, comme Princeſſe de Salamis, qu'avec une peine extrême, & que par déférence pour le Prince Philoxipe, & la Princeſſe ſa femme. Mais ce Prince, inſtruit par une Confidente de l'aventure de ſa ſœur & de Timante, auſſi bien que de leurs ſentimens réciproques, ſe fit un plaiſir d'y ajouter la ſurpriſe. Il mena donc Timante chés la Princeſſe de Salamis, qui ne l'attendoit pas, & Timante chés ſon Inconnue, lorſqu'il ne croïoit aller que chés la Princeſſe de Salamis. Jugés, Madame, quelle

dut être leur émotion, & quelle dut être en particulier la joïe de Timante. Ce qui mit le comble à leur bonheur, c'eſt que ce jour-là même cette merveilleuſe Princeſſe ſe détermina à le recevoir pour l'Epoux que l'oracle lui avoir marqué. Elle étoit ſi perſuadée & par la raiſon, & par l'expérience, que ſon bonheur dépendoit d'être aimée, elle, & non pas ſa beauté, que s'étant apperçûe de l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur Timante, lorſqu'il la vit à la fenêtre du Sacrificateur, elle fut fâchée, quoiqu'elle eût ſouhaité de lui plaire, d'avoir lieu de croire qu'elle avoit trop plû. Si cela étoit, dit-elle à une Confidente, *je vous aſſure que je ne ſerois guéres moins jalouſe de moi, que d'une autre.*

Cette Hiſtoire ſe rapporte ſi parfaitement aux vûes de Ma-

dame la Marquiſe de *** & fait ſi bien ſentir que la véritable amitié, c'eſt-à-dire, ce parfait amour éxemt de cupidité, doit être l'effet du mérite, & non de la figure, & qu'il n'y a que cet amour qui puiſſe être heureux & conſtant, que je n'ai pû réſiſter, MADAME, à la tentation de vous rappeller la Princeſſe de SALAMIS. Il eſt vrai que ma Lettre devient un Livre, mais vous êtes auprès du feu, dès qu'elle a commencé à vous ennuïer, le remede étoit facile, c'eſt ce qui m'encourage à hazarder encore quelques réfléxions.

Si vous ne dèſaprouvés pas la définition que je donne de l'amitié, quand je l'appelle un *amour heureux & conſtant*, je découvrirai aiſément pourquoi les perſonnes qui ne penſent pas auſſi-bien que vous, MADAME, pourront

la condamner. C'eſt qu'ils confondront la cupidité avec l'amour, & qu'ils n'auront de l'amitié, qu'une foible & imparfaite idée. Il ſuffit d'être homme, pour être capable de la premiere ; il faut être quelque choſe de plus, pour être capable de la ſeconde. Il faut être vertueux. Si donc les hommes étoient ce qu'ils doivent être, l'amitié les uniroit tous ; & voilà la République de PLATON, ou quelque choſe de plus parfait encore.

O vous ! qui dans les Cieux vous êtes retirée,
Pour fuir loin des mortels trop indignes de vous,
Sœur de THEMIS, aimable ASTRE'E,
On vous reverroit parmi nous.
Cette foule de maux que PANDORE étonnée,
Vit de la terre profanée
Déſoler le charmant ſéjour,

Et de qui le poiſon funeſte
Força le véritable Amour
De fuir, ainſi que vous, ſur la voute cé-leſte;
Ces maux ne ſeroient plus, ſi cet Amour parfait
Revenoit ſur notre Hémiſphére.
Mais hélas! il n'eſt plus qu'une belle chi-mére,
Dont le pouvoir eſt preſque ſans effet,
Même en celui qui le révére.

C'eſt un grand malheur, MADAME, puiſque tous les maux qui ſont ſortis de la Boete de PANDORE, étant évanouis, l'eſpérance ne regarderoit plus la délivrance des maux, mais l'augmentation de la félicité. Quels biens même, dans l'état où nous ſommes, peuvent manquer à ceux qui ont de véritables amis? Un homme de ma connoiſſance cherchoit en quoi conſiſtoit le bonheur; ſur quoi, vous ſçavés, MA-

DAME, qu'il y a eu cent quatre-vingt ſentimens différens. Il faiſoit une longue énumération des biens de la vie : Voulés-vous, diſoit-il, la ſanté, la force, la beauté, les graces ? Aimés-vous mieux les richeſſes ? Voulés-vous la réputation ? Choiſiſſés, prenés-les tous, & y ajoutés même la Souveraineté. Il découvroit facilement enſuite, qu'aucun de ces biens, ni même tous, ne pourroient faire le vrai bonheur. Mais il n'oſa jamais ajouter : Voulés-vous des amis ? Il ſentit que de vrais Amis mettroient dans l'état où le vrai bonheur ſe trouve.

C'eſt donc en connoiſſant la cupidité, & non pas l'amour, que quelques perſonnes ont crû que Madame de *** n'avoit parlé dans ſes Réfléxions ſur les femmes, que d'un amour idéal, qui n'étoit point dans la nature,

& qui n'y pouvoit être. Ils ont crû qu'il ne résulteroit d'un pareil amour, que des plaisirs aussi vains que lui. Ils ne voïent que par les yeux du corps; ce qui n'a ni forme ni figure, n'est rien pour eux. Il est pourtant vrai que les ames se connoissent, se voïent, & s'unissent par des liens plus réels & plus forts, que par ceux des passions tumultueuses; c'est leur caractére, mais moins vraies, moins solides, moins durables, que les sentimens qui naissent de l'estime, & de l'admiration. Je m'en rapporte à vous, MADAME; de quel plaisir ne vous sentés-vous pas touchée, lorsque vous voïés dans une ame les traits admirables, dont la vertu l'embellit? Est-il un sentiment plus vif, plus pur, plus satisfaisant? On disoit dans l'Ecole où PLATON a puisé sa doctrine:

Nous ne sommes pas ce que la forme représente ; chacun de nous est l'ame, non la figure qui peut être montrée au doigt. C'est dans cette Ecole qu'on a connu le *véritable Amour*, parce qu'on y connoissoit la *véritable Beauté*. C'est plein de cet amour heureux & constant, que EUCLIDE de *Mégare* se déguisoit tous les soirs en femme, pour venir jouir de la beauté de SOCRATE, d'ailleurs si laid par la figure. C'est plein de cet amour, que CRITON n'épargnoit pas son bien, pour prévenir les besoins de SOCRATE ; & que PLATON estimoit que le comble de la bonté du Ciel, à son égard, étoit de l'avoir fait naître dans le siécle de ce Philosophe. C'est cet amour qui animoit SOCRATE lui-même, lorsque touché des dispositions vertueuses d'ALCIBIADE, il lui sauva la vie au Siége de *Potidée*.

& lui céda le prix de la valeur, pour l'animer de plus en plus à la vertu. C'est par cet amour, *entrepreneur des grandes choses*, qu'à la Bataille de *Delium*, il sauva de même la vie à son fidéle XENOPHON, & qu'après l'avoir dégagé de dessous son cheval, il le porta sur ses épaules plusieurs stades, pour le mettre en sureté. Enfin, c'est ainsi qu'il aima CEBES, SIMIAS, APOLLODORE, ANTISTHE'NE, ARISTIPPE, & d'autres encore, dont il étoit si tendrement aimé. C'est de cet amour, qu'il aima la célébre ASPASIE, qu'il voulut aimer la belle THEODOTE; mais dont il ne pouvoit aimer ses deux femmes, parce qu'elles étoient trop dépourvûes de la beauté que cet amour éxige; tout ce qu'il put faire, fut de les supporter, en considération des enfans qu'elles lui donnóient,

comme il fit remarquer à ALCIBIADE, qu'on gardoit des oïes malgré leurs crieries, parce qu'elles donnoient des œufs. C'est une comparaison bien humiliante, mais convenable toutefois aux femmes qui ne profiteront pas des réfléxions de Madame de ***.

Ce qu'il y a d'heureux dans la beauté que donne la vertu, c'est qu'elle s'augmente par les soins qu'on en prend, & qu'elle se perfectionne par le secours de l'amitié, dont elle fait ainsi le bonheur, & la constance. Les défauts de l'ame se corrigent. Une ame hideuse par ses vices, peut devenir belle par ses vertus. La difformité des traits du visage ne peut se réformer; pourquoi se donner des soins inutiles, & négliger les avantages qu'on peut se procurer?

Un autre avantage du mérite

que donne la vertu, c'est qu'il convient à tous les séxes, à tous les âges, & à toutes les conditions. TRAJAN verse des larmes, au départ d'un Ami; il aime à oublier qu'il est Empereur, pour sentir qu'il est homme; il sent que la souveraine puissance est une charge, & que l'amitié est la douceur de la vie. Deux ambitieux ne peuvent être amis, parce que leur ambition vient d'une bassesse d'ame, peu propre au vrai mérite, & très-propre au contraire à toutes les bassesses du vice, incapables de former les liens de l'amitié. Mais deux Belles, & deux Poetes mêmes, pourroient être unis de la plus parfaite amitié; parce que deux Belles & deux Poetes, qui seroient raisonnables, préféreroient la vertu, & les charmes de l'amitié, à la beauté & au talent, & qu'il n'est

pas absolument impossible que deux Belles & deux Poëtes soient raisonnables, & se connoissent assés pour devenir amis. J'avoue que cela est très-difficile; car il ne faut pas pour l'amitié, de la vertu ordinaire & sophistiquée; il la faut bonne, pure, éclairée; enfin il faut de celle qui est si rare, que c'est de-là que la parfaite amitié est si difficile à trouver, parce qu'il faut que deux personnes sincérement vertueuses se rencontrent. Deux personnes qui connoîtroient bien le véritable amour, ne regarderoient donc la cupidité, que comme une passion des sens, non comme le sentiment qui fait l'union des cœurs; quand même elles sentiroient les mouvemens involontaires de la cupidité, elles s'y livreroient d'autant moins, qu'elles auroient envie de s'aimer véritablement.

Elles travailleroient à se connoître; elles chercheroient à s'inspirer réciproquement ces sentimens d'estime, qu'on n'obtient que par le vrai mérite; elles seroient persuadées qu'elles ne doivent point se tromper, parce que la tromperie retomberoit sur elles-mêmes; l'envie qu'elles auroient de se plaire réciproquement, seroit un motif pour travailler mutuellement à leur perfection; chacune d'elles tâcheroit de donner en soi l'éxemple de la vertu qu'elle desireroit dans l'autre; ainsi elles se procureroient les principaux avantages que Madame de *** a remarqués dans l'amitié; elles se deviendroient des guides, des modéles, & des Juges chers, utiles, & respectables; & se trouveroient par conséquent unies de cet amour, dont Madame de *** marque le caractére,

en disant, qu'*il conduit, & qu'il ne souffre aucunes foiblesses.*

Si dans une union de cœur, bien formée de cette maniere, on éprouvoit ensuite quelques petits sentimens de cupidité, j'avoue, MADAME ; qu'il n'y a que la Religion qu'on nous enseigne, qui pût empêcher de s'y livrer, même avec toutes les graces, qui doivent en augmenter les plaisirs. Je ne vois pas que la raison s'y oppose, puisque la cupidité n'est point alors ni la cause, ni l'objet de l'amour, & qu'elle entreroit pour si peu de chose dans une union charmante par elle-même, qu'elle n'y seroit pas une passion. Mais dès que la Religion parle, MADAME, c'est aux sentimens, quels quils puissent être, à se soumettre ; le véritable amour l'éxige, & y encourage. Ce seroit s'éloigner de la perfection à la-

quelle il tend, & s'en éloigner dans le point qui fait l'essence de la vertu. Autrement je dirois plus; je dirois, qu'une véritable amitié, que cet amour fondé sur la perfection même, pourroit fort bien inspirer des desirs, à peu près semblables à ceux qu'inspire la cupidité. Si les sens agissent sur l'ame, les dispositions de l'ame causent dans les sens des dispositions qui y correspondent. Quand on aime parfaitement quelque chose, on cherche naturellement à s'y unir. Un homme voïant une Statue de GUILLAUME *le Taciturne*, Prince d'*Orange*, examinoit particulierement les traits du visage de ce Prince. Dans le tems qu'il le considéroit ainsi avec attention, il se rappelloit les grandes choses que ce sage & généreux Prince avoit faites pour la défense de sa Patrie; & ses ré-

flexions lui inſpirerent je ne ſçai quels ſentimens d'amour & de reſpect, qui le porterent vivement à baiſer le viſage de marbre qu'il conſidéroit. Il voulut d'abord ſe retenir : Ce n'eſt que du marbre, ſe dit-il à lui-même ; cela n'importe, ajouta-t-il d'abord, pourquoi me priver de ſatisfaire une envie qui ne fait de mal à perſonne ? C'eſt une impreſſion machinale, je l'avoue, mais il me ſera doux de la ſuivre. Il le baiſa.

Si les ſentimens de l'amour, qu'inſpire la vertu d'un Prince qui n'eſt plus, peuvent porter à en baiſer la Statue, quelle impreſſion ne pourront pas faire les ſentimens de l'amour, qu'inſpire un mérite extraordinaire à deux perſonnes qui ne ſont pas de marbre ?

Tout ceci fourniroit la matiere de bien des Diſſertations ; mais il

faut arrêter une intempérance d'écriture, qui me feroit faire un *in folio* plus gros qu'un Atlas, & aussi bon que si vous l'aviés dicté, MADAME, s'il pouvoit égaler, dans son genre, le parfait & le profond respect que vous doit,

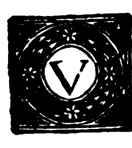
MADAME,

Votre très-humble
& très-obéïssant
Serviteur.



TRAITÉ DE L'AMITIÉ.

*PAR MADAME LA MARQUISE DE***.*



OUS me devés, MONSIEUR, une consolation, pour la perte de notre Amie. J'appelle perte, toute diminution dans l'amitié, puisque ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'éxamine à la rigueur, & je crois mettre dans l'amitié plus qu'un autre. Ce-

pendant tout échape. Je vous prie donc de me dire ſans ménagement, à qui je dois m'en prendre, car il faut que mes plaintes ayent un objet. Eſt-ce de moi? Eſt-ce de mes amies, ou des mœurs du tems? Enfin corrigés-moi, ſi je manque; conſolés-moi, ſi je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus on ſent le beſoin qu'on a de l'amitié. A meſure que la raiſon ſe perfectionne, que l'eſprit augmente en délicateſſe, & que le cœur s'épure, plus le ſentiment de l'amitié devient néceſſaire. Voici ce que ma ſolitude m'a fait penſer ſur ce ſujet.

Dans tous les tems, on a regardé l'amitié, comme un des premiers biens de la vie. C'eſt un ſentiment qui eſt né avec nous; le premier mouvement du cœur, a été de s'unir à un autre cœur.

Cependant

Cependant c'eſt une plainte générale, tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les ſiécles enſemble fourniſſent à peine trois ou quatre éxemples d'une amitié parfaite. Puiſque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi, dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas pour en joüir? C'eſt un effet du déréglement des hommes, de s'aveugler ſur leurs véritables intérêts. La ſageſſe & la vérité, en nous éclairant, rendent notre amour propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts ſont de nous attacher à la vertu, & que la vertu a même les doux plaiſirs de l'amitié. Voïons donc quels ſont les charmes & les avantages de l'amitié, pour les chercher; quel eſt le véritable caractere de l'amitié, pour la connoître; & quels

ſont les devoirs de l'amitié, pour les remplir.

Les avantages de l'amitié ſe préſentent aſſés d'eux-mêmes. Toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils ſont de tous les biens les plus deſirables. Sans elle la vie eſt ſans charmes; l'homme eſt plein de beſoins; renvoïé à lui-même, il ſent un vuide que l'amitié ſeule eſt capable de remplir; toujours inquiet & toujours agité, il ne ſe calme & ne ſe repoſe que dans l'amitié. Un Ancien dit, que l'*Amour eſt fils de la Pauvreté & du Dieu des richeſſes*; de la Pauvreté, parce qu'il demande toujours; du Dieu des richeſſes, parce qu'il eſt libéral. L'amitié ne pourroit-elle pas avoir auſſi la même origine? Quand elle eſt vive, elle demande des ſentimens; les ames tendres & délicates ſentent les

besoins du cœur, plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du Dieu des richesses ; car il n'est pas permis de se parer du beau nom d'amitié, dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin, les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentimens ; le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie, dès que vous lui refusés le plaisir d'aimer & d'être aimé. Comblés les hommes de biens, de richesses & d'Honneurs, & privés-les des douceurs de l'amitié, tous les agrémens de la vie s'évanouissent. Les personnes raisonnables se refusent à l'amour : les femmes, par l'attachement à leurs devoirs ; & les hommes par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'amitié, & vous êtes en-

traîné dans l'amour. L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour ; elle en devient plus tendre, plus vive & plus empressée. Toutes les délicatesses de l'amour se trouvent dans les engagemens dont je parle. L'amitié naissante est sujette à l'illusion. La nouveauté plaît, & promet ; & tout ce qui réveille l'espérance est d'un grand prix. L'illusion est un sentiment qui nous transporte au-delà de la vérité, & qui obscurcit nos lumiéres. Vous voïés dans la personne qui commence à vous plaire, tout ce qu'elle a de bon ; & l'imagination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis, bien plus par les qualités qu'on devine, que par celles qu'on connoît. Il y a aussi des amitiés de sympathie, des liens inconnus qui

nous unissent & qui nous serrent; nous n'avons besoin ni de protestations, ni de sermens; la confiance va au-devant des paroles. Quand MONTAGNE nous peint ses sentimens pour son ami: « Nous nous cherchions, dit-il, « & nos noms s'embrassoient avant « que de nous connoître. Ce fut « un jour de Fête que je le vis pour « la premiere fois; nous nous trou- « vâmes tout d'un coup si liés, si « unis, si connus, si obligés, que « rien ne nous fut plus cher que « l'un à l'autre. Et quand je me « demande, d'où vient cette joïe, « cette aise, ce repos que je sens lors- « que je le vois: c'est que c'est « lui; c'est que c'est moi; c'est tout « ce que je puis dire ». Nous jouissons dans l'amitié, de tout ce que l'amour a de plus doux; du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son ame à son ami, de

lire dans ſon cœur, de le voir à découvert, de montrer ſes propres foibleſſes; car il faut penſer tout haut devant ſon Ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaiſir de l'amitié qui ſçavent quels charmes il y a à paſſer les journées enſemble; que les heures ſont légeres, qu'elles ſont coulantes avec ce qu'on aime!...

Quelle reſſource que l'azile de l'amitié! Par elle vous échapés aux hommes, qui ſont preſque tous trompeurs, faux & inconſtans. Mais un des grands avantages de l'amitié, c'eſt le ſecours des bons conſeils. Quelque raiſonnable qu'on ſoit, on a beſoin d'être conduit; il faut ſe défier de ſa propre raiſon que la paſſion fait ſouvent parler comme il lui plaît. C'eſt un grand ſecours que de ſçavoir que nous avons un guide pour nous conduire, & nous redreſſer.

Les Anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'amitié ; mais ils en ont fait des portraits si chargés, qu'on les a regardés comme de belles idées d'une chose qui n'étoit point dans la nature. Comme les hommes aiment à se soustraire aux grands modéles, & à rejetter les grands éxemples ; parce qu'ils éxigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les traiter de chiméres ; c'est mal connoître nos intérêts. En nous dérobant aux obligations de l'amitié, nous perdons aussi ses avantages. C'est une société, c'est un commerce, enfin ce sont des engagemens réciproques, où l'on ne compte point, où l'on n'éxige rien, & où le plus honnête homme met davantage, & se trouve heureux d'être en avance. On partage sa fortune avec son Ami ; richesses, crédit, soins, & services, tout est

à lui, excepté notre honneur. Il m'a paru, à la honte de notre siécle, que d'offrir son bien à son ami, c'est le dernier effort de l'amitié. Il y a bien des témoignages au-dessus de celui-là; mais le plus grand avantage de l'amitié, est de trouver dans son ami un vrai modéle; car on désire l'estime de ce qu'on aime, & ce désir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent.

SENEQUE recommande à son ami de choisir entre les grands hommes, le plus respectable, d'agir comme si l'on étoit en sa présence, de lui rendre compte de toutes ses actions: ce grand homme qui nous tient en respect, c'est notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, & n'est d'une plus sûre caution envers les autres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas permis

d'être imparfaits à ses yeux ; aussi ne voïés-vous guéres le vice se lier avec la vertu. On n'aime point à voir ce qui nous juge & nous condamne toujours. Il faut être sûr de soi, pour oser se donner de certains amis. PIRRHUS disoit : *Sauvés-moi de mes amis, je ne crains qu'eux.* PLINE aïant perdu son ami : *Je crains bien*, dit-il, *de me relâcher dans le chemin de la vertu, j'ai perdu mon guide, & le témoin de ma vie.* Enfin la parfaite amitié nous met dans la nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler, pour les garder. Vous trouvés donc dans l'amitié la sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins, sans être démandé, atten-

du, ni acheté. Voïons à présent quels sont les véritables caractéres de l'amitié, pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre Ami, c'est la vertu; c'est ce qui nous assure qu'il est capable de l'amitié, & qu'il en est digne. N'espérés rien de vos liaisons, lorsqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui, ce n'est pas le goût qui unit, ce sont les besoins. Ce n'est pas l'union des cœurs, ni de l'esprit, qu'on cherche dans les engagemens; aussi les voïons-nous finir aussi-tôt que se former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse; c'est toujours la faute de l'un des deux; on ne peut éviter la honte de s'être mépris, & d'avoir à se dédire. On s'unit sans s'examiner, & on rompt sans délibérer; rien n'est si méprisable.

Choisissés votre ami entre mille ; rien n'est plus important qu'un tel choix, puisque le bonheur en dépend. Rien de plus triste, que de tomber en de mauvaises mains, d'avoir à essuïer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaison avec des personnes sans mérite. Il faut songer de plus, que nos amis nous caractérisent ; on nous cherche dans eux ; c'est donner au Public notre portrait, & l'aveu de ce que nous sommes. On trembleroit, si on faisoit attention sur ce que l'on hazarde en avouant un ami. Voulés-vous être estimé ? Vivés avec des personnes estimables. Il faut donc bien connoître, avant que de s'engager. La premiere marque qui vous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu ; après quoi il faut chercher des amis libres, affranchis des passions.

Ceux que l'ambition posséde, sont incapables d'éprouver ce sentiment ; & encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte toute la vivacité de l'amitié; c'est une passion turbulente, & l'amitié est un sentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame un joïe d'yvresse, qui quelquefois est suivie de violens chagrins; l'autre est une joïe de raison, toujours pure & toujours égale; rien ne peut l'altérer ni la lasser; elle nourrit l'ame. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance? L'amitié d'un amant pour ses amis, est trop séche; il peut leur donner des soins & des services, mais il n'a plus de sentimens à leur offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié; mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui

vous y conduit, c'eſt l'amour épuré. Les perſonnes frivoles & diſſipées ne ſont pas propres à l'amitié ; chaque objet enléve une portion de ſentimens & d'attentions qui lui appartiennent. Quoique l'on ait toujours dit, qu'il faut donner à l'amitié des fondemens plus ſolides que la ſimple ſenſibilité ; cependant ſi le goût ne s'en mêle, on n'eſt point entraîné ; l'eſprit peut être convaincu ; ſi le cœur n'eſt pas touché, l'on ne va ni bien vîte, ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les amitiés dont la mémoire eſt venue juſqu'à nous.

Montagne, qui nous peint la naiſſance de ſes ſentimens pour ſon ami, dit qu'il fut frapé comme on l'eſt en amour ; il étoit dans une ſituation propre à jouir de l'amitié. Dégagé des paſſions, voué à la raiſon, il ne lui reſtoit

plus de jouissance que celle de l'amitié. Les personnes revenues des passions violentes, & que la connoissance du peu de valeur des choses raméne à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable amitié; celles qui sont libres & dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à nous par sentiment. Mais quoiqu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir & de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres. Mais les services doivent être à la suite de l'amitié, & non pas l'amitié à la suite des services. Il faut aussi dans l'amitié, de la conformité, des raports, des âges à peu près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes

brillans, enyvrées de leur bonheur, ces esprits déreglés que la fortune caresse, ne sont guéres propres à l'amitié. Les Rois sont aussi privés de ce doux sentiment. Ils ne sçauroient jamais jouir de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes; c'est toujours le Roi, & rarement la Personne. Je ne voudrois pas avoir la premiere place à ce prix; tout est trop pesant, sans le secours de l'amitié. Il n'y a eu de Roi qu'AGESILAUS, qui fut puni pour avoir sçû se trop faire aimer. C'est une belle domination, que de régner sur tous les cœurs. Les personnes en place ont plus de soin d'amasser des richesses, que d'acquérir des amis. Qui est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les personnes de mérite, à les secourir, à se préparer un azile dans le cœur d'un ami,

pour le tems de la disgrace? La plûpart des biens que nous acquérons, sont pour les autres; celui-là seul est pour nous. Il faut aussi dans l'amitié, des mœurs pures; vous courés trop de risque, de vous unir avec une personne de mœurs dereglées.

Vous voïés bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite amitié. La retraite est propre à cultiver ce sentiment; la solitude est amie de la sagesse; c'est au-dedans de nous qu'habitent la paix & la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un Ancien, *que de sçavoir demeurer avec soi-même; qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouissance agréable!* L'amitié demande une personne toute entiere; dans la retraite, ce sentiment-là devient plus nécessaire, & moins partagé. D'ailleurs, nous

ſommes d'ordinaire avec les autres, comme nous ſommes avec nous-mêmes. Les perſonnes ſages ſçavent établir la paix chés eux, & la communiquent aux autres. SENEQUE dit : *J'ai aſsés profité, pour apprendre à être mon ami.* Quiconque ſçait vivre avec ſoi-même, ſçait vivre avec les autres. Les caractéres doux & paiſibles répandent de l'onction ſur tout ce qui les approche. La retraite aſſure l'innocence, & nous rend l'amitié plus néceſſaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons ; ſans cela, nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous eſtimés votre ami à un certain dégré, vous mettés toute votre gloire dans ſon eſtime ; ſi vous êtes heureux, vous voulés partager votre bonheur avec lui. De plus, la poſſeſſion du bien devient inſipide ſans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est guéres propre au plaisir de la parfaite amitié. Nous voïons assés de jeunes gens se croire & se dire amis; mais le lien de leurs unions, ce sont les plaisirs; & les plaisirs ne sont pas des nœuds dignes de l'amitié. *Vous êtes dans l'âge qui convient*, dit SENEQUE à son ami; *vos passions violentes sont éteintes, vous n'en n'avés plus que de douces; nous allons jouir du noble plaisir de l'amitié.* Ce qui la rend plus sûre & plus solide, c'est la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la solitude, la pureté des mœurs, une vie qui vous raméne à la sagesse & à vous-même, un esprit élevé, (car il y a un goût & un dégré dans la parfaite amitié, où ne peuvent atteindre les caractéres médiocres) mais sur-tout un cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup

plus nécessaires que celles de l'esprit ; l'esprit plaît, mais c'est le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour propre domine, n'en sont pas dignes ; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié ; & les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment ; la véritable amitié est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête, & pour mieux dire, étouffe les bons mouvemens ; il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous ; & ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut sçavoir donner en pure perte ; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'amitié.

Il y a trois tems dans l'amitié ; le commencement, la durée, &

la fin. Comme tous les commencemens de l'amitié ſont pleins de ſentimens, & que les amitiés naiſſantes ſont ſoutenues d'un peu d'illuſion, rien ne coûte dans ces premiers momens, & tout eſt plaiſir. Mais il arrive ſouvent que le goût s'uſe, que cette pointe de ſentimens s'émouſſe par l'habitude. L'illuſion diſparoît, & vous êtes réduit à ſoutenir l'amitié par raiſon; qualité qui eſt toujours ſéche. En amitié, comme en amour, il faut ménager les goûts, c'eſt une œconomie permiſe; mais ſçait-on s'arrêter ſur un plaiſir permis & innocent? Cependant, comme rien n'eſt ſi doux dans la vie qu'une ſenſible amitié, on devroit prendre de concert des meſures pour faire durer un état ſi déſirable; car la vie heureuſe conſiſte à ſentir, & à imaginer agréablement. L'on

ſent les choſes préſentes, on imagine les futures. L'amitié remplit ces deux tems, ſoutient ces deux ſentimens; puiſqu'elle nous fait ſentir agréablement dans le préſent, & eſpérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il eſt écrit que toute ſenſibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une amitié naiſſante; ils peuvent donc quelquefois ête inconſtans, mais jamais infidéles. La vivacité du goût ſe perd, mais l'amour du devoir ſubſiſte. Il faut les plaindre; ils avoient un ſentiment agréable, il leur eſt échapé; que n'avions-nous dequoi le retenir! Donnons donc à l'amitié un fondement plus ſolide. L'eſtime appuïée ſur la connoiſſance du mérite ne ſe dément point. Le bandeau qu'on donne à l'Amour, on

l'ôte à l'amitié ; elle eſt éclairée, elle éxamine avant que de s'engager, elle ne s'attache qu'au mérite perſonnel ; car ceux-là ſeuls ſont dignes d'être aimés, qui ont en eux-mêmes la cauſe pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut ſe fixer ; eſtimer ſes amis, non d'une eſtime variable, & par ſentiment ſeulement, car la ſenſibilité échaperoit, & l'on doit emporter l'eſtime par juſtice, pour la conſerver. Il ne faut pas ſe permettre d'éxaminer les défauts de nos amis ; encore moins d'en parler. Il faut reſpecter l'amitié ; mais comme elle nous eſt donnée pour être une aide à la vertu, & non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent ; s'ils réſiſtent, armés-vous de la force & de l'autorité que donnent la prudence des ſages.

conseils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire, en leur disant la vérité; on doit pourtant adoucir les termes, selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse; mais en même-tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point souffrir (s'il est possible) qu'ils aïent une réputation incertaine.

On demande quel est le terme de l'amitié. On dit qu'il faut servir ses Amis jusqu'aux autels. DIEU & l'honneur, sont les seules bornes qu'on doit donner à l'amitié; mais il y a bien des choses qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous seroit permis & honnête de faire pour vos amis. Sur le reste, je ne connois point

de bornes ; tout, & ſans ſe faire valoir, doit être ſacrifié à l'amitié. DIOGENE diſoit : *Quand j'emprunte de mon ami, c'eſt mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais ſentir à vos amis aucune ſupériorité ; & ſi vous êtes plus avancé qu'eux dans la poſſeſſion de la vertu, dans le partage de l'eſprit, & dans les bonnes graces de la fortune, cela ne vous donne aucun droit pour vous élever.

On demande ſi on peut confier à d'autres le ſecret de notre ami. Il n'y a pas à délibérer ; le ſecret eſt un dépôt, nous n'en pouvons diſpoſer ; ce n'eſt pas notre bien. Reſte à ſçavoir de quelle maniere nous devons nous conduire, quand l'amitié s'affoiblit & s'altére.

Comme

Comme ce ſont des hommes qui s'uniſſent, il faut compter ſur les défauts de l'humanité. Il faut ſe paſſer l'un & l'autre bien des choſes, ſi l'on veut que l'amitié ſubſiſte. Le plus vertueux excuſe & pardonne davantage. *Vous rendrés votre Ami fidéle*, dit un Ancien, *ſi vous croïés qu'il le ſoit*. On met en droit de commettre une faute celui qu'on croit capable de la faire. L'amitié ordinaire ne veut jamais ſe charger d'aucun tort; l'amitié délicate les met ſur ſon compte. Contens de pouvoir épargner une peine à notre Ami, nous lui laiſſons le plaiſir de nous pardonner, & nous lui épargnons la honte & le beſoin du pardon. Mais pour cela, il faut avoir affaire à une ame forte, qui ait le courage de ſoutenir la vûe de ſes fautes, & d'avouer même celles qu'il n'a pas

faites, & qu'il ne pourroit faire. Si votre Ami a besoin d'être conduit & gouverné par son propre intérêt, il faut avoir la main légere, & ne lui pas faire sentir sa dépendance. Rien n'est plus opposé à l'amitié que ces caractéres superbes, qui cherchent à vous accuser, & se font un plaisir de vous convaincre; c'est une victoire pour eux que de vous trouver des défauts: cela fortifie leur domination, & augmente votre dépendance.

Dérobés-vous aux occasions de vous irriter, & dans les éclaircissemens gardés-vous d'emploïer des termes durs; il en est dont il ne faut jamais user, & qui font dans le cœur des plaïes qui ne se ferment jamais. Dès que vous sentés que vous vous allumés, soïés en garde contre vous-même; songés que la passion prend

toujours quelque chofe fur la juftice. Mais il y a des gens qui lorfqu'ils ont un tort en ont cent, & qui ne fçavent point s'arrêter. Ils vous puniffent de leurs propres défauts, & ne vous pardonnent jamais, quand ils ont manqué. Il ne faut pas croire qu'on puiffe les convaincre, leur efprit eft au fervice de leur injuftice. Il ne faut point leur faire des reproches; mais fi vous voulés les punir, & vous venger avec dignité, aïés une conduite plus éxacte, cherchés les occafions de leur faire plaifir; c'eft votre propre conduite qui leur doit être un reproche, & non pas vos difcours. Quelque habile que foit l'amour propre à nous cacher nos foibleffes, il y a des momens confacrés à la vérité où elle fe fait voir. Les plaifirs qu'on a faits dans le tems de l'amitié, doivent être

oubliés dans la rupture; & quand on ne se croit pas païé de son bienfait, par le plaisir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après l'amitié & l'estime de ses amis, & ne pas craindre d'en trop faire. Mais si on est assés malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir, & par-là se punir de son imprudence & de sa légereté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en nous pour les retenir, comme souvent on a affaire à des gens entêtés, qui ne nous voïent qu'au travers de leurs préventions, tout est inutile; rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort; quelque chose que

vous fassiés, vous n'en aurés que de l'improbation. Ne mettés pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre. Il faut vous retirer, & que votre innocence vous calme & vous console.

Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'aïés plus de devoirs; ce sont les plus difficiles, & où l'honnêteté seule nous soutient. On doit du respect à l'ancienne amitié. Il ne faut point appeller le monde à vos querelles, & jamais ne parler que quand vous y êtes forcé pour votre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidéle. C'est un mauvais spectacle pour le Public, & un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songés que tout le monde a les yeux ouverts sur vous; que vos juges sont vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valés, ou par envie, s'ils

le connoissent, ou par prévention, ou malignité naturelle. Pour les choses qui ont été confiées dans le tems de l'amitié, il ne faut jamais les révéler ; songés que le secret est une dette de l'ancienne amitié, que vous vous le devés à vous-même. Enfin, les devoirs que vous remplissés dans le tems de l'amitié, le sont dans les ruptures : c'est pour vous-même. Dans les tems du sentiment, tout le monde sçait se conduire ; on n'a qu'à se laisser aller à ses mouvemens ; mais dans les ruptures, c'est le devoir, c'est la raison qu'il faut écouter & suivre. Peu de gens sçavent être en colére ; la plusspart ne gardent plus de mesure. Qu'il est triste d'avoir à donner des préceptes sur un pareil malheur, d'avoir à envisager dans le tems de l'amitié, la perte de l'amitié ! Songés cepen-

dant qu'un pareil malheur vous menace peut-être, & que l'ami le plus estimable peut avoir en lui des dispositions prochaines à une rupture. Il faut passer légérement sur de pareilles idées, elles gâteroient les plaisirs de l'amitié la plus parfaite.

Quelques personnes croïent qu'il n'y a plus de devoirs à remplir par-delà le tombeau ; très-peu sçavent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funèbre soient les larmes & la douleur de nos amis, que la plus honorable sépulture soit dans leurs cœurs ; cependant il ne faut pas croire que des larmes que vous répandés par sensibilité, quelquefois par retour sur vous-même, vous acquittent envers eux. Vous devés à leur nom, à leur gloire & à leur famille. Ils doivent vivre dans votre cœur

par les ſentimens, dans votre mémoire par le ſouvenir, dans votre bouche par les éloges, & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour ſe conduire quand les amitiés ſe rompent ou ſe dénouent, je ſuis cependant bien éloignée de croire que nous devons aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de MACHIAVEL; il eſt bien éloigné de ſe conduire par ſes maximes. Ceux qui me connoiſſent ſçavent que dans l'amitié je me livre trop. Jamais mes ſentimens ne m'avertiſſent de me défier de mes Amis. Ceux qui penſent d'une façon vulgaire me regardent comme une eſpéce de dupe; je ne m'en ſauve qu'en voulant bien l'être. Ainſi la prudence dont j'ai ici raſſemblé quelques maximes, n'a pas encore

passé jusqu'à mon cœur ; mais l'usage, le monde, & ma propre expérience, ne m'ont que trop appris que dans l'amitié la mieux acquise & la plus méritée, il faut faire un fonds de constance & de vertu, pour en pouvoir soutenir la perte.

On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de séxe différent. Cela est rare & difficile ; mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu & de retenue. Les femmes qui ne connoissent que l'amour d'usage, n'en sont pas dignes ; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du séxe, & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'esprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne sont pas propres à l'amitié

dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite personnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, & finissent par l'amitié. Quand les femmes sont fidelles à la vertu de leur séxe, l'amitié étant la récompense de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flater. De la maniere dont l'amour se traite aujourd'hui, il est souvent suivi de rupture d'éclat: la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les sentimens de l'amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvés le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de se lier à elles? Il est sûr que de toutes les unions c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un dégré de vivacité, qui ne se trouve

point entre les perſonnes du même ſéxe. De plus, les défauts qui déſuniſſent, comme l'envie & la concurrence, de quelque nature que ce ſoit, ne ſe trouvent point dans ces ſortes de liaiſons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre-elles ſur l'amitié; les défauts dont elles ſont remplies y forment un obſtacle preſque inſurmontable. Elles s'uniſſent par néceſſité, & jamais par goût. Que faire des ſentimens qui ſont en elles? Pour celles qui ſe défendent de l'amour, cela les renvoïe à l'amitié, & les hommes en profitent. Quand elles n'ont point le cœur uſé par les paſſions, leur amitié eſt tendre & touchante, car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui ſçavent tirer d'un ſentiment tout ce qu'elles en

tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens invisibles entre les personnes de séxe différent, on trouve tout préparé à l'amitié. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits. Ceux où elle n'a pas la principale part, ont moins d'agrémens. Dans l'amitié dont je parle, on sent que c'est son ouvrage. Ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve; un bien si désirable est toujours la récompense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite.

Fin du Traité de l'Amitié.



QUESTION SUR LA POLITESSE,

*Résolue par Mne. l'Abbesse de F***.*



POUR découvrir l'origine de la politesse, il faudroit la sçavoir bien définir, & ce n'est pas une chose aisée. On la confond presque toujours avec la civilité & la flaterie, dont la premiere est bonne, mais moins excellente & moins rare que la politesse; & la seconde mauvaise & insuportable, lorsque cette même politesse ne lui prête pas ses agrémens. Tout

le monde eſt capable d'apprendre la civilité, qui ne conſiſte qu'en certains termes & certaines cérémonies arbitraires, ſujettes, comme le langage, aux païs & aux modes; mais la politeſſe ne s'apprend point ſans une diſpoſition naturelle, qui à la vérité a beſoin d'être perfectionnée par l'inſtruction & par l'uſage du monde. Elle eſt de tous les tems & de tous les païs; & ce qu'elle emprunte d'eux lui eſt ſi peu eſſentiel, qu'elle ſe fait ſentir au travers du ſtile ancien, & des coutumes les plus étrangeres. La flaterie n'eſt pas moins naturelle, ni moins indépendante des tems & des lieux, puiſque les paſſions qui la produiſent ont toujours été, & ſeront toujours dans le monde. Il ſemble que les conditions élevées devroient garantir de cette baſſeſſe; mais il ſe trouve des flateurs dans

tous les états. Quand l'eſprit & l'uſage du monde enſeignent à déguiſer ce défaut, ſous la marque de la politeſſe, en ſe rendant agréable, il devient plus pernicieux; mais toutes les fois qu'il ſe montre à découvert, il inſpire le mépris & le dégoût, ſouvent même aux perſonnes en faveur deſquelles il eſt emploïé. Il eſt donc autre choſe que la politeſſe, qui plaît toujours, & qui eſt toujours eſtimée. En effet, ſi on juge de ſa nature par le terme dont on ſe ſert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent & de louable. Polir un ouvrage dans le langage des Artiſans, c'eſt en ôter ce qu'il y a de rude & d'ingrat, y mettre le luſtre & la douceur dont la matiere qui le compoſe ſe trouve ſuſceptible, & en un mot le finir & le perfectionner. Si l'on donne à cette expreſſion

un ſens ſpirituel, on trouve de même que ce qu'elle renferme eſt bon & louable. Un diſcours, un ſens poli, des manieres & des converſations polies, cela ne ſignifie-t-il pas que ces choſes ſont éxemtes de l'enflure, de la rudeſſe, & des autres défauts contraires au bon ſens & à la ſociété civile, & qu'elles ſont revêtues de la douceur, de la modeſtie, & de la juſtice que l'eſprit cherche, & dont la ſociété a beſoin pour être paiſible & agréable? Tous ces effets, renfermés dans de juſtes bornes, ne ſont-ils pas bons, & ne conduiſent-ils pas à conclure que la cauſe qui les produit ne peut auſſi être que bonne? Je ne ſçai ſi je la connois bien; mais il me ſemble qu'elle eſt dans l'ame une inclination douce & bienfaiſante, qui rend l'eſprit attentif, & lui fait découvrir avec dé-

licateſſe tout ce qui a rapport à cette inclination, tant pour le ſentir dans ce qui eſt hors de ſoi, que pour le produire ſoi-même ſuivant ſa portée; parce qu'il me paroît que la politeſſe, auſſi-bien que le goût, dèpend de l'eſprit, pluſtôt que de ſon étendue; & que comme il y a des eſprits médiocres, qui ont le goût très-sûr dans tout ce qu'ils ſont capables de connoître, & d'autres très-élevés, qui l'ont mauvais ou incertain; il ſe trouve de même des eſprits de la premiere claſſe, dépourvus de politeſſe, & de communs qui en ont beaucoup. On ne finiroit point ſi on èxaminoit en détail combien ce défaut de politeſſe ſe fait ſentir, & combien, s'il eſt permis de parler ainſi, elle embellit tout ce qu'elle touche. Quelle attention ne faut-il pas avoir, pour pénétrer

les bonnes choses sous une enveloppe grossiere & mal polie? Combien de gens d'un mérite solide, combien d'écrits & de discours bons & sçavans, qui sont fuis & rejettés, & dont le mérite ne se découvre qu'avec travail, par un petit nombre de personnes, parce que cette aimable politesse leur manque? Et au contraire, qu'est-ce que cette même politesse ne fait pas valoir? Un geste, une parole, le silence même; enfin, les moindres choses guidées par elle, sont toujours accompagnées de graces, & deviennent souvent considérables. En effet, sans parler du reste, de quel usage n'est point quelquefois ce silence poli, dans les conversations même les plus vives? C'est lui qui arrête les railleries, précisément au terme qu'elles ne pourroient passer sans devenir piquantes; & qui

donne auſſi des bornes aux diſcours qui montreroient plus d'eſprit que les gens avec qui on parle n'en veulent trouver dans les autres. Ce même ſilence ne ſupprime-t-il pas auſſi fort-à-propos pluſieurs réponſes ſpirituelles, lorſqu'elles peuvent devenir ridicules ou dangereuſes, ſoit en prolongeant trop les complimens, ſoit en évitant quelques diſputes ? Ce dernier uſage de la politeſſe la reléve infiniment, puiſqu'il contribue à entretenir la paix, & que par-là il devient, ſi on l'oſe dire, une eſpéce de préparation à la charité. Il eſt encore bien glorieux à la politeſſe d'être ſouvent emploïée dans les écrits & dans les diſcours de Morale, ceux mêmes de la Morale Chrétiĕnne, comme un véhicule qui diminue, en quelque ſorte, la peſanteur, & l'auſtérité des préceptes

& des corrections les plus févéres. J'avoue que cette même politeſſe, étant profanée & corrompue, devient ſouvent un des plus dangereux inſtrumens de l'amour propre mal réglé. Mais en convenant qu'elle eſt corrompue par quelque choſe d'étranger, on prouve, ce me ſemble, que de ſa nature elle eſt pure & innocente; & c'eſt dans cet eſprit ſimple qu'elle doit être conſidérée ici, pour répondre à la queſtion propoſée.

Il ne m'apartient pas de décider; je ne puis ſeulement m'empêcher de croire que la politeſſe tire ſon origine de la vertu; qu'en ſe renfermant dans l'uſage qui lui eſt propre, elle demeure vertueuſe; & que lorſqu'elle ſert au vice, elle éprouve le ſort des meilleures choſes, dont les hommes vicieux corrompent l'uſage. La

beauté, l'eſprit, le ſçavoir, toutes les créatures en un mot, ne ſont-elles pas ſouvent emploïées au mal, & perdent-elles pour cela leur bonté naturelle? Tous les abus qui naiſſent de la politeſſe, n'empêchent pas qu'elle ne ſoit eſſentiellement un bien, tant dans ſon origine, que dans ſes effets, lorſque rien de mauvais n'en altére la ſimplicité.

Fin de la Queſtion ſur la Politeſſe.





CONVERSATION SUR LA VOLUPTÉ.

A ELLE.

E Souverain des Dieux réfléchissant un jour
Sur les Déesses de sa Cour,
N'en trouva point qui fût en tout parfaite.
VENUS a la beauté ; mais c'est une coquette
Qui veut ramener tout à soi ;
Fourbe, légére, & qui n'a d'autre loi
Que son caprice ou sa foiblesse.
MINERVE a reçû la sagesse ;
Mais par sa pruderie & ses sombres humeurs,
Elle éloigne tous les cœurs :
Sage, elle veut tant le paroître,
Qu'on croiroit qu'elle ne l'est pas,
Ou bien qu'elle a regret de l'être.

Aussi les jeux charmans ne suivent point ses pas.
Plus crainte qu'elle n'est aimée,
Des ris, à son aspect, la troupe est allarmée;
Les doux Plaisirs craignent sa voix.
On ne peut de DIANE excuser la folie,
De faire consister le bonheur de sa vie
A courir toujours dans les bois.
HE'BE' comptant sur sa jeunesse,
Rit sans sujet, chante sans cesse;
Du seul MOMUS écoute les discours,
Ou folâtre avec les Amours.
MELPOMENE & ses Sœurs, sur le Pinde juchées,
Toujours à l'étude attachées,
Lisant, ou composant quelque nouvel Ecrit,
S'entêtent tant de bel esprit,
Que de leur sçavoir orgueilleuses,
Ce ne sont que des prétieuses.
Les GRACES, dont l'attrait charmant
Fait de l'Amour les véritables armes,
S'empressent à paroître, & cet empressement
Détruit la moitié de leurs charmes.
Hélas! en soupirant, continua JUPIN,
Que dire de JUNON, l'impérieuse Dame?
C'est ma femme, hélas! c'est ma femme,

Ainsi le veut l'infléxible Destin.
Quoique sous les dehors d'une vertu sévére,
Moins Divinité que Mégére,
Elle chasse bien loin la Paix & les Amours,
Elle est ma femme, hélas ! & le sera toujours.
Que puis-je dire de CYBELLE,
Des Dieux mere sempiternelle ?
Pour un jeune Berger ses désirs furieux,
Lui firent tourner la cervelle.
THETIS abandonnant les Cieux
Pour un Thrône de coquillages,
De la Divinité borne les avantages
A se voir Reine des poissons,
A commander aux flots, à causer des orages.
La rustique CERE's n'est propre qu'aux moissons.
Les attraits de POMONE, & les charmes de FLORE,
Dépendent aussi des Saisons.
Quel que belle que soit l'AURORE,
Sa beauté s'efface au grand jour.
Non, non, je ne vois rien encore
D'assés parfait dans la céleste Cour.
Mais faisons qu'aujourd'hui notre Troupe immortelle,
Dans une Déesse nouvelle
Admire

Admire un objet si charmant,
Qu'il égale mon espérance.
Il dit, & vous forma. Puis vous considérant,
Ce Dieu surpris admira sa puissance.
Trop belle pour quitter les Cieux,
Vous auriés dès ce jour resté parmi les Dieux,
A côté de Jupiter même,
De l'Olympe ravi faisant le bien suprême.
Inconnue aux mortels trop indignes de vous,
Vous auriés dédaigné d'habiter parmi nous;
Mais du plus grand des Dieux la bonté souveraine,
Voulut que l'Univers devînt votre domaine;
Que de l'Olympe heureux partageant le bonheur,
De vos charmes puissans tout sentît la douceur.
Par son ordre divin vous vîntes sur la terre,
Recevoir le tribut qu'on doit aux Immortels.
Il voulut que les cœurs fussent autant d'autels;
Faits pour vous présenter un hommage sincére
De respect & d'amour.
C'est le plus doux soin de ma vie
Que de m'en acquitter en secret chaque jour;
Mais aujourd'hui je le publie.

Que pensés-vous de ces Vers, dit APOLLODORE après les avoir lûs? Devinés-vous qui les a faits, & à qui ils sont adressés? Il est aisé de reconnoître qui les a faits, répondit HELIDIE; on y remarque la négligence d'AGATHON. Mais il ne me paroît pas aisé de deviner à qui ils sont adressés; & je crois que THEODOTE même ne désapprouvera pas que je pense qu'ils n'ont été faits ni pour elle, ni pour DIOTIME, ni pour ASPASIE, ni par conséquent pour quelque Belle que je connoisse. Non, sans doute, répondit THEODOTE, puisqu'ils ont été faits pour vous, belle HELIDIE, & qu'il n'y a qu'à vous seule qu'ils puissent convenir. A moi, reprit HELIDIE? Hé! comment? Quand il seroit vrai que je serois aussi belle que VENUS, c'est-à-dire, autant que vous, THEODOTE, qui

fournissés vous seule le modéle des beautés que ZEUXIS ne put trouver réunies ; quand je joindrois à cette beauté la sagesse de MINERVE rendue aimable par la douceur, les graces, & le badinage même d'HE'BE', comment voudriés-vous qu'on pût dire de moi que l'Univers est mon domaine, & que tous les cœurs me sont consacrés, moi qui suis à peine connue à *Athénes*, & qui n'ai pû encore m'assurer de la fidélité d'un seul cœur ? J'allois laisser répondre THEODOTE, s'écria AGATHON, mais vous me faites injure, HELIDIE ; je ne puis me taire. Qu'ai-je fait pour vous faire dire que mon cœur ne vous est pas fidéle? Dois-je espérer de vous moins de justice que de tous les Athéniens, dont ma passion & ma fidélité sont connues ? Ils conviennent tous qu'il n'y a ja-

mais rien eu d'égal à mon amour, ni à ma conſtance. Mes Rivaux ſont les ſeuls qui voudroient me le diſputer ; mais vous en connoiſſés la différence. Je ſçai tout ce que vous dites, répondit HELIDIE, & je m'en faiſois gloire ; mais ſi vous avés fait ces vers, pour qui ſont-ils ? Pour ce que vous m'avés fait connoître, répondit AGATHON, & pour ce que je ne ſens vivement que lorſque je vous voi. C'eſt une Enigme, reprit HELIDIE, plus difficile encore à expliquer, qu'il ne l'eſt de deviner à qui vous adreſſés ces vers. Ils ſont ſans doute pour une grande Princeſſe, dit THEODOTE, c'eſt pour la Princeſſe de *Cilicie* dont il a été ſi bien reçû à votre recommandation, & dont il ne ceſſe de publier les louanges depuis qu'il eſt revenu d'auprès d'elle. Je vous

le dis avant son départ, HELIDIE, vous ne ménagiés pas assés vos expressions dans les Lettres que vous lui donnâtes pour cette Princesse, ni dans la peinture que vous en faisiés à AGATHON; je vous le dis, vous l'exposiés, & peut-être vous aussi. Elle est parfaite sans doute, cette admirable Princesse, dit AGATHON; ses excellentes qualités doivent lui faire plus de Sujets que sa naissance. Mais avant que de la voir, je vous avois vûe, HELIDIE, & je vous vois encore telle à mon retour, que votre indifférence même ne me feroit pas cesser de vous adorer toute ma vie. J'en appelle à THEODOTE; mon cœur a goûté plusieurs fois avec elle la douceur de s'entretenir de vous. Je suis l'amie confidente d'HELIDIE, répondit THEODOTE, qui la vouloit inquiéter, vous vous garde-

riés bien de me laisser entrevoir le moindre sentiment indigne d'elle. Ah! THEODOTE, reprit AGATHON, j'en appelle donc à APOLLODORE. Je crois, dit APOLLODORE, que vous aimés uniquement HELIDIE, & peut-être autant que j'aime moi-même ma chere THEODOTE. Pour tirer HELIDIE d'inquiétude, je lui dirai à qui ces vers s'adressent, je lui dévoilerai l'Enigme; mais laissés-moi, ô AGATHON, le plaisir d'augmenter le vôtre par son inquiétude. Alors un petit dépit colora les joues d'HELIDIE d'une nouvelle rougeur. Il parut dans ses beaux yeux un peu de colére, & détournant la vûe, elle alloit par une autre conversation priver AGATHON & APOLLODORE du plaisir de voir la vivacité de sa tendresse dans celle de sa curiosité; lorsqu'APOLLODORE lui dit:

Ne vous gênés point, belle HELIDIE, montrés-nous toute votre inquiétude, ou si vous n'en avés plus, toute votre impatience. Je cesse d'en avoir, dit HELIDIE; comme je suis discrete, je ne suis pas curieuse; mais il me semble pourtant que nous commençons assés mal une journée destinée à goûter dans ce lieu charmant le plaisir que quatre personnes comme nous pourroient y trouver, & dont je crois que nous nous étions flatés. Vous avés raison, dit THEODOTE, il ne faut point ici de nuages que ceux qui passeront au-dessus de nos têtes; il n'en faut point dans nos esprits. Allons, APOLLODORE, révélés le mystére qui pourroit inquiéter HELIDIE, je connois sa délicatesse & sa sensibilité pour AGATHON. AGATHON, je n'ai pas été la confidente de vous seul. Je suis

ſurpris, dit APOLLODORE, que la belle HELIDIE ne devine pas à qui ces vers s'adreſſent. Ils ont été faits pour une Déeſſe qu'AGATHON voit dans HELIDIE, & que je vois en THEODOTE; & ce n'eſt ni celle que les Poetes vantent pour la ſageſſe, ni celle qu'ils vantent pour la beauté; ce n'eſt ni pour l'une ni pour l'autre VENUS, c'eſt pour quelque choſe de mieux encore; ce n'eſt point pour la Déeſſe qui donne la vie, mais pour celle qui la fait aimer; pour celle après laquelle tous les hommes ſoupirent, & à l'égard de laquelle ils ſe méprennent preſque tous; ils ne s'appliquent pas à la connoître, ou ils en ſont incapables. Il faut une ame d'une autre trempe que celle des ames vulgaires; elle eſt toujours cachée pour elles; c'eſt pour la Volupté, belle HELIDIE,

que ces vers-là ſont faits, c'eſt à elle qu'ils s'adreſſent. Et c'eſt à elle, interrompit AGATHON, que j'offre mes hommages quand je vous adore, ou pour mieux dire, c'eſt vous que j'adore quand je lui ſacrifie. Ces ſentimens de reſpect & d'amour dont mon cœur eſt plein, cette tendreſſe inexprimable que vous voïés dans mes regards, c'eſt vous qui me les inſpirés, & c'eſt la volupté qui les cauſe. Je ne la connoiſſois pas avant que de vous avoir vûe ; je l'ai connue en vous voïant. Rien qu'en vous voïant, dit APOLLODORE ! Que deviendroit-il, belle HELIDIE, ſi vous lui accordiés quelque choſe de plus ? Toutes les faveurs d'HELIDIE, reprit AGATHON, ne ſeroient pour moi que des preuves de la juſtice qu'elle rendroit à la perfection de mes ſentimens ; mais elles ne ſeroient

rien à la volupté que je goûte en aimant HELIDIE. Les faveurs ne causent que des plaisirs ; c'est l'amour qui fait la volupté. Cet amour seul fait la félicité de celui qui aime ; il s'applaudit d'aimer, il s'approuve ; c'est un tribut de justice qu'il rend à la perfection qu'il admire ; il se condamneroit s'il cessoit d'y être sensible ; il s'applaudit & se trouve heureux d'en être pénetré. Les faveurs ne causent que des plaisirs ; plaisirs inexprimables, si vous voulés, tels que ceux que me causeroient les bontés d'HELIDIE ; plaisirs inexprimables, mais plaisirs seulement : au lieu que le charme de la perfection est une volupté constante qui éleve, qui purifie, qui ravit les ames assés sensibles pour le connoître ; mais toutes n'en sont pas capables. On prend les plaisirs pour

la volupté, quoique les plaiſirs ne ſoient que des émotions paſſagéres, de vaines illuſions qui ſe donnent ſous ſon nom ; on les reconnoît après qu'ils nous ont trompé. Avant que de vous voir, HELIDIE, je ne connoiſſois que les plaiſirs, & j'en avois été la dupe ; je vous ai vue, & j'ai connu la volupté. Quiconque penſe ainſi, dit THEODOTE, mérite que tous les plaiſirs s'uniſſent au bonheur dont il jouit déja. Perſonne ne mérite donc mieux que moi, reprit AGATHON, toutes les faveurs de la belle HELIDIE. Bornés-vous à les mériter toujours, répondit-elle, & que je jouiſſe moi-même de la volupté d'être aimée ſi parfaitement. Il eſt vrai, reprit THEODOTE, que les plaiſirs ne ſont que dans les ſens, & que la volupté ſeule appartient à l'ame. Il eſt vrai auſſi qu'une ame

capable de connoître la volupté, doit s'être elle-même purifiée des paſſions qui ne regardent que les plaiſirs, & s'être élevée juſques à certain dégré de perfection ou qu'elle a, ou du moins qu'elle connoît, & auquel elle tend. J'avois eu, continua-t-elle, beaucoup d'Amans avant que d'avoir vû SOCRATE; il fut amené chés moi ſur la réputation des traits que vous voïés, & je me fis honneur de le recevoir ſur la réputation de ſon eſprit. Cet honneur n'étoit qu'un ſentiment de vanité, que je m'attendois à païer de quelqu'ennui; car quoi qu'on m'eût aſſuré que SOCRATE avoit beaucoup d'agrément dans la converſation, je n'aimois pas trop la vûe d'un homme ſi laid, & je craignois les diſcours d'un homme ſi ſage. Il vint. Un Peintre faiſoit mon portrait; SOCRATE eut le

tems de me considérer, & prit ensuite occasion de me dire des choses très-galantes. Après avoir loué ma beauté & la magnificence de ma maison, il m'obligea par des questions adroites à lui dire ce qu'il sçavoit déja ; c'est que la libéralité de mes Amis étoit le fonds de ma magnificence. Il me félicita d'avoir le meilleur fonds du monde, & me demanda par quel art je sçavois m'assurer de mes Amis. Je lui répondis que je n'emploïois aucun art. Il sçavoit qu'une beauté qui s'altére chaque jour n'est propre qu'à attirer des amans, & non à conserver des amis ; & après s'être expliqué sur toutes les ruses qu'on doit mettre en usage pour engager les premiers, il ajouta qu'il avoit un secret pour forcer les gens à aimer, & à persévérer dans leurs amours. Je l'ai communiqué à

quelques personnes, dit-il, qui l'ont emploïé contre moi-même, & qui m'ont forcé à les aimer. Apprenés-le moi, lui dis-je, afin que je m'en serve aussi contre vous, & que je vous attire à moi. C'est moi, dit SOCRATE, qui veux vous attirer; je veux vous forcer à venir me chercher. J'irai, lui répondis-je, promettés-moi seulement de me recevoir. Je le ferai, dit-il, pourvû qu'il n'y ait avec moi personne que j'aime mieux que vous. SOCRATE sortit suivi de ceux qui l'avoient amené. APOLLODORE seul resta avec moi. Vous le croïés aisément, belle HELIDIE, continua THEODOTE. SOCRATE qui passe pour être si laid, qui même m'avoit paru tel en entrant, me parut dans la suite de cette conversation un des plus beaux hommes du monde, du moins le plus propre à

plaire. Je n'étois plus frapée de l'irrégularité de ses traits; j'y voïois un fonds de beauté, quelque chose d'attirant, quelque chose que je ne puis exprimer, mais dont j'étois charmée. Son secret agissoit déja sur moi. La beauté de l'ame se répand sans doute sur le visage. L'air, les regards de SOCRATE m'avoient fait entendre le véritable sens de ce qu'il m'avoit voulu dire. Je m'en expliquai avec APOLLODORE. Il convint que son ami & son maître ne m'avoit rien dit que pour me faire penser à la vanité du mérite d'être belle, à la disette dont on est menacée quand on ne compte que sur sa beauté, à l'inconstance de ceux que la passion seule attache, à la bassesse qu'il y a d'avoir recours au manége pour s'assujettir les cœurs, & à l'importance de se rendre telle, que

ceux qui nous connoiſſent ſe trouvent forcés à nous aimer. Vous ſouvient-il, APOLLODORE, pourſuivit THEODOTE, de l'effet que produiſirent ſur moi les paroles de SOCRATE, mes réfléxions & les vôtres, car vous m'aidâtes à penſer; il me parut même dans cette converſation que vous deveniés pour moi un nouvel amant que je n'avois pas bien connu, & que je ne commençois qu'alors à bien connoître? Oui, je m'en ſouviens, ma chere THEODOTE, répondit APOLLODORE, & je ne l'oublirai jamais. Mais vous ſouvient-il auſſi qu'en vous quittant après cette converſation, qui fut interrompue par l'arrivée de PHENIX fils de PHILIPPE, je vous dis tout bas que jusqu'à ce jour je n'avois goûté avec vous que du plaiſir, & que je venois d'y trouver la volupté? Auſſi avés

vous si bien profité des discours de SOCRATE, qu'il n'aime personne plus que vous; je n'en excepte ni DIOTIME même, ni CLINIAS, ni moi. Je crus aussi sentir alors ce que je n'avois point encore éprouvé, répondit THEODOTE. Ainsi, dit HELIDIE, vous prépariés d'avance une preuve au sentiment qu'AGATHON soutient aujourd'hui. Oui, dit THEODOTE, & ma conduite a justifié, à ce que je crois, cette preuve admirable. Ainsi, reprit HELIDIE, c'est négliger ses intérêts que de négliger de perfectionner ses sentimens; c'est se borner au plaisir, sans s'élever jusqu'à la volupté. Cependant les plaisirs ne lui sont pas contraires, dit AGATHON; ceux qui la connoissent, sçavent jouir des plaisirs, & s'en passer également. Ils ne sont dangereux que pour ceux qui ne connoissent

pas la volupté, parce qu'ils prennent les plaisirs pour elle, & qu'ils croïent l'y trouver, quoique leur ame soit au milieu des plaisirs mêmes plus inquiéte que satisfaite. Ces gens-là vous verroient, HELIDIE, & vous, charmante THEODOTE, & ne trouveroient que du plaisir à vous voir. Ils vous aimeroient de cet amour qu'on dit fils de l'Indigence; PENURIE sa mere le conçut du Dieu PORUS. L'abondance de vos charmes leur feroit souhaiter d'en profiter, mais ils les profaneroient. D'autres trouvent la volupté en vous voïant; leur amour est le fils de l'Admiration que la perfection fait naître. Il ne demande rien; content d'aimer, il est heureux en ce qu'il aime. Si l'autre amour se trouve à sa suite, le respect le retient & le fait taire, ne fût-ce que pour ne pas faire

ſoupçonner que la perfection de ce qu'on aime ne ſuffit pas pour faire aimer parfaitement. Les plaiſirs ne ſont en effet, dit APOLLODORE, qu'une impreſſion des ſens où l'ame n'eſt que paſſive, & pour ainſi dire, eſclave; & ce n'eſt pas en quoi conſiſte la dignité de l'ame; c'eſt dans ſon activité propre, lorſqu'elle ſent qu'elle fait un bon uſage de ſa puiſſance; & les ſentimens de volupté qu'elle éprouve alors ſuppoſent la connoiſſance & la réflexion. Elle eſt alors agiſſante, & ſon action lui fait ſentir une volupté d'autant plus parfaite, que l'objet de ſon action eſt parfait, parce qu'elle s'approuve d'autant plus dans l'amour dont elle ſe pénétre, que l'objet de cet amour en eſt digne. Ainſi, on peut avoir du plaiſir dans la jouiſſance des choſes imparfaites par la relation

qu'elles ont avec nos beſoins ; malgré leur imperfection : voilà l'objet de l'amour d'indigence, du fils de PENURIE & de PORUS. Outre qu'il y a des choſes qui étant parfaites à un égard, & imparfaites à un autre, ne ſatisfont point entierement celui qui les poſſede ; de ſorte qu'en les poſſedant même il reſte toujours indigent. Mais l'amour où l'ame s'éléve juſqu'à la volupté, ne ſuppoſe point d'indigence ; il eſt dans la plénitude des biens ; il nage dans la joïe & dans l'admiration, à la vûe des perfections qu'il découvre, & auſquelles il s'attache ; il fait ainſi à lui-même ſa jouiſſance & ſon bonheur. C'eſt ainſi qu'on aime les Dieux, dit HELIDIE ; & comme il n'y a que chés les Dieux qu'on peut trouver la ſouveraine perfection, c'eſt ſans doute, AGATHON, ce qui vous a

ſait dire que la volupté auroit toujours reſté parmi eux, ſi la bonté du Souverain des Dieux & des hommes n'avoit voulu que la Terre partageât le bonheur de l'Olympe. Oui, HELIDIE, répondit AGATHON, ſans cela les hommes n'auroient pas aimé les Dieux mêmes. Si le ſentiment de la perfection n'étoit pas un ſentiment de volupté, la perfection n'auroit été ni admirée, ni aimée; l'ame ſeroit reſtée dans l'indifférence pour ce qui mérite le plus d'amour; car l'ame ne ſe livre qu'aux ſentimens qui lui plaiſent; elle fuit les autres, ou ne s'en occupe pas. Ainſi, il a fallu que la volupté vînt ſur la Terre pour y recevoir le tribut qu'on doit aux Dieux; & ce tribut ne peut en être digne, qu'autant que les ſentimens de reſpect qu'on leur offre ſont accompa-

gnés d'amour & de plaisir. Mais avoués-nous, AGATHON, reprit APOLLODORE, que dans les vers que nous venons de lire, vous ne vous êtes rien représenté qu'HELIDIE, lorsque vous avés personnifié la volupté. C'étoit HELIDIE dont vous voyiés l'image; c'étoit HELIDIE qui étoit votre Déesse, ô AGATHON; c'est elle que vous avés peinte sous l'idée de la volupté. Lorsque vous avés dit que tous les cœurs étoient autant d'autels

Faits pour lui présenter un hommage sincére
De respect & d'amour,

vous n'avés rien fait que d'attribuer à toute la terre les sentimens de votre cœur. Ai-je besoin de l'avouer, HELIDIE, dit AGATHON, en la regardant? Mes regards ne le disent-ils pas mieux que mes vers?

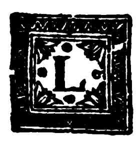


AGATHON.

DIALOGUE SUR LA VOLUPTÉ.

PAR MONSIEUR R***.

PAUSANIAS A SON AMI.



Es jeunes gens firent hier le ſacrifice ordinaire à Mercure ; & en vérité il eſt difficile de rien voir de plus aimable que la jeuneſſe d'*Athenes*. Après que la cérémonie fut achevée, comme il

faisoit le plus beau tems du monde, la plusspart sortirent de la ville, pour aller se divertir dans la campagne, & jouir du loisir que la féte leur donnoit. Ils avoient encore sur la tête leurs couronnes de fleurs qu'ils garderent tout le jour, & ils s'amusoient à différens éxercices le long des bords de l'*Ilissus*. Les plus grands s'étoient fait amener des chevaux pour les monter dans la plaine & signaler leur adresse devant les plus jeunes; les autres les regardoient, ou s'occupoient de jeux convenables à leur âge. Les Amans (car vous sçavés ce que nos Loix permettent) ne manquerent pas de s'y trouver; & moi, sans être amant, je m'y trouvai aussi, je ne sçai pourquoi.

AGATHON arriva, plus beau que le jour, & fait de maniere à donner de l'amour aux plus insensibles.

fensibles. Il étoit suivi d'un grand nombre de personnes, qui toutes me parurent touchées de sa beauté; ce qu'il étoit aisé de juger à leur air. Les uns ne parloient point & demeuroient comme immobiles, mais avec des regards si passionnés, que l'on voïoit bien qu'ils ressentoient quelque chose de plus encore que les autres, qui étoient outrés dans leurs gestes, & dans toutes leurs actions. J'ai bien vû des Corybantes, j'ai vû des Prêtres de Bacchus; mais quelle différence de ces espéces de fureurs à celle que l'amour inspire! Ceux-là ont l'œil farouche, la voix terrible, les cheveux hérissés; mais le Dieu qui fait aimer ne rend que plus aimable. Il donne aux yeux, comme au cœur, de la vivacité & de la tendresse; le son de la voix, quand il le régle, devient touchant; & les sen-

timens de l'ame répandent sur toutes les actions une grace & une douceur que toute autre Divinité ne sçauroit inspirer. Tous les yeux étoient sur ce jeune homme; & je ne sçai si je ne pourrois pas le comparer à l'HELENE d'HOMERE, dont les charmes se firent sentir à PRIAM même. Je le suivis comme les autres, parmi lesquels il y en avoit de beaucoup plus vieuxque moi.

Quand je fus assés près de lui, pour entendre ce qu'il disoit, j'entendis que quelques jeunes gens qui paroissoient plus sérieux que les autres, le prioient de leur redire un entretien qu'il avoit eu avec ASPASIE, sur la volupté, & dont il leur avoit souvent parlé. Il le refusa quelque tems, les remettant à une autre fois; & il ajouta en souriant, qu'il ne les croïoit pas occupés de choses si

importantes. Enfin il céda à leur empressement. Aussi-tôt toute cette belle & brillante jeunesse, ravie de joïe & d'admiration, se rangea confusément autour de lui. Il se fit un grand silence. Alors AGATHON, avec cette voix si touchante, cet air de noblesse & de modestie, avec ces regards que vous connoissés, leur parla à-peu-près en ces termes :

Je voudrois bien, mes Amis, satisfaire votre curiosité; mais je sens que je ne le puis faire que très-imparfaitement. Il me faudroit du tems pour me rapeller l'entretien d'ASPASIE, & vous me prenés au dépourvû. Mais vous le voulés; souvenés-vous que je vous obéis.

Vous sçavés la part qu'ASPASIE a dans notre gouvernement, par l'amour qu'elle a sçû inspirer à PERICLE'S; vous sçavés aussi que

la réputation de son esprit attire chés elle les plus grands Philosophes; entre autres, ANAXAGORE; & SOCRATE, *qui ne dit rien sérieusement*, assure néanmoins qu'elle lui a enseigné la Rhétorique. Ne vous étonnés point, après cela, si son discours répond à ses connoissances, & s'il est au-dessus des discours que tiennent ordinairement les femmes. Un jour donc que j'étois demeuré seul avec elle, & que je lui parlois de la volupté, parce qu'elle ne peut qu'en réveiller les idées, & parce que j'ai appris de SOCRATE qu'il faut parler à chacun des choses où il excelle:

La plupart des hommes, me dit-elle, sont débauchés, sans être voluptueux. Et comment, lui dis-je, la volupté est donc différente de la débauche? Comme le blanc l'est du noir, me

dit-elle; & je vous crois, AGATHON, fort voluptueux, ſans vous croire débauché. Je vous prie, lui dis-je, apprenés-moi à me connoître, & ce que c'eſt que la volupté, par oppoſition à la débauche, afin que quand SOCRATE viendra avec ſes queſtions me prouver que je ne me connois pas moi-même, j'aïe des armes pour me défendre, & que je puiſſe lui faire voir que vous avés eu plus d'un Diſciple. ASPASIE ne put s'empêcher de ſoûrire; & reprenant la converſation, me dit:

La nature a mis dans tout ce qui a vie, un certain déſir d'être heureux; & cette inclination porte chaque animal à chercher le plaiſir qui lui convient. L'homme qui participe de l'eſſence divine, & pour qui, dit-on, PROMETHE'E a dérobé le feu du Ciel,

ſçait ſeul goûter le plaiſir par l'eſprit & avec réfléxion ; & c'eſt ce goût de l'eſprit, c'eſt cette réfléxion qui diſtingue la volupté d'avec la débauche. L'homme parfait eſt voluptueux ; mais celui qui livré à ſon temperament, ne differe des bêtes que par la figure, n'a de plaiſir que ceux de la débauche ; & la débauche n'eſt autre choſe qu'un emportement qui vient tout entier de l'impreſſion des ſens. La raiſon qui nous eſt donnée pour nous diſtinguer des autres animaux, n'y a aucune part ; car la raiſon a ſa molleſſe, & ſçait ſe plier aux choſes qui conviennent à la nature d'une ame bien née, & qui ne tient au corps que par des liens foibles & délicats. A parler juſte, il n'y a d'aimable que ces caractéres ; les autres ſont durs & ſans nulle inclination pour la vertu, ni pour

la politesse : aussi n'ont-ils jamais de vrais plaisirs. Mais oserois-je, AGATHON, parler de choses plus relevées, & oserois-je vous en parler ? Je crains bien de m'oublier ; mais on me pardonnera de m'oublier avec AGATHON.

Vous connoissés ANAXAGORE ; il étoit ici comme vous voilà. Les principaux de la République, les jeunes gens les plus distingués par leur mérite étoient à l'armée, & ma chambre n'étoit remplie que de Philosophes. La conversation se tourna sur les choses sérieuses, & ANAXAGORE se mit à dogmatiser ainsi, peut-être contre son sentiment.

Avant le commencement du monde (il prenoit les choses de loin) les élémens étoient mêlés, & la matiere n'étoit que ce que les anciens Poetes ont appellé Chaos. Alors la Volupté, ou l'A-

mour y mit une chaleur qui n'eſt jamais ſans mouvement ; & du mouvement, diſoit-il, vint l'ordre & l'arrangement de l'Univers. Chaque partie de la matiere s'uniſſant à celle qui lui convenoit, & demeurant dans l'équilibre ſelon la grandeur de ſon volume, car j'en ai retenu les termes, l'homme qui devoit être le plus accompli des animaux, eut auſſi plus de part à ce feu univerſel, qui dans chaque corps en particulier, comme dans toute la maſſe de la matiere, eſt le principe de la vie & du mouvement. Entre les hommes, celui qui en eut davantage fut traité plus favorablement par la nature, & reçut avec le feu plus d'inclination à la volupté. Vraiment lui dis-je, ANAXAGORE, je vous ſçai bon gré d'admettre le feu pour le principe de toutes choſes ; auſſi-bien

je n'ai jamais rien compris à ceux qui tiennent pour l'eau, & je n'aime point le commencement d'une des Odes de PINDARE. En effet, ajoutai-je, sans parler des arts, les agrémens, les manieres, la vivacité, tout cela seroit bien loin s'il n'y avoit que de l'eau au monde. Et je suis sûre, m'ajouta-t-elle, avec une sorte de politesse & même de galanterie, que l'eau ne vous eût jamais inspiré cette belle Tragédie que vous lûtes dernierement ici, & qui fait que depuis ce jour-là on ne parle que de la *Fleur* d'AGATHON.

J'étois si occupé de son discours, que sans répondre à ses flateries : Mais, ASPASIE, lui dis-je, n'ai-je pas oui dire à SOCRATE que la volupté étoit l'amorce de tous les maux, parce que les hommes s'y laissent prendre comme les poissons à l'appas de l'hameçon ? Il est

vrai, me répondit-elle, que cette inclination pour le plaisir a besoin de la Philosophie pour être réglée; & c'est à quoi l'on connoît les honnêtes gens, qui ont une attention éxacte sur toutes leurs actions, & sçavent toujours ce qu'ils font. Les autres au contraire, errans à l'avanture, & sans nul autre guide que l'impression fortuite de leur tempérament, se laissent toujours tyranniser par quelque passion brutale. C'est en effet la maniere d'user des plaisirs qui fait toute la différence de la volupté, & de la débauche.

La volupté, repris-je, sera donc l'art d'user des plaisirs avec délicatesse, & de les goûter avec sentiment. Mais ne me refusés pas quelqu'éxemple pour m'éclairer davantage, & afin que bien instruit du principe, je sçache en tirer les conséquences. Je le veux

bien, répondit ASPASIE; & où le prendrons-nous mieux que dans l'amour, celui de tous les plaisirs qui est le plus capable de délicatesse & de grossiereté? Quiconque se livre à l'amour par une inclination qui ne porte pas sur un goût fin, & sur des sentimens exquis, est un débauché; mais celui qui aime les qualités de l'ame plus que celles du corps, qui tâche à s'y unir, autant qu'il est possible, par un commerce vertueux de sentimens & d'esprit, qui suivant une fine galanterie ne cherche qu'à partager un beau corps avec une ame si parfaite, celui-là peut passer pour avoir le vrai goût de la volupté. Ce goût adoucit la raison plustôt qu'il ne l'affoiblit; & conserve toute la dignité de la nature de l'homme.

Je vois bien, lui dis-je, qu'il ne faut pas écouter nos Sages,

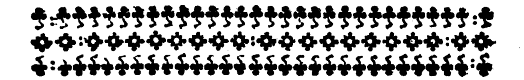
qui condamnent indifféremment toute volupté. J'ose dire, me répondit-elle, qu'ils n'en ont pas une idée assés distincte, & qu'ils la confondent avec la débauche. Car la vérité n'est-elle pas en quelque sorte la volupté de l'entendement ? La Poesie, la Peinture, la Musique, ne sont-elles pas les plaisirs de l'imagination ? Il en est de même des vins exquis, des mets délicieux, des parfums, & de tout ce qui peut flater les sens. Pourvû que la raison conserve son empire, tout est permis; & l'homme ne cessant point d'être homme, l'action est juste & louable, puisque le vice n'est que dans le déreglement. Mais voilà bien de la Philosophie; & je ne conçois pas trop comment je sçai tout cela. Il est vrai que ce sont-là les galanteries dont SOCRATE m'entretient. C'est donc une fo-

lie, que cette guerre naturelle qu'ils ont imaginée entre la raison & les passions; elle doit plustôt les régler que les combattre, & moins travailler au dessein chimérique de les déraciner de nous-mêmes, qu'à les assaisonner par le goût de l'esprit, & par le sentiment du cœur. Ne peut-on pas être Philosophe, & sacrifier aux Graces? En vérité, il seroit trop malheureux que ces Déesses, sans qui rien au monde, sans qui l'amour même ne sçauroit plaire, ne pussent pas s'accorder avec la sagesse. Pour moi j'ai toujours trouvé que cette inclination pour les choses aimables adoucit les mœurs, donne de la politesse & de l'honnêteté, & prépare à la vertu, laquelle, ainsi que l'amour, ne peut se trouver que dans un naturel sensible & tendre.

Voilà, mes amis, quel fut le discours d'ASPASIE. Elle me persuada. Depuis ce jour-là je ne suis plus de l'avis de ces Philosophes austéres, qui soutiennent que la débauche & la volupté ne different que de nom. Mais quelque chose qu'ils disent, ils quittent trop souvent leur retraite pour nous, ils nous suivent trop, & leurs actions me font croire que dans le fonds ils ne sont pas si éloignés du sentiment d'ASPASIE.

Fin d'Agathon.





AVERTISSEMENT.

LE petit Ouvrage que l'on offre ici au Public, n'a point été fait dans le dessein d'être imprimé ; un pur hazard l'a produit : c'est une espéce de gageure Littéraire qui l'a fait naître.

Quelques personnes qui l'ont lû, l'ont jugé digne de voir le jour. L'Auteur n'a voulu ni empêcher l'impression, ni y prendre part. C'est un abrégé de Philosophie Morale, capable d'élever les sentimens, de mettre le cœur dans les intérêts de la vertu, & de justifier l'accord de la religion avec la raison. Nos fausses idées sur les plaisirs & sur la félicité forment un des plus grands obstacles que la Loi de Dieu ait à surmonter, pour s'établir

dans le cœur. Dès qu'il est délivré de ces ronces & de ces épines, il en est plus susceptible de fécondité. Voilà ce que l'Auteur s'est proposé : c'est au Lecteur sage & judicieux de juger s'il a réussi.





RÉFLÉXIONS SUR LES SENTIMENS AGRÉABLES, ET SUR LE PLAISIR Attaché à la vertu.

A MYLORD ****.

J'AI passé, MYLORD, une partie de cet Eté dans une campagne où la Philosophie & les Graces sembloient s'être donné rendés-vous, & qui auroit affoibli, si quelque chose en étoit capable, les regrets tou-

jours nouveaux que me donne le souvenir de......

Nous y avons souvent parlé du Dialogue de PLATON sur la République, ou plustôt sur la Justice intérieure. Vous sçavés, MYLORD, que GLAUCON & ADIMANTE s'y plaignent que les Législateurs & les Philosophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embrasser, que la considération des biens qui marchent toujours à sa suite. Ils éxigent de SOCRATE qu'il leur prouve qu'elle fait par elle-même le bonheur de ceux qui la possedent, indépendamment de l'estime des hommes, ou du bonheur d'une autre vie. Et c'est ce qu'il éxécute dans les huit derniers Livres de la République, par un parallele profond des différentes formes de gouvernement avec la République intérieure, que

forment en nous la raiſon & les paſſions.

Ce dogme fondamental de l'Ecole de SOCRATE & de ZENON, je fus aſſés imprudent, pour m'engager à l'établir par la méthode même d'EPICURE. Le tort de ce Philoſophe fameux par ſes leçons de volupté, c'eſt ce me ſemble de n'avoir été voluptueux qu'à demi, & de n'avoir point aſſés ſenti le prix & l'étendue des plaiſirs de l'eſprit.

Il me paroît qu'en creuſant la théorie des ſentimens agréables, on voit en ſortir tous les principes d'une Morale éxacte; & l'on reconnoît que par l'inſtitution de la nature, il y a un plaiſir réel attaché à la vertu. Voilà, MYLORD, l'Hiſtoire du projet dont j'ai déja eu l'honneurde vous faire part. Ce qui achéve de me déterminer à en tenter l'éxécution, c'eſt l'envie

de m'acquitter de la Differtation que vous avés bien voulu m'écrire sur .... Que ne puis-je vous païer en monnoie d'égale valeur! Sçachés-moi d'autant plus de gré de ma reconnoissance, que je sens bien que je suis dans le cas du Héros d'HOMERE, qui en recevant des armes d'or, ne put rendre en échange que des armes de cuivre.

CHAPITRE PREMIER.

La Théorie des Sentimens est de même genre que les Sciences Physico-Mathématiques.

I.

LES Philosophes ont été plus flatés de deviner, que d'observer. Ils ont souvent réussi, par des systêmes ingénieux, à éblouir

le genre humain ; mais enfin le flambeau de l'expérience, en rompant le charme, a fait évanouir leurs châteaux enchantés, peuplés jadis de tant de Héros, & maintenant transformés en déserts.

Les Mathématiciens, en renfermant leurs ſpéculations dans des bornes plus étroites, ont porté plus loin la certitude de leurs connoiſſances. Ils ont obſervé que la nature comme un fleuve immenſe coulant ſans ceſſe, il y avoit des loix immuables qui régloient la ſucceſſion de ces changemens ; & ils ont fait de ces loix l'objet de leurs recherches.

La théorie de celles qui réglent la diſtribution des ſentimens, eſt donc de même genre que les Sciences Phyſico-Mathématiques. Elle eſt d'ailleurs ſuſceptible d'u-

ne pareille certitude. Les forces mouvantes ne dérobent pas moins que l'ame le fonds de leur nature à toutes nos recherches, & elles ne sont devenues un sujet de démonstrations, que par l'attention des Mathématiciens à établir leurs loix sur des observations incontestables, & à n'exprimer leurs idées que par des mots dont tous ceux qui entendent leur langue ont la même notion.

La théorie des sentimens, en suivant la même route, ne cédera point en certitude à la théorie des mouvemens ; elle l'emportera de beaucoup par l'importance de la matiére. La Philosophie Morale en est comme le résultat, puisqu'elle est l'art de se rendre aussi solidement heureux qu'il est possible, c'est-à-dire de choisir entre les différentes façons de penser & d'agir qui sont à notre

portée, celle qui pour toute la durée de notre être procure le plus de ſentimens agréables, & écarte davantage les déſagréables.

La Théologie Morale ſe propoſe la même fin ; mais elle ne s'appuye que ſur la révélation des volontés de Dieu ; & la théorie des ſentimens a ſur elle une ſorte d'avantage, c'eſt qu'en établiſſant les mêmes loix, elle les fait pour ainſi dire accepter par l'amour propre

II.

Nous ſaiſiſſons les corps par les ſens, & les idées par l'eſprit. Ces objets ne s'offrent pas toujours à nous comme de ſimples ſpectacles ; ils mettent le cœur en mouvement par les biens qu'ils promettent, par les maux dont ils menacent. C'eſt dans ces diffé-

rentes facultés des sens, de l'esprit & du cœur, que la nature a ouvert les sources du plaisir & de la douleur. Ce qui éxerce ces puissances sans les fatiguer ; ce qui est de nature à nous prouver leur perfection, ou à nous la faire espérer, fait sur nous une impression agréable. Telle est la loi des sentimens ; l'expérience le démontre ; & ce principe Physique, en se dévelopant, va nous offrir tous les principes de la Morale.



CHAP.

CHAPITRE II.

Du plaisir attaché à l'éxercice des facultés.

III.

Premiere Loi des Sentimens.

Il y a un sentiment agréable attaché à l'éxercice de nos facultés.

L'Aversion que les enfans ont pour le repos, justifie que les mouvemens qui ne fatiguent point le corps, sont naturellement accompagnés d'une sorte de plaisir. La chasse a d'autant plus de charmes, qu'elle est plus vive; il n'est guéres pour de jeunes personnes de plaisir plus touchant que la danse; & la sensibilité au plaisir de la promenade se conserve même dans un âge avan-

cé ; elle ne s'y émousse guéres que par la foiblesse du corps.

IV.

La scéne de l'Univers varie à chaque instant, & demeure toujours la même. Les individus, qui ne peuvent se dérober à la mort, ont la faculté d'immortaliser leur espéce, & la nature les y invite par l'attrait du plaisir.

V.

Si le corps a ses plaisirs, l'esprit a aussi les siens. Les occupations, soit sérieuses, soit frivoles, qui exercent sa pénétration, sans le fatiguer, sont accompagnées d'un sentiment agréable. De cette source naît en partie l'agrément des pensées fines, qui de même que la *Bergere* de VIRGILE, se ca-

chent, pour qu'on ait le plaisir de les trouver.

VI.

Imagineroit-on que des Philosophes * ont crû que le sçavoir n'avoit des charmes, que par la réputation qui l'accompagne. Cependant le sentiment intérieur apprend à tous les hommes que souvent on ne lit que pour s'occuper agréablement; & si on se trouvoit condamné à une solitude perpetuelle, on n'en auroit que plus de goût pour des lectures que la vanité ne pourroit point mettre à profit.

VII.

Le cœur, comme l'esprit & le corps, a ses mouvemens; & ce sont des plaisirs, dès qu'ils ne doi-

* Théodor. dans *de finibus bon.* Abbadie, *art de se connoitre.*

vent point leur naiſſance à la vûe d'un mal préſent ou à venir.

Tout objet eſt sûr de nous plaire, dès que ſon impreſſion conſpire avec nos inclinations. Une ſpéculation morale ou politique, peu amuſante dans la jeuneſſe, intéreſſera dans un âge plus avancé ; & une hiſtoire galante qui ennuïe un vieillard, aura des charmes pour un jeune homme.

Dans la peinture que la Poeſie fait des paſſions, ce n'eſt point la fidélité du portrait qui en fait le principal agrément ; c'eſt que telle eſt leur contagion, on ne peut guéres les voir ſans les reſſentir.

La triſteſſe même devient quelquefois délicieuſe, par cette douceur ſecrete attachée à toute émotion de l'ame. La Tragédie divertit d'autant mieux, qu'elle fait couler plus de larmes.

Que les damnés sont malheureux, disoit sainte CATHERINE de *Génes*; ils ne sont plus capables d'aimer! En effet, tout mouvement d'amour, d'amitié, de reconnoissance, de générosité, de bienveillance, est un sentiment de plaisir. Aussi tout homme né bienfaisant est-il naturellement gai, & tout homme né gai est-il naturellement bienfaisant. Il est des hommes en qui l'intérêt, l'ambition, l'orgueil, la vûe de leur propre misére, empêchent qu'il ne s'éléve de ces mouvemens vertueux; mais il n'en est point qui n'en portent dans le cœur les semences, prêtes à éclorre, dès qu'un sentiment supérieur n'y fait point obstacle; & s'il étoit quelque homme qui n'eût point reçû de la nature ces précieux germes de la vertu, ce seroit par un défaut de conformation, semblable

à celui qui rend certaines oreilles insensibles au plaisir de la musique.

VIII.

L'inquiétude, le chagrin, la haine, sont des sentimens nécessairement désagréables par l'idée du mal qui nous menace, ou nous afflige. Aussi tout homme né malfaisant est-il naturellement triste. On trouve cependant une sorte de douceur dans le mouvement de l'ame, qui nous porte à assurer notre conservation & notre félicité, par la destruction de ce qui y fait obstacle; c'est qu'il y a peu de sentimens qui ne soient, pour ainsi dire composés, & où il n'entre quelque portion d'amour; on ne hait guéres que parce qu'on aime.

CHAPITRE III.

Des objets qui sont agréables par eux-mêmes, soit au sens, soit à l'esprit.

IX.

Seconde Loi des sentimens.

Tout objet qui est de nature à éxercer nos facultés, sans les fatiguer, est revêtu d'agrément.

LEs couleurs caractérisent les objets qui s'offrent à nous. Celle de feu est la plus agréable, mais à la longue elle fatigue la vûe; le vert fait une impression douce & jamais fatiguante; le brun & le noir sont des couleurs tristes.

Les expériences de M. New-

TON nous ont appris la raiſon de ces différences. Les corps bruns & noirs abſorbent davantage la lumiere, & parmi les diverſes quantités de mouvemens qui différentient les raïons, celle qu'ont les rouges eſt la plus grande, celle qu'ont les verts tient précisément le milieu. La nature a donc réglé l'agrément des couleurs, ſur le rapport de leur force à l'organe de la vûe. Celles qui l'éxercent davantage, ſont les plus agréables, tant qu'elles ne le fatiguent point; auſſi les ténébres deviennent-elles pour nous une ſource d'ennui, dès qu'elles livrent les yeux à l'inaction.

X.

Les corps, après s'être annoncés par les couleurs, nous frappent agréablement par leur nouveauté & leur ſingularité. Avides

de ſentimens agréables, nous nous flatons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui ſe préſentent à nous. D'ailleurs, leur trace n'eſt point encore formée dans le cerveau; ils font alors ſur ſes fibres une impreſſion douce, qui s'affoiblit dès que la trace trop ouverte laiſſe un chemin libre aux eſprits. Il arrive cependant dans un âge avancé, que la force de l'habitude l'emporte ſur l'attrait de la nouveauté. On a appris de l'expérience à ſe défier des promeſſes que nous font les objets nouveaux; & l'on ne peut plus, qu'avec un effort pénible, détourner les eſprits de la route que l'habitude leur a tracée.

XI.

La grandeur & la variété ſont des cauſes d'agrément. L'immen-

ſité de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes ſe précipitent dans des abîmes, ces campagnes où la vûe ſe perd dans la multitude des tableaux qui s'offrent de toutes parts; tous ces objets font ſur l'ame une impreſſion, dont l'agrément ſe meſure ſur l'ébranlement des fibres du cerveau.

XII.

Une des ſources les plus fécondes d'agrément, c'eſt la proportion; elle met à portée de ſaiſir, & de retenir la poſition des objets. La ſymétrie dans les ouvrages de l'art, de même que dans les animaux & dans les plantes, partage l'objet de la vûe en deux moitiés ſemblables; & ſur ce fonds, pour ainſi dire, d'uniformité, d'autres proportions doivent d'ordinaire y por-

ter l'agrément de la variété. C'est ainsi qu'entre des contre-allées il doit y avoir symétrie; les yeux seroient blessés d'une différence dont ils n'appercevroient point de raison. Mais quand l'allée principale est suffisamment large, il est inutile que les contre-allées lui soient égales. Il doit donc y avoir entre la contre-allée & l'allée principale, un rapport qui admette entre-elles de la variété. Au reste, l'on sçait par l'Architecture, que les belles proportions sont celles qui en se conciliant avec la destination de l'ouvrage, s'expriment par des nombres, dont le rapport est de nature à éxercer les fibres du cerveau, sans le fatiguer.

XIII.

La convenance des moïens avec

leur fin, la ressemblance d'un ouvrage de l'art avec un objet connu, l'unité de dessein, tous ces différens rapports, la nature les a revêtus d'agrément; ils mettent l'esprit à portée de saisir & de retenir ce qui se présente à nos yeux. L'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la Déclamation, doivent à cette loi une partie de leurs charmes. De cette même source naît en partie l'agrément attaché aux graces du corps; elles consistent dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose.

Si nous en croïons Aristote, des objets bien imités n'ont d'agrément, que parce que l'esprit en prononçant sur la fidelité de l'imitation, acquiert une sorte de connoissance; mais il fait une acquisition de même espéce, quand il condamne une représentation

infidelle. Tous les ouvrages des arts qui imitent, quelque différence qu'il y eût dans l'exécution, feroient donc une égale impression de plaisir.

L'imitation, suivant d'autres Philosophes, ne plaît que par le secours des passions; & il est certain qu'elle leur doit ses charmes les plus puissans; mais il faut aussi convenir que l'objet le moins intéressant, s'il est parfaitement imité, fait pour ainsi dire sur la surface de l'ame une impression agréable; c'est que telle est la loi des sentimens. Dès qu'un tout a ses parties formées & assorties de façon à être saisies aisément par l'esprit, la nature l'a revêtu d'agrément.

Cette loi influe sur les graces du corps. Elles consistent dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose.

XIV.

L'air est, pour ainsi dire, le résultat de la figure & des mouvemens. Il y a un air noble, qui marque de l'élévation dans les sentimens ; un air tendre qui semble être comme un garant d'un retour d'amitié ; un air fin, qui annonce de l'esprit ; un air vif, qui caractérise l'abondance & le feu des esprits. Tous ces différens airs font passer jusques dans l'ame du spectateur les sentimens qu'ils expriment.

Nos cerveaux semblent être comme des instrumens composés de filets nerveux différemment tendus ; les airs qui annoncent des sentimens nobles, tendres, fins, vifs, y font une impression de plaisir plus ou moins profonde, suivant qu'ils y trouvent plus ou moins de cordes à l'unisson.

XV.

La beauté emprunte ses charmes des couleurs, des proportions, & du juste rapport de la conformation des organes avec la fin à laquelle ils sont destinés. Elle brille sur-tout dans le visage & dans les yeux; elle y redouble son éclat en l'unissant à une expression de sentimens nobles, fins, vifs, ou tendres. Mais avec tous ces agrémens, elle ne feroit son impression que sur la surface de l'ame, si la nature ne l'avoit pas établie comme l'attrait qui nous invite à immortaliser notre espéce.

Quelques parties du visage, telles que le front, sont susceptibles de beauté arbitraire; c'est qu'elles le sont de variétés qui sont indifférentes à la nature, &

que la prévention peut annoblir.

Il est des païs stériles en beautés régulières, où il semble qu'on ait attaché l'idée du beau, non à ce qui l'étoit réellement, mais à ce qui étoit le moins laid.

Les animaux à qui nous attribuons de la beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leurs couleurs, aux graces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air.

XVI.

Les loix qui réglent l'agrément des objets de la vûe, influent sur les sons. Le gazouillement d'un ruisseau, le murmure d'un vent qui se joue dans les feuilles des arbres; tous ces sons doux agitent les fibres de l'ouie, sans les fatiguer.

Les proportions, la variété, l'imitation, l'unité de dessein, donnent à la musique des charmes encore plus touchans qu'aux arts qui travaillent pour les yeux.

XVII.

Nous devons à la théorie de la musique cette observation importante, que les consonances sont plus ou moins agréables, suivant qu'elles sont de nature à éxercer plus ou moins les fibres de l'ouie, sans les fatiguer.

L'analogie qui régne dans toute la nature, nous autorise à conjecturer que cette loi influe sur toutes les sensations. Il est des couleurs dont l'assortiment plaît aux yeux; c'est que dans le fonds de la rétine elles forment, pour ainsi dire, une consonance.

Cette même loi s'étend appa-

remment aux êtres qui ſont à portée d'agir ſur l'odorat & ſur le goût. Leur agrément caractériſe, il eſt vrai, ceux qui nous ſont ſalutaires; mais il ne paroît point parfaitement proportionné à leur dégré de convenance avec la ſanté.

XVIII.

Une chaleur douce rend le mouvement convenable aux parties du corps que le froid a engourdies : auſſi eſt-elle revêtue d'un ſentiment agréable.

XIX.

Les loix qui réglent l'agrément de ce qui frappe les ſens, s'étendent aux objets de l'eſprit. La nouveauté & la ſurpriſe leur prêtent des charmes. De-là vient l'avidité pour les nouvelles décou-

vertes ; de-là naît aussi, en partie, l'agrément des satires qui louent, des louanges qui satirisent, & de toutes les expressions brillantes qui forment un sens juste, malgré l'incompatibilité apparente des termes. *

XX.

La grandeur de l'objet est pour l'esprit une cause d'agrément. Quelque supérieur que soit THUCIDIDE à HERODOTE par la profondeur du génie, il occupe moins agréablement son lecteur, parce qu'il ne lui offre pas de si grands spectacles.

XXI.

Puisque la nature a revêtu d'agrément tout ce qui met l'esprit à portée de saisir son objet, l'ordre

* V. cette matiere traitée à fonds dans *les Agrémens du langage, &c.*

doit donc régner jusques dans les productions de l'enthousiasme. Il est des mouvemens de l'ame trop tumultueux, pour être assujettis à des démarches méthodiques. Dans les peintures qu'en font l'Eloquence & la Poesie, que l'ordre s'y cache, mais qu'il y soit. Il contribue à donner du nombre aux périodes, en marquant à leurs différentes parties la place qui donne le plus de prise à la mémoire.

XXII.

Les proportions ont le même avantage que l'ordre. C'est de la symétrie des rimes & des mesures que naît l'agrément de notre versification. Celle des Grecs & des Latins lui est fort supérieure, parce qu'outre la symétrie dans les tems, elle admet différentes proportions dans le nombre de sylla-

bes ; ce qui forme une harmonie variée, au prix de laquelle la monotonie de nos vers eſt ennuieuſe. La longueur preſque uniforme de toutes nos ſyllabes, a déterminé dans les langues vivantes la pluſpart des Poetes à emploïer la rime pour rendre la ſymétrie plus frapante, & donner plus de priſe à la mémoire. Les Grecs & les Latins n'en avoient pas le même beſoin ; & ce n'étoit pour eux qu'une uniformité de ſons déplaiſante à l'oreille.

XXIII.

La ſymétrie fait l'agrément des antithéſes, & de quelques autres figures grammaticales & oratoires.

Elle contribue auſſi au nombre de la proſe.

ISOCRATE, & l'un de nos Ora-

teurs les plus célébres ont emprunté d'elle la plufpart des agrémens de leur ftile; mais il faut convenir que la répétition de ces rapports fymétriques décéle plus l'art que la force du génie. Il fied bien mieux à l'éloquence d'emploïer la progreffion dans le nombre, de même que dans la penfée. Cette forme de ftile, en donnant prife à la mémoire, ne bleffe point l'efprit par la recherche frivole d'une cadence trop uniforme.

Une période parfaitement nombreufe, feroit celle dont les membres feroient par eux-mêmes, ou par leurs différences, une progreffion afcendante & arithmétique, fi la période eft longue; arithmétique ou géométrique, fi la période eft courte.

Il eft rare que le premier terme de ces progreffions foit l'unité.

Au reſte, ces périodes parfaites ſont bien plus éloignées de ſe réaliſer dans l'élocution, que le beau idéal dans la peinture. Ce ne ſont guéres que des modéles intelligibles, avec qui le plus ou moins de reſſemblance rend les périodes ordinaires plus ou moins nombreuſes. Et telle eſt la ſtructure des fibres de l'ouie; la fineſſe du goût ſaiſit ces modéles, lors même qu'ils ſe dérobent à la théorie de l'eſprit.

S'il y a oppoſition ou comparaiſon entre les membres d'une période, la ſymétrie s'offre alors ſi naturellement, qu'elle ne peut être ſuſpecte d'avoir été trop recherchée. Elle fait alors le même effet que dans ces objets de la vûe, dont les portions correſpondantes ſont, pour ainſi dire, en droit de prétendre à l'égalité.

Il ſeroit facile, en dévelopant

ces principes, d'établir en nombres des formules générales, qui représenteroient toutes les périodes nombreuses.

Au reste, ces agrémens du stile sont si fort au-dessous du prix de la pensée, qu'il y a moins de mérite à les trouver, que de petitesse à les rechercher. On peut dire, ce me semble, qu'ils doivent être pour l'orateur ce que sont pour l'homme sage les faveurs de la fortune; il les accepte si elles s'offrent à lui; le fuïent-elles? Il dédaigne de les poursuivre.

XXIV.

Le stile figuré plaît, non-seulement parce qu'il nous montre un rapport qui a pour nous l'agrément de la nouveauté, mais encore parce qu'en revêtant d'une image sensible ou connue, l'idée principale

principale qu'il présente, il lui aide à se peindre dans le cerveau.

XXV.

La convenance des moïens avec leur fin, l'unité de dessein, & l'imitation d'un objet connu, tous ces différens rapports font sur l'esprit, aussi-bien que sur les sens, une impression de plaisir, *Prop.* 12.

Des expressions dénuées de tout ornement, ne le sont point d'agrément, si elles sont claires & concises.

Les graces de l'esprit naissent du juste rapport des façons de penser & de s'exprimer, avec la fin qu'on s'y propose.

L'unité d'action fait le principal mérite des poemes épiques & dramatiques. Quoi de plus satisfaisant pour l'esprit, que de sai-

ſir comme d'un coup d'œil une multitude d'objets différens, liés enſemble par un rapport commun, à une action principale!

Il eſt quelquefois des poemes irréguliers qui plaiſent par des beautés de détail : c'eſt que l'unité de deſſein qui manque dans le tout, ſe trouve dans les parties, qui priſes ſéparément, font des tableaux réguliers.

XXVI.

La nature, qui a placé la beauté du corps dans la conformation des organes convenables à la fin pour laquelle elle les a deſtinés, a attaché la beauté de l'ame aux qualités de l'eſprit & du cœur, qui ſont de nature à aſſurer la félicité, ou à la procurer. Toute façon de s'exprimer, de penſer, d'agir, forme un ſpectacle agréa-

ble, dès qu'elle annonce de l'élévation dans le courage, de la pénétration dans l'eſprit, ou dans le cœur un penchant de concilier ſon bonheur avec celui de ſes ſemblables. Au reſte ces traits de l'ame font ſur ceux qu'ils frapent une impreſſion plus ou moins vive, ſuivant qu'ils trouvent en eux plus de diſpoſition à recevoir les ſentimens qu'ils expriment. *Prop.* 15.



CHAPITRE IV.

De l'agrément des biens utiles.

XXVII.

Troisiéme Loi des Sentimens.

Les biens utiles ont pour agrément ce qu'ils en empruntent des biens agréables, dont ils promettent ou assurent la possession.

L'Agrément de la plusþart des biens utiles dépend de notre façon de penser. La perfection seule a pour tous les hommes des charmes qui la rangent presque parmi les biens agréables par eux-mêmes. C'est que tout ce qui nous prouve que nous la possédons, semble nous promettre la félicité, ou nous l'assurer soit par nos facultés personnelles, soit par la dis-

poſition des autres êtres à notre égard.

Il n'eſt point d'homme s'il n'eſt ſtupide, qui indépendamment de tout motif d'intérêt, ne ſouhaite poſſéder l'eſtime de ceux avec qui il vit. Ce deſir eſt naturellement proportionné à l'étendue des talens ; & une grande élévation dans l'eſprit & dans le cœur porte à rechercher des témoignages de ſon excellence dans le ſuffrage des hommes de tous les lieux, & de tous les ſiécles.

Le *Sage*, s'il eſt quelqu'un qui mérite ce nom, ne ſe guérit de l'ambition qu'en la portant bien plus loin que le reſte des hommes ; il veut être parfaitement approuvé de lui-même.

XXVIII.

Tout ce qui nous fait ſentir la

puiſſance & la grandeur des êtres intelligens, la nature paroît l'avoir accompagné d'un ſentiment agréable. Sans cette loi, la Peinture & la Sculpture charmeroient-elles nos yeux par la repréſentation des objets le moins intéreſſans ? Sans cette loi, les graces du corps & de l'eſprit nous fraperoient-elles ſi agréablement, dès que dans la multitude des mouvemens, des expreſſions, des penſées qui conduiſoient à la même fin, les plus convenables étoient difficiles à démêler. Enfin, la grandeur & la variété des objets de la vûe, le ſublime dans la penſée & dans les ſentimens, paroiſſent tirer une partie de leur agrément de la preuve qu'ils nous fourniſſent de la grandeur de notre ame.

XXIX.

Ce qui nous annonce la puissance & la grandeur des êtres intelligens, nous flate moins, que ce qui nous prouve notre perfection particuliere; mais où en chercherons-nous les preuves?

Le peuple, & qui est-ce qui n'est pas peuple, puise ces preuves dans des biens entierement étrangers à ceux qui les possédent. Il y a eu quelques hommes qui ont travaillé à corriger ces idées trompeuses, sources fécondes de tant de maux.

CONFUCIUS & ZENON, ont établi la perfection dans un usage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous sommes nés intelligens & sociables; nous sommes donc parfaits selon eux, quand la vérité regne

ſur nos jugemens, & l'équité ſur nos procédés.

PYTHAGORE, SOCRATE, & dans toutes les Religions, les Théologiens ont jugé que notre perfection, de même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens, dépendoit du rapport de nos facultés aux intentions de notre Auteur.

Enfin, ſuivant EPICURE, l'homme n'eſt parfait, qu'autant que ſa façon de penſer & d'agir eſt de nature à le conduire à la fin qu'il ſe propoſe; c'eſt-à-dire, à ſa félicité.

Ces trois différentes façons d'envisager la perfection rentrent l'une dans l'autre, & doivent ſe réunir. Elle conſiſte dans la poſſeſſion des facultés, ſoit naturelles, ſoit acquiſes, qui nous mettent à portée de nous procurer un ſolide bonheur, en conformité

des intentions de notre Auteur, gravées dans la nature de notre être.

Le corps approche d'autant plus de sa perfection, qu'il renferme moins de semences de maladies, & qu'il a plus de facilité à éxécuter tous ses mouvemens; l'esprit approche d'autant plus de la sienne, qu'il a moins de préjugés & de penchans qui le portent à l'erreur, & plus de facilité à découvrir le vrai.

Enfin, le cœur est d'autant plus parfait, qu'il porte dans la nature de ses goûts moins de principes de regret, de chagrin, d'inquiétude, & qu'il a plus de facilité à régler toutes ses volontés par des jugemens clairs & certains, qui ayent pour objet non la satisfaction passagere d'une faculté particuliere, mais le bonheur solide de la personne en-

tiere, considérée dans toutes ses parties & dans toute sa durée.

Les passions & la raison forment en nous comme une République intérieure, qui ne peut être parfaite, qu'autant que les membres qui la composent sont fidéles à remplir les fonctions qui leur conviennent, & à assortir leurs mouvemens au bien public. Il n'appartient donc qu'à la raison de gouverner; c'est au peuple des passions à obéir. L'homme est en quelque sorte une hydre à plusieurs têtes; une seule a des yeux & de l'intelligence; c'est à celle-ci à conduire les autres, à les garantir malgré elles des piéges & des précipices où leurs penchans aveugles les portent, & à leur procurer leurs biens particuliers par subordination au bien du tout, dont elles sont partie.

XXX.

La haine & la crainte paroiſſent tirer une partie de leurs déſagrémens de l'idée d'imperfection & de foibleſſe qui les accompagne. On ne hait, on ne craint que ce qui peut agir ſur nous malgré nous.

XXXI.

La vérité fait ſur nous une impreſſion de plaiſir proportionnée à l'importance dont elle eſt, ou à l'idée de perfection attachée ſoit à ſa découverte, ſoit à ſa connoiſſance ; elle eſt pour nous ſans agrément, dès qu'elle n'en tire point de l'une ou de l'autre de ces ſources.

XXXII.

De toutes nos facultés, celle d'aimer est la seule qui n'ait point d'objets particuliers. Tous ceux qui font sur les sens & sur l'esprit une impression agréable, ont des droits sur le cœur à proportion de leur agrément, & de sa sensibilité.

CHAPITRE V.

De l'Auteur des sentimens agréables.

XXXIII.

DE toutes ces observations, il résulte que tout sentiment agréable a sa source dans l'éxercice facile de nos facultés ; mais comme le jeu de nos facul-

tés en caractérise la perfection, il semble que toute la théorie des sentimens puisse être comprise dans cette proposition.

Le plaisir & l'agrément accompagnent tout ce qui est de nature à nous prouver la perfection de nos facultés; comme au contraire ce qui en prouve l'imperfection s'annonce par la douleur.

Telle est la Loi, qui pour ainsi dire, dans la République des êtres doués de sentimens, distribue les récompenses & les peines. Peut-on se défendre de croire que ce soit une raison de convenance qui ait déterminé le Législateur? Et loin que la distribution des sentimens douloureux fournisse, comme l'a soutenu si au long M. BAYLE, des armes victorieuses aux Athées, ne se renverse-t-elle pas contr'eux en preuve de l'éxistence de Dieu?

En effet, l'expérience nous ap-

prend qu'il eſt des cauſes aveugles, & qu'il en eſt d'intelligentes ; qu'on les diſcerne par la nature de leur production, & que l'unité du deſſein eſt comme le ſceau qu'une cauſe intelligente appoſe à ſon ouvrage.

Or dans les loix du ſentiment brille une parfaite unité de deſſein, qui d'ailleurs s'aſſortit parfaitement avec la ſtructure de nos organes.

Voici l'expreſſion géométrique de l'éxiſtence de cette intelligence ſouveraine. Le ſyſtême d'un animal, ſi l'on peut ainſi parler, eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons différentes, par la différence de ſes ſentimens, de ſes organes, & des êtres qui lui ſont néceſſaires ou convenables. Je nomme régulieres, celles de ces combinaiſons où nous voïons unité de deſſein; celles où nous n'en apper-

cevons point, je les nomme irrégulieres.

Or, il eſt évident, par la théorie des combinaiſons, que la probabilité qu'il y a pour nous, qu'un animal eſt l'ouvrage d'une cauſe intelligente, s'exprime géométriquement par le nombre de ces combinaiſons qui nous paroiſſent irrégulieres, diviſé par le nombre de celles qui nous ſemblent régulieres. Il eſt d'ailleurs évident que le nombre de ces combinaiſons irrégulieres, comparé au nombre des régulieres, eſt au-delà de toute expreſſion numérique; la poſition ſeule de nos organes ſuffit pour le démontrer.

Placés nos yeux dans l'étendue du corps, par-tout ailleurs qu'où ils ſont, l'unité de deſſein ſera bleſſée ou détruite. Il en eſt de même des êtres qui nous ſont néceſſaires ou convenables. Placés le

soleil à toute autre distance, ce sera aux dépens de l'unité de dessein.

Les conformations des organes d'un animal & des choses qui lui sont necessaires ou convenables, annoncent encore plus hautement l'unité de dessein que leurs positions, & ne sont pas moins susceptibles d'une infinité de variétés irrégulieres.

Ce rapport si parfait qui régne entre nos organes & nos sentimens, peut de même s'altérer en une infinité de façons différentes : il est donc démontré en rigueur qu'il y a pour nous une probabilité infinie qu'un animal est l'ouvrage d'une cause intelligente. Ainsi, l'expression géométrique de la probabilité de l'existence de Dieu est un infini multiplié par ce nombre prodigieux d'animaux ausquels les microscopes nous dé-

fendent d'aſſigner aucune borne. Cette probabilité, indéfiniment infinie, forme une perſuaſion égale à la certitude géométrique; puiſqu'il ſeroit abſurde que l'improbabilité qui les diſtingue, n'étant par rapport à nous qu'un infiniment petit du ſecond genre, fît cependant ſur nous une impreſſion ſenſible.

Ceux qui doutent de l'éxiſtence de Dieu, ſe fondent ſur ſon incompréhenſibilité; mais qu'ils doutent donc auſſi de leur propre éxiſtence, puiſque les mêmes ténébres qui couvrent la nature Divine, ſe répandent ſur la nature de notre être. Nous ne concevons pas, il eſt vrai, que Dieu ſoit répandu dans l'Univers, qu'il en ait mis en mouvement les différentes parties; mais comprenons-nous mieux que le ſentiment ſoit répandu dans l'étendue de notre

corps, que nos *volitions* y produisent des mouvemens, & que des mouvemens y excitent des sentimens & des idées?

Non-seulement les loix du sentiment se joignent à tout l'Univers, pour déposer en faveur d'une cause intelligente; je dis plus, elles annoncent un Législateur bienfaisant. Si j'approche assés du feu pour ranimer ma main engourdie par le froid, j'y sens une chaleur douce & agréable; si je l'en approche trop, une douleur vive la repousse & la force à prévenir sa destruction. C'est ainsi qu'une infinité de filets nerveux répandus dans toute l'étendue du corps, nous avertissent des dérangemens qui y surviennent, & nous pressent d'y apporter le reméde. Mais dès que les impressions qui se font en nous, ou que les mouvemens du corps, de l'esprit, du

cœur, sont tant soit peu de nature à favoriser la conservation ou la perfection de nos facultés, notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tous les objets de la vûe, la Musique, la Danse, la Poesie, l'Eloquence, l'Histoire, la Géométrie, toutes les Sciences, toutes les occupations, l'amitié, la tendresse, les passions mêmes sont, pour ainsi dire, autant de témoins qui publient cette profusion de sentimens agréables.

CHAPITRE VI.

Du plaisir attaché à la vertu.

XXXIV.

EPICURE, fier d'avoir attaqué le dogme d'une cause

intelligente, se flattoit d'avoir anéanti une puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée superstitieuse d'un Etre, qui en nous donnant des goûts, nous offre de toutes parts des sentimens agréables; qui en nous composant de diverses facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'éxercice ne fût un plaisir? Les biens que nous possédons sont-ils donc empoisonnés par l'idée que ce sont des présens d'une Intelligence bienfaisante? N'en doivent-ils pas plustôt recevoir un nouveau prix, s'il est vrai que l'ame ne soit jamais plus tranquille & plus parfaite, que quand elle sent qu'elle fait de ces biens un usage conforme aux intentions de son Auteur. Voïés *Prop.* 29.

Cette idée qui épure nos plaisirs, porte le calme dans le cœur,

& en écarte l'inquiétude & le chagrin.

Placés dans l'Univers, comme dans le jardin d'Eden, si la Providence nous défend l'usage d'un fruit, par l'impuissance de le cueillir, ou par les inconvéniens qui y sont attachés, n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui se présentent à nous de toutes parts; jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le désir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe, qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le Trône du Mogol? Ne désirons donc point ce qui n'entre pas dans la chaîne des biens que la Providence nous destine, puisque l'acquisition nous en est réellement aussi impossible, que celle de l'Empire de l'Asie.

Nous devons à la puiſſance de Dieu le tribut d'une ſoumiſſion parfaite à tout ce qui réſulte de l'établiſſement de ſes Loix ; nous devons à ſa Sageſſe l'hommage d'une perſuaſion intime que ſi nous étions admis à ſes conſeils, nous applaudirions aux raiſons de ſa conduite.

Ces ſentimens reſpectueux, l'idée de perfection, c'eſt-à-dire, un ſentiment de plaiſir les accompagne, une heureuſe tranquillité les ſuit.

XXXV.

La variété des plaiſirs fait dans la vie le même effet que la différence des accords dans l'harmonie ; ils ſe ſupléent & ſe remplacent. N'en déſirons donc vivement aucun ; mais ſçachons diſcerner ceux qui méritent la préférence.

Sont-ce ceux du corps? Sont-ce ceux de l'esprit? Pour en faire la comparaison, imaginons-les entierement séparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à tous les plaisirs de l'esprit goûte ceux du corps les plus vifs dans tout le cours de sa durée; mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira, & que renfermé, pour ainsi dire, dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent.

Imaginons au contraire un homme entierement mort à tous les plaisirs du corps, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur; s'il est seul, que l'Histoire, la Géométrie,

les Belles Lettres l'enchantent par leurs ſpectacles, & lui marquent chaque moment de ſa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de ſon eſprit ; s'il ſe prête à la ſociété ; que l'amitié, que la gloire compagne naturelle de la vertu, lui fourniſſent hors de lui des preuves toujours renaiſſantes de la grandeur & de la beauté de ſon ame ; que dans le fond de ſon cœur ſa conformité à la raiſon ſoit le germe d'une joïe ſecrete que rien ne puiſſe altérer : il me ſemble qu'il eſt peu d'hommes nés ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit & du corps, qui placés entre ces deux états de bonheur, à-peu-près comme un Philoſophe l'a feint autrefois d'HERCULE, préféraſſent au ſort de l'être intelligent, la félicité d'une huitre.

Les voluptés du corps ne ſont vives, qu'autant qu'elles ſont des remédes

remédes à la douleur. C'est l'ardeur de la soif qui régle le dégré du plaisir qu'on ressent à l'éteindre.

SOCRATE, qui dans ses tableaux s'attachoit plus à la fidélité du portrait qu'à la noblesse de l'image, comparoit ces voluptés à celle de la gratelle; le mésaise les précéde, les accompagne, & en s'évanouissant les emporte avec lui; la plûspart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur. Ils l'emportent d'ailleurs par leur agrément.

Ce que la volupté a de délicieux, elle l'emprunte de l'esprit & du cœur; sans leur secours, elle devient bien-tôt fade & insipide. Enfin, les plaisirs du corps n'ont guéres de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des germes de douleur; les

plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

XXXVI.

Mais parmi les plaisirs de l'esprit & du cœur, ausquels donnerons-nous la préférence? Il me semble qu'il n'en est point de plus touchans que ceux que fait naître dans l'ame l'idée de perfection; elle est comme un objet de notre culte, auquel on sacrifie tous les jours les plus grands établissemens, sa conscience même & sa personne. Pour se garantir de la flétrissure attachée à la poltronnerie, elle a précipité dans le sein de la mort des hommes flatés d'acheter à ce prix la conservation de ce qui leur étoit cher;

c'eſt elle qui rend les Indiennes inſenſibles à l'horreur de ſe brûler vives, & qui leur ferme les yeux ſur tous les chemins que leur ouvre la libéralité & la Religion de leur Prince, pour les dérober à ce ſupplice volontaire. Les vertus, l'amitié, les paſſions, les vices mêmes, empruntent d'elle la meilleure partie de leur agrément.

EPICURE, & d'autres Philoſophes ont crû que l'amitié avoit ſa ſource dans l'impuiſſance où nous ſommes de nous procurer ſans l'entremiſe d'autrui, les biens néceſſaires à la vie. Mais s'il y a une ſorte de liaiſon qui n'eſt qu'un commerce d'intérêt, il y en a une autre dont l'objet eſt plus noble. On y enviſage moins des ſecours étrangers, que des preuves de perfection. *Les bienfaits de* CLAUDE, diſoit PASSIE-

NUS, * *me ſont plus prétieux que ſon amitié. Mais l'amitié* d'AUGUSTE *m'étoit plus prétieuſe que ſes bienfaits.*

C'eſt un phantôme de perfection qui fait le charme ſecret de la vanité, de l'orgueil, de l'ambition, de la médiſance, de la malignité, de la vengeance.

ARISTOTE l'a obſervé, quoi qu'on ſoit également animé contre pluſieurs de ſes ennemis, une vengeance éclatante priſe de l'un d'eux affoiblit le reſſentiment contre les autres. C'eſt qu'après s'être ſuffiſamment prouvé ſa puiſſance, on eſt moins ardent à en rechercher une ſeconde preuve.

Le charme de la grandeur n'eſt pas, comme paroît l'avoir crû M. PASCAL, d'empêcher les grands de penſer à eux; c'eſt pluſtôt que tout ce qui les environne, leur

* *Sen. l.* 10. *de benef.*

parle continuellement de leur excellence.

Enfin, l'amour même qui semble ne vivre que par les sens, sort pour ainsi dire du monde sensible; pour aller recueillir ses plaisirs les plus doux dans des idées qui flatent & qui distinguent.

XXXVII.

Les preuves de perfection qui s'offrent à nous, ne sont pas toutes d'un égal prix. Il en est qui sont des principes de douleurs: rejettons loin de nous toutes celles qui sont appuiées sur des jugemens faux.

Voïés-vous cet homme plongé dans les noirceurs de la mélancolie; il mesuroit sa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à sa suite, & dont il grossissoit son être; la malignité de

ſon étoile retranche la moitié de ce cortége nombreux ; inſenſible à tous les biens qui lui reſtent, il eſt malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile.

Cet autre homme, dans le ſein de l'opulence, eſt ſaiſi de rage & de déſeſpoir ; il jugeoit de ſon excellence par la tendreſſe d'une femme, par la faveur d'un Prince ; ce qui le flatoit lui eſt enlevé, & laiſſe dans ſon cœur un vuide, dont l'horreur ſe répand ſur tous les biens qui l'environnent.

Si nous voulons être ſolidement heureux, cherchons les preuves de notre perfection non dans des biens étrangers, mais dans un uſage de nos facultés, réglé par des jugemens dont la vérité nous ſoit clairement connue ; l'inquiétude, le dégoût, le chagrin n'auront point de priſe ſur nous, & la ſuite de nos ac-

tions sera une chaîne de sentimens agréables indépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune. *Prop.* 29.

XXXVIII.

De tous les sentimens agréables, la joie est le plus délicieux ; elle a sa source dans la possession, ou dans l'espérance de ce qui flate, soit les sens, soit l'esprit. Elle doit être proportionnée au mérite de l'objet qui la produit, & elle se change bien-tôt en amertume dès qu'elle est excessive. Cet éclair de plaisir qui sort, pour ainsi dire, d'une imagination séduite & enchantée, est plus vif que la lumière douce & durable qui accompagne la raison ; mais ce sentiment passager est de la nature de ceux qui rendent le boire plus délicieux dans la fièvre que

dans la santé ; il suppose une maladie de l'ame d'où vient l'inquiétude dans la recherche, le désespoir dans la privation, le dégoût dans la jouissance.

Il n'est point de joie plus prétieuse & plus solide, que celle qui accompagne le sentiment de la perfection intérieure. Le plus grand de tous les biens est le seul qu'aucune puissance ennemie ne puisse nous enlever.

La vanité semble quelquefois disputer de contentement avec la vertu par les phantômes flateurs qui lui font illusion ; mais la solidité de ce bonheur est celle d'un songe, qu'une main amie ou ennemie, que nos propres réflexions peuvent à chaque instant faire évanouir.

XXXIX.

L'opulence & la grandeur fa-

cilitent l'acquisition de bien des sentimens agréables. Cependant le bonheur semble souvent les fuir ; c'est que celui-là seul est solidement heureux en les possédant, qui pourroit être heureux sans les posséder. En effet, il ne peut y avoir de bonheur solide que pour celui qui est au-dessus de la fortune, & qui renfermant ses desirs dans la sphére des besoins réels, se fait de cette enceinte comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin : dès que le cœur passe cette ligne, marquée par la nature, il se perd dans un champ immense, il cherche en vain des bornes qui arrêtent & qui fixent la vivacité de ses mouvemens. C'est-là que la fortune se joue de nous par les phantômes qu'elle nous offre ; la pluspart nous échapent, & pour prix de nos empres-

ſemens nous livrent au regret & à la douleur.

Ceux que nous ſaiſiſſons ne font ſur nous qu'une impreſſion de joïe paſſagere, qui ſe flétrit par la jouiſſance; ils laiſſent dans le cœur le même vuide qu'auparavant, & ne procurent d'ailleurs aucun bien réel.

La ſanté, l'appétit, la force du corps, ſemblent être réſervés à la pauvreté. Les plaiſirs de l'eſprit, de l'amitié, de la tendreſſe, la tranquillité de l'ame, la joïe, la ſatisfaction intérieure, ſe trouvent au moins auſſi ſouvent à la ſuite d'une médiocre fortune, que dans le cortége de la grandeur; & il n'eſt point d'état où l'on ne puiſſe faire de ſa vie un tiſſu de ſentimens agréables, dès qu'on peut s'y former une ſuite d'occupations vertueuſes, qui exercent nos puiſſances ſans les fatiguer.

Quels sont donc ces avantages privilégiés qui font envier à la plusspart des hommes l'opulence & la grandeur? C'est qu'elles mettent à portée de se prouver son excellence par l'étendue de ses logemens; par la richesse de ses équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut être heureux en usant de ces biens; on ne peut être que malheureux, si on a besoin de ces témoignages trompeurs de perfection.

XL.

De tous les maux réels, la douleur est le seul dont la vertu ne puisse nous garantir; je ne sçai cependant si sa force ne vient pas en partie de notre peu de courage. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques marquent de la gayeté dans le sein des douleurs

les plus vives. Ils maîtrisent leur attention, au point de la détourner du sentiment désagréable qui les frape, & de la fixer sur le phantôme de perfection auquel ils se dévouent. Seroit-il impossible que la raison fît quelqu'usage d'une recette si sensée dans son principe, & que le préjugé met en œuvre avec succès ?

Ce qui contribue le plus à augmenter le poids de la douleur, c'est que nous en unissons le sentiment présent à ceux qui l'ont précédé, & à ceux qui le doivent suivre ; nous en formons un tout dont l'idée nous accable. Il n'est point d'homme qui se jugeât malheureux par une douleur passagere, quelque vive qu'elle fût, si elle disparoissoit avec la rapidité d'un éclair. Or, les douleurs les plus longues ne sont qu'une suite de douleurs momentanées ; elles en

seroient donc bien plus légeres ; nous pourrions nous défendre d'unir à cet instant qui meurt en naissant, le passé qui n'est plus, & l'avenir qui n'est point encore.

XLI.

L'ambition & l'avarice sont les sources ordinaires du crime & de l'injustice. Aussi chés les Peuples de qui la façon de vivre renferme les désirs dans l'étendue des besoins réels, l'équité, la bonté, la générosité sont des qualités populaires. Tels étoient les *Galactophages* dont parle HOMERE, * & qu'il représente comme parfaitement vertueux. STRABON, l'un des plus judicieux Critiques de l'Antiquité, a justifié la fidélité de ce portrait, par des preuves historiques †.

* *Iliad. l. 13. v. 6.*
† *Lib. 7.*

La *Germanie* nous représente d'aussi grands exemples de vertu, que la *Scythie*. Voici la peinture que TACITE fait des mœurs des Germains *: *Chacun se fait une joie de recevoir même un inconnu, & de partager avec lui tous ses vivres; s'ils viennent à manquer, on conduit son hôte chés quelque voisin, qui se croit redevable d'une occasion qu'on lui procure d'être généreux & bienfaisant.*

Il y avoit de ces nations où l'Etat étoit aussi vertueux que les particuliers. *Les Chauques*, dit le même TACITE †, *ne veulent devoir leur grandeur qu'à la justice. Tranquilles & pacifiques, ils cultivent leurs terres, sans former aucun dessein sur celles de leurs voisins. Leur vertu n'est point en eux un effet de la foiblesse. Puissans en*

* *Cap. 21. de Mor. Germ.*
† *Cap. 35.*

hommes & en chevaux, ils ont contre l'ennemi qui les attaque, une valeur égale à leur humanité envers les autres hommes.

L'ambition & l'avarice bannies de chés la plusſpart des *Indiens*, y avoient fait place à la vertu, de même que dans la *Scythie* & dans la *Germanie*. Qu'on voïe dans la premiere Décade d'HERRERA, la peinture des Peuples qui habitent les Isles de l'*Amérique;* c'eſt le tableau des mœurs de l'âge d'or; & les Archives du Conſeil d'*Eſpagne* qui ont fourni à cet Hiſtorien célébre ſes Mémoires, ne doivent pas être ſuſpectes de faveur pour les *Indiens*. Celles de ces nations qui ont échapé à la cruauté des *Européens*, ſont encore la pluſpart remplies de bonté & de généroſité pour tous ceux qu'elles n'enviſagent point comme leurs ennemis; c'eſt un fait dont convien-

nent tous les Voïageurs, quelque différens qu'ils soient de nation, de langue, de religion. Voici quelque chose de plus. MACHIAVEL * prouve que même dans les Etats policés, s'il y a une sorte d'abondance générale, qui bannisse l'excès de l'opulence & de la misére, la vertu peut y être commune à tout un Peuple. Ce qu'il rapporte des Républiques d'*Allemagne*, comme témoin contemporain, en forme une preuve décisive : *Quand il y survenoit quelque dépense publique, le Sénat imposoit en général la taxe d'une certaine portion du revenu. La régie de cet impôt étoit singuliere. Il ne s'en faisoit point de répartition sur les particuliers : c'étoient les consciences qui étoient chargées du recouvrement. Chacun apportoit volontairement dans la caisse publique la part*

* *Discors. sopr. Livio l.* 1, *c.* 55.

de son revenu, prescrite par la Loi générale; & les fonds qui s'y trouvoient, au jour marqué, répondoient toujours aux intentions du Sénat, & aux besoins de la République.

Ces hommes, que le luxe & la pauvreté n'avoient point corrompus, se prêtoient religieusement à une imposition dont ils sçavoient la nécessité & le bon usage. Telle est la corruption de nos mœurs; il est parmi nous peu d'hommes assés vertueux, pour croire possible ce que des Peuples entiers ont été assés vertueux pour pratiquer. Mais qu'est-il besoin de recourir à l'histoire? l'expérience & la raison ne nous apprennent-elles point qu'on est d'autant plus éloigné d'être injuste & malfaisant, qu'on est plus éxemt des passions qui attachent la perfection & le bonheur à des biens dépendans du caprice d'autrui, ou

de l'empire de la fortune? Or, il est démontré qu'on est d'autant plus solidement heureux, qu'on est plus éxemt de ces passions, *Prop.* 38. Il est donc démontré qu'on est d'autant plus solidement heureux, qu'on est plus éloigné d'être injuste & malfaisant.

En effet, si tout mouvement de bienveillance est un plaisir, si tout mouvement de haine, de trouble, d'inquiétude, est une douleur, *Prop.* 7. 8. & 30. notre bonheur sera d'autant plus complet, que notre façon de vivre portera dans le cœur plus de mouvemens de bienveillance, & en écartera davantage tout mouvement de trouble, d'inquiétude & de haine.

XLII.

Les Anciens en renfermant toute la Morale dans la pru-

dence, la force, la tempérance & la justice, n'ont pas toujours réussi à les définir, & PLATON dans plusieurs de ses Dialogues, se joue des notions qu'en donnoient les Philosophes de son tems.

Il paroît que la prudence est l'habitude de régler sa conduite par des jugemens clairs & certains. Elle est comme l'élément dont se composent toutes les vertus particulieres, & prend différens noms, suivant ses différens objets.

La force est cette qualité de l'ame qui l'empêche de se détourner à la vue d'un mal présent ou à venir, de la route qui lui est tracée par la raison.

La tempérance est une volonté constante de se régler dans l'usage des plaisirs, par des jugemens certains. Les Stoïciens définissoient cette vertu plus sévérement. Leurs

Ecoles ne retentissoient que de l'austére leçon : *Abstenés-vous de tout sentiment agréable.* Ils nous auroient moins effraïés & plus instruits, s'ils nous avoient dit d'un stile plus humain : « Sçachés user des plaisirs ; ne dédaignés pas ceux du corps, ils sont la plupart attachés à des besoins indispensables ; mais que ceux de l'esprit & du cœur remplissent le cours de votre vie, ils sont bien plus de nature à former un bonheur pur & durable.

Relativement aux biens qui sont agréables par eux-mêmes, & à ceux qui sont les plus importans, la tempérance doit se subdiviser en deux vertus principales. Par l'une, nous éxerçons dans l'ordre convenable, les facultés des sens, de l'esprit & du cœur ; par l'autre, nous cherchons nos preuves de perfection, non dans des biens é-

trangers, mais dans l'uſage de nos propres facultés.

Ces deux vertus, qui n'ont de nom chés aucun Peuple, pas même chés les Philoſophes, ne méritoient pas moins des temples que celles à qui le paganiſme en a élevé. D'elles naît la volonté de concilier ſon bonheur avec celui des autres hommes.

La juſtice, qui ſeuſe renferme toutes les Loix, & dont les Juriſconſultes ont donné des définitions éxactes, n'eſt qu'une branche particuliere de cette bienveillance pour nos ſemblables.

A ces qualités de l'ame, eſt attachée ſa tranquillité, ſa perfection, &, pour ainſi dire, ſa ſanté; la ſatisfaction intérieure les accompagne. Qu'on en juge par la joïe qu'auroit un homme dont le corps devenu tout-à-coup tranſparent, lui montreroit dans le jeu de ſes

organes, les principes d'une santé parfaite & durable.

XLIII.

Nous avons dans SEXTUS EMPIRICUS, l'extrait d'un ouvrage de CRANTOR, sur la nature des biens. Ce Philosophe célébre feignoit qu'à l'éxemple des Déesses qui avoient soumis leur beauté au jugement de Pâris, la richesse, la volupté, la santé, la vertu, s'étoient présentées à tous les *Grecs* rassemblés aux Jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le dégré de leur influence sur le bonheur des hommes. La richesse étala sa magnificence; & elle commençoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la volupté représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit ob-

tenir le premier rang, la ſanté le lui conteſta : ſans elle, les plaiſirs ſe changent bien-tôt en amertume & en douleur. Enfin, la vertu termina la diſpute, & fit convenir tous les *Grecs* que dans le ſein de la richeſſe, du plaiſir, de la ſanté, l'on ſeroit bien-tôt, ſans le ſecours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ſes ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé ; le ſecond, à la ſanté ; le troiſiéme, au plaiſir ; le quatriéme, à la richeſſe.

C'eſt bien dégrader ce me ſemble la vertu, que de lui donner pour principale fonction, celle d'être la garde de ſes rivales ; & l'on peut fonder ſa prééminence ſur des titres plus nobles.

La richeſſe, le plaiſir, la ſanté, deviennent des maux pour qui ne ſçait pas en uſer. La ſageſſe ſeule, à parler éxactement, mérite le

titre de bien, puisqu'elle seule est de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais usage. Elle éloigne de nous les sentimens douloureux, & ouvre en notre faveur tous les sentimens agréables.

Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fléaux qui affligent le plus le genre humain; la vertu nous en garantit, en renfermant nos desirs dans l'étendue des biens qui sont à notre portée, les conformant à la raison, & les soumettant pleinement à cet ordre immuable qu'a établi une souveraine Intelligence.

L'ennui, non moins affligeant que le chagrin, porte son poison jusques sur le Trône. Il n'ose approcher de la sagesse, qui remplissant d'une suite d'occupations vertueuses le cours de la vie, en forme

forme une chaîne de ſentimens agréables ; elle écarte même de nous juſqu'aux douleurs, qui dans les tempéramens bien conformés ne doivent guéres leur naiſſance qu'à l'intempérance & qu'aux excès ; elle nous offre dans toute leur vivacité les plaiſirs des ſens, dont l'agrément eſt proportionné au beſoin réel qu'on en a. Les plaiſirs de l'eſprit & du cœur marchent à ſa ſuite, & l'accompagnent juſques dans la ſolitude & dans l'adverſité. Elle nous affranchit du caprice d'autrui, & de l'empire de la fortune, en nous faiſant puiſer nos preuves de perfection, non dans des biens hors de nous, mais dans l'uſage de nos propres facultés.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, ſur Dieu, ſur les hommes, ſur ſes proches, ſur ſes amis, il n'apperçoit que

des motifs d'une joie secrete ; il se conforme aux intentions de son Auteur ; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne : il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les intelligences, si toutes les intelligences pouvoient le pénétrer ; son cœur exemt de haine & de crainte ne vit que pour des mouvemens de bienveillance ; c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir ; enfin, la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le secret de son ame, suivant l'expression de SALOMON, une *fête continuelle*. C'est ainsi que toutes les espéces de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & se combinant ensemble, selon des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, font la plus délicieuse de toutes les har-

monies. Peut-être ce tableau du Sage n'est-il qu'un beau idéal. L'on sera du moins d'autant plus parfait, & plus heureux, qu'on y ressemblera davantage.

XLIV.

Il est des Chrétiens qui s'imaginent que l'Evangile condamne la vertu à être malheureureuse en cette vie. La Loi de Dieu qui, suivant l'expression de l'Ecriture, a tant de charmes par elle-même, n'est pour eux qu'un joug insupportable. Enchaînés par la crainte, ils se porteroient aux plus grands crimes, si leurs chaînes venoient à se briser. Mais il n'en est pas ainsi du vrai Chrétien. Il a appris de JESUS-CHRIST, que toute la Loi est comprise dans l'amour de Dieu & du prochain; & il n'envisage rien que sa raison

n'avoue, & que son cœur n'agrée dans des mouvemens de bienveillance pour ses semblables, & dans la soumission aux volontés d'un être souverainement sage.

XLV.

De toutes nos occupations, il n'en est point qui soient accompagnées de plaisirs plus purs & plus délicats, que celles qui exercent l'esprit par des connoissances importantes, ou le cœur par des mouvemens de bienveillance : de sorte qu'il n'est point d'état plus heureux, que celui du dépositaire de l'autorité souveraine, qui devient le Dieu tutelaire de ses semblables, ou du particulier, qui par les sciences étend en quelque sorte son domaine sur tous les lieux, sur tous les tems, sur toute la nature. Par quel prodige

donc ces deux ſources du bonheur le plus parfait, font-elles un ſi petit nombre d'heureux? Ce déſordre naît de l'illuſion que fait à la pluſpart des hommes une fauſſe idée de la perfection.

A l'élévation de l'eſprit eſt attaché un deſir ardent de ſe procurer des preuves de ſon excellence, & il n'en eſt point d'autres, pour la pluſpart des hommes, que celles que la fortune diſtribue; de ſorte que les talens, qui font l'aptitude pour les ſciences, en ſont aiſément détournés par le torrent des impreſſions populaires, & portés dans la carriere de l'ambition.

Il eſt cependant des circonſtances particulieres, qui déterminent des hommes nés avec des qualités ſupérieures, à s'enſevelir dans la retraite. Les uns s'y bornent à s'inſtruire par leurs recherches; d'autres y éclairent le

genre humain par leurs travaux ; ils sont tous d'ordinaire vertueux. Comment ne le seroient-ils pas ? L'objet de leur passion est un bien qu'on ne posséde jamais mieux qu'en le partageant. Cependant les sciences, comme de riches contrées presqu'abandonnées de leurs habitans naturels, sont envahies par des hommes nés avec des talens médiocres, c'est-à-dire, plus sensibles à des motifs d'intérêt, qu'à des preuves de perfection ; ils s'en emparent de même que les *Européens* des *Indes*, beaucoup moins pour les cultiver, que pour en tirer de l'or & de l'argent, & ils flétrissent, par un trafic ignoble, le titre qu'ils ont usurpé.

Les préjugés qui aveuglent les particuliers, étendent leur contagion sur le trône. Les Souverains que l'élévation dans l'esprit & dans le courage porte

à se procurer des preuves de perfection par l'usage de leur puissance, sont bien-tôt éblouis de l'éclat qui accompagne le nom des conquérans. Les peuples, les historiens, les orateurs, les poetes, ne célébrent que leurs exploits, plus frappés de la grandeur de leur esprit & de leur courage, que blessés de l'usage qu'ils en ont fait. Comment un jeune Prince avide de gloire se défendra-t-il contre tant de séducteurs ? Par amour pour la perfection, il devient le bourreau de ses semblables ; par ardeur pour la félicité, il s'expose à être le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ses goûts plus de principes de haine, d'inquiétude, de trouble & de chagrin. *V. Prop. 3. & 40.*

Sçavoir par la sagesse de ses

loix, rendre ſon peuple nombreux, riche, heureux, eſt un moïen bien plus sûr d'affermir ſon Trône que par des deſſeins de conquête, dont le ſuccès eſt toujours incertain, & quelquefois contraire aux eſpérances les mieux fondées, & n'a ſouvent d'autre effet, lors même qu'il eſt le plus brillant, que d'affoiblir la puiſſance du conquérant, en diminuant le nombre de ſes Sujets, leur commerce, & leur richeſſe.

Le bonheur d'un Prince vertueux eſt au-deſſus de ſa puiſſance. L'idée qu'il ſe rend, en quelque ſorte, le miniſtre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a deſtinés, le ſpectacle de tout un peuple heureux par ſes bienfaits, une chaîne non interrompue de mouvemens de bienveillance les plus flateurs, l'éxécution du plus

noble de tous les projets indépendans des jeux de la fortune, tout ce qui se présente à ses yeux, toutes ses idées, tous les mouvemens de son cœur, conspirent à former en lui la joïe la plus pure & la plus délicieuse dont la nature humaine soit capable.

XLVI.

Après avoir prouvé qu'il y a un plaisir réel attaché à la vertu : qu'il me soit permis, à l'exemple de PLATON, dans le dernier Livre de sa République, d'indiquer en peu de mots les biens qui marchent à sa suite, & qui en redoublent le bonheur présent. La considération, l'estime, l'amitié, en sont comme les fruits naturels ; & s'il est flateur de maitriser les corps par le despotisme, il doit l'être davantage de dominer sur les cœurs

par la confiance. Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet, aussi-bien que la vertu même; mais on peut dire de la probité ce qu'on a dit de l'amour: Il est bien difficile de résister longtemps à la montrer où elle n'est pas.

Si l'Injuste peut se cacher aux hommes, se dérobera-t-il à la mort? Il la voit comme un phantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans les abîmes du néant: mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le secret de son âme, par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par les idées d'un Dieu juste & tout-puissant.

Il n'en est pas ainsi de l'homme vertueux ; la mort le livre, pour ainsi dire, à une Intelligence bienfaisante dont il a toujours respecté les Loix & ressenti les bontés.

S'il est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable, & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet, il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse, que celle d'un homme qui goûtant dans le sein de la vertu un bonheur réel & présent, trouvera encore dans l'idée de la mort, la perspective d'une félicité parfaite.

Fin des Réfléxions des Sentimens.



TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *La théorie des Sentimens est de même genre que les Sciences Physico-Mathématiques*, page 140

CHAPITRE II. *Du plaisir attaché à l'éxercice des facultés*, 145

CHAPITRE III. *Des objets qui sont agréables par eux-mêmes, soit au sens, soit à l'esprit*, 151

CHAPITRE IV. *De l'agrément des biens utiles*, 172

CHAPITRE V. *De l'Auteur des sentimens agréables*, 180

CHAPITRE VI. *Du plaisir attaché à la vertu*, 187

Fin de la Table des Chapitres.

REFLEX.



LETTRE
A
M. L'ABBÉ T.

JE ne veux pas différer, MONSIEUR, de satisfaire à votre impatience; je vous envoïe les Réfléxions dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Ne trouvés point mauvais que je ne vous en nomme point l'Auteur. Quoiqu'à ma priere & à celle de M. le Chevalier de *, qu'il estimoit & qu'il aimoit trop, pour lui refuser quelque chose, il ait consenti que

ce petit Ecrit enrichît un Recueil qui doit bien-tôt paroître, ce n'a été qu'à condition qu'on ne mettroit pas même la lettre initiale de son nom. Le malheur qui nous l'a enlevé la Campagne derniere, affranchit peut-être d'une condition, que son éloignement pour tout ce qui sentoit l'ostentation, avoit fait imposer. Cependant j'aime mieux que vous deviniés, & je crois que ce mystére ne vous sera pas long-tems impénétrable. Je vous dirai donc seulement, MONSIEUR, que ces Réfléxions sont celles d'un jeune Seigneur qui les a faites à l'âge de vingt-deux ans; que la justesse & la finesse d'esprit, que la délicatesse & la probité des sentimens que vous y remarquerés, se trouvoient également dans sa conversation, & dans sa conduite. Il ne se bornoit point à une spéculation sté-

file; il ne réfléchissoit que pour pratiquer. Je n'ai jamais connu un esprit plus élevé, un cœur plus noble, & une plus belle ame, par la candeur, la tendresse & la fidélité, ni par conséquent personne qui eût un amour plus sincére pour la vertu.

Il passoit parmi les jeunes gens pour être plus solitaire qu'il ne convenoit à un homme de sa condition & de son âge; ils alloient jusques à l'accuser quelquefois d'être sauvage; mais c'est alors même qu'il travailloit le mieux à perfectionner ses sentimens, par la méditation & par la lecture. Il se plaisoit à mettre sur le papier, à la maniere de LA BRUYERE, les réflexions que ce qu'il avoit vû dans le monde lui donnoit lieu de faire. On a plusieurs morceaux de lui dans ce stile, que vous croïés avec raison le plus difficile qu'on

puiſſe choiſir, à cauſe de la force & de la préciſion qu'il éxige. Voici le ſeul morceau que j'aïe; & les Lettres par leſquelles il ordonna qu'il me fût remis, ſont peut-être les dernieres qu'il ait écrites. Plus je penſe à ſes grandes qualités, & au malheur qui nous l'a enlevé, plus je ſuis perſuadé que le Roi & le Roïaume n'ont pas moins perdu, que ſa Maiſon & ſes Amis. Il y a ſans doute dans tous les états des gens, qui joignent beaucoup de capacité à beaucoup de probité & d'honneur; mais ils reſtent ſouvent inutiles, parce qu'ils demeurent inconnus: au lieu que le jeune Seigneur, dont je vous tais le nom, étoit par ſon rang & ſa naiſſance à portée de faire connoître ſes talens, & de faire valoir ſes ſentimens. Mais, MONSIEUR, ce que vous allés lire de lui, fera mieux ſon éloge que tout ce que

j'en pourrois dire. L'Ecrit que je vous envoïe fait ſon Oraiſon funébre mieux que ne feroient nos plus grands Orateurs ; ſes propres réfléxions peignent ſon eſprit & ſon cœur. Il jouit maintenant de cette lumiere dont il parle ſi bien dans une de ſes réfléxions, lorſqu'il compare l'eſprit qui eſt dans le corps, à un priſonnier qui eſt au fond d'un cachot. Ainſi regrétons-le ſans le plaindre.





RÉFLEXIONS DE M. LE MARQUIS DE **, SUR L'ESPRIT ET LE COEUR.

IL feroit affés difficile de donner une définition de l'efprit en général ; chaque forte d'efprit paroît en mériter une particuliere.

On peut donc diftinguer d'abord deux fortes d'efprits ; l'ef-

prit étendu & profond, & l'esprit superficiel & borné.

J'entens par l'esprit profond & étendu, celui qui ne reconnoît de borne que l'infini, & où par conséquent il peut parcourir sans cesse, découvrir la source immuable de toutes les Sciences, dévoiler le systême de l'infini & du fini, & donner à chaque vérité sa place. Ce n'est que cette sorte d'esprit qui s'éléve à cette Philosophie lumineuse, qui donne de justes idées de Dieu & de la nature, qui présente un plan général de la Providence, digne de la Sagesse, de la Justice & de la Bonté infinie, qui nous aprend la perfection de notre origine, le malheur de nostre corruption, & les moïens de nous en guérir; elle délivre l'ame des préjugés, des craintes superstitieuses, des maximes ténébreuses de l'impiété, des incer-

titudes désolantes du Pyrrhonisme : erreurs qui marquent également une ame foible, qui n'ose aprofondir les grands principes, ni les suivre dans leurs conséquences. Cette Philosophie nous fait connoître le néant de l'homme ; convaincus par elle de la vanité de tout ce qui se passe ici-bas, notre ame se trouve dans une parfaite quiétude, & se conserve dans une heureuse indifférence pour tous les événemens. Que les Rois soient détrônés, que les Etats changent de face, que le monde entier souffre les plus étranges révolutions, le Sage en est instruit, mais il n'en est point émû. Il entre dans les vûes de la Sagesse éternelle, & joue son rôle sur le grand théatre, comme les autres hommes ; mais sans les passions qui les agitent, ni les vices qui les dégradent, ni les remords

qui les déchirent. Uniquement occupé des perfections du Créateur, & des merveilles de la nature, il en fait son étude, & son étude fait son plaisir. On le voit ainsi vivre dans l'innocence, & mourir avec tranquillité.

Tous les esprits, différens de celui dont je viens de parler, peuvent être mis au rang des esprits superficiels & bornés, qui n'ont, pour ainsi dire, qu'une seule dimension. Nous mettrons au rang de cette sorte d'esprit, le Politique, le Géomettre, le Poete, l'Orateur, & tous les autres esprits, quelque sépérieurs qu'ils paroissent, qui ne s'appliquent qu'aux connoissances utiles & agréables pour la vie présente, & qui ne considérent point l'homme pour la fin à laquelle il est destiné. Ils s'arrêtent aux Sciences subalternes de l'esprit, & ne sçavent

pas tout ramener aux vérités immuables & nécessaires, dont la connoissance fait la perfection & le bonheur de l'homme.

* On voit des gens qui veulent rassembler en eux tous les talens. Ce projet, j'ose le dire, ne peut être que celui d'un esprit aussi extravagant que présomptueux.

Se piquer d'ignorance, est le défaut d'un esprit médiocre qui sent son incapacité, son peu de disposition pour apprendre, & que la vanité rend assés sot pour lui faire croire qu'il peut se faire honneur de son ignorance même. Vouloir connoître & sçavoir tout, c'est celui d'un esprit orgueilleux, qui n'a jamais éprouvé ses forces, & qui s'en croit infiniment plus qu'il n'en peut avoir. L'esprit sage & prudent prend le milieu entre ces deux extrémités; il s'étudie long-tems,

il s'éprouve, il démêle enfin son talent, & s'attache à le cultiver.

* STRATON livre son imagination à toutes sortes d'idées. Il s'attache aujourd'hui à un objet, il en combine tous les raports ; il forme des plans, qu'un objet tout-à-fait contraire détruit quelques jours après. Convaincu de la vérité de sa Religion, il veut se livrer totalement à Dieu. Il ne trouve de raisonnable, que la retraite & la dévotion ; tous les autres emplois qui occupent les hommes lui paroissent des jeux d'enfans. Cette idée le fixe pour un tems. Attendés un peu, un autre tems succède. On vient de lui parler de la situation présente de l'Europe, & des intérêts des Princes, il se livre à la politique. Le voilà ; il fabrique des traités, il imagine des négociations, & sans sortir de son

cabinet il voïage dans toutes les Cours ; il étudie les caractéres des Ministres qui les gouvernent, il leur parle, il les séduit, il les ramene à ses idées, leur fait adopter ses sentimens, & coopérer à tous ses projets imaginaires. A peine a-t-il achevé ce beau roman, qu'il s'en dégoûte ; il déteste les ruses, les stratagêmes, les souterrains, qui font la plus grande partie de la science du politique. Il se retourne d'un autre côté. Le théatre de la guerre lui paroît propre à satisfaire du moins l'ambition de ses raisonnemens. Il raisonne sur les différentes opérations d'une armée, sur les qualités essentielles à un Général, sur les défauts de tous ceux qui commandent ; en un mot, il est tantôt dévot, tantôt politique, & tantôt guerrier. Il ne s'arrête à rien ; son amour

propre l'aveugle ; il se croit capable de tout, & veut briller dans tous les métiers. Quelle est cette sorte d'esprit ?

* LYCIDAS invente peu, mais retient à merveille ; son génie est fort petit, mais en revanche sa mémoire est grande. Il sçait par cœur cent traits & cent phrases, qu'il a lûs ou entendus ; il les place dans la conversation quelquefois bien, quelquefois mal, selon qu'il plaît au hazard. Le monde cependant donne à LYCIDAS de l'esprit. C'est avoir assurément une réputation à peu de frais.

* CLARICE est extrêmement légére. Elle sourit à celui-ci, elle fait à celui-là la grimace ; elle en appelle un autre, c'est pour lui parler à l'oreille ; sa confidence faite, elle éclate de rire ; l'instant d'après elle prend un air rêveur,

Vous jugeriés, à la voir, qu'elle est fort occupée; mais réellement elle ne pense à rien. Elle affecte souvent des airs négligés & badins, quelquefois même étourdis. Elle vous parle; vous voulés lui répondre, à peine fait-elle semblant de vous entendre. Vous parlés à quelqu'un, elle vous interrompt avec vivacité, c'est pour vous dire du mal d'un homme qu'elle vient d'appercevoir. Un autre se présente à sa vue, elle en parle comme du premier, jusqu'à ce qu'un troisiéme succéde. Elle passe ainsi en revûe tout ce qui se présente à ses yeux; elle ne fait uniquement que dire du mal de tout le monde. *Si* CLARICE, pour parler, n'avoit cette ressource, elle n'auroit presque jamais rien à dire. Voilà CLARICE. On dit qu'elle a de l'esprit. Jugés de son esprit. Est-ce en avoir,

ou est-ce en avoir assés, que d'en faire un pareil usage ? Ne peut-on pas comparer ces sortes d'esprits à de faux brillans, qui ont des vrais diamans l'apparence, mais qui n'en ont ni l'éclat, ni le feu, ni la finesse, ni la solidité.

* Que dirai-je de vous, LEANDRE ? Vous fréquentés un fat, qu'on dit bel esprit. Il vous lit ses ouvrages, & vous vous croïés connoisseur. Aveuglé par la confiance qu'il vous marque, vous êtes prodigue en éloges. Vous loués hardiment une piéce avant qu'elle ait paru ; si l'on veut vous en croire, elle est remplie de beautés, elle doit avoir un succès prodigieux ; elle paroît ; quelle différence du jugement du Public au vôtre ! Elle est sifflée, honnie, on la trouve détestable ; on vous le dit, on vous reproche vos éloges. Vous vous êtes trom-

pé, dites-vous. Cet air de modestie que vous affectés, & qui n'est point en vous, vous paroît un chemin pour vous sauver; mais que croïés-vous qu'on pense de votre esprit? Vous imaginés-vous désormais qu'on s'en raporte à lui? Votre modestie blesse, parce qu'elle est fausse; elle cadre mal avec votre encolure, qu'on dit être celle d'un présomptueux fat. Votre air, vos gestes, vos façons, vos goûts, votre magnificence, portent à juger ainsi de vous. D'où vous vient donc cet air de confiance qui vous est ordinaire? *Sur quoi fondé*, vous croïés-vous aimable? Ecoutés-moi, LEANDRE, voici votre portrait: Votre figure, que vous croïés charmante, est sans éxagérer, ridicule; votre taille, pour être énorme, n'en est que plus désagréable; votre démarche n'en

fait que mieux connoître ce qu'elle a de choquant. Demeurés-vous en place ? vous vous tenés d'une façon contrainte & affectée. Que trouvés-vous déja du côté du corps qui puisse vous flater ? Passons à l'esprit. Avés-vous, LEANDRE, de la facilité à concevoir, & à rendre agréablement ce que vous concevés ? Sur quelle matiere s'étend la pénétration de votre esprit ? Consiste-t-il en saillies vives & brillantes ? Raisonnés-vous solidement & profondément ? Possédés-vous quelque Science ? Avés-vous un discernement fin, sûr ? Vos jugemens sont-ils aussi justes que sensés ? Personne ne reçonnoît dans votre esprit tous ces avantages. En quoi donc, je vous demande, le faites-vous consister ? Vous êtes ami d'un Poete, qui, dites-vous, a beaucoup d'esprit, il fait des

vers au pair de ce qu'il y a de mieux. Que voulés-vous, LEANDRE, que j'en conclue? Ne seroit-ce point pour avoir l'air de l'esprit, que vous fréquentés un bel esprit? Mais vous n'en aurés que l'air, encore sera-t-il faux.

* Si vous en voulés croire les femmes, PHILAGENE a beaucoup d'esprit. Il ne raisonne pourtant jamais qu'il ne pose de faux principes, dont il tire d'absurdes conséquences. N'importe, PHILAGENE a de l'esprit; il sçait parler de parure, d'ajustemens, de bonne grace; il est bien fait; il est galant; ses épaules sont bien placées; sa démarche est aisée; on voit en lui un grand air de confiance & de complaisance pour sa personne; tous ses habits sont bien choisis; il sourit quelquefois à propos; il parle toujours d'un ton ferme; souvent il plai-

fante; toujours il décide ; où peut-on trouver un plus bel esprit ?

Vous riés, TIMANDRE, cette peinture vous divertit ; vous y reconnoissés, dites-vous, parfaitement l'original : on peut aisément s'y méprendre. Attendés, laissés-moi vous peindre, je vous prie, & je vous laisse après la liberté de rire. Vous avés de l'esprit ; sur ce point tout le monde est d'accord : mais vous en voulés trop avoir. Pour dire les choses les plus simples, il vous faut quelque expression neuve, ou du moins une phrase dont le tour soit nouveau. A quoi bon cette affectation ? Croïés-vous que l'esprit & le naturel soient deux choses incompatibles ? Ignorés-vous que c'est le naturel même qui donne des graces à l'esprit ? Vous vous servés toujours de termes singuliers ; mais souvent il ne rendent

qu'imparfaitement votre pensée ; ils répandent sur vos discours un brillant qui peut éblouir les sots incapables d'aprofondir ; mais cela vous fait tort auprès des gens d'esprit, qui sous cette brillante apparence ne trouvent aucun sens. Croïés-moi, TIMANDRE, n'assujetissès point votre esprit à une expression recherchée ; donnés-lui un libre essor, mais n'en exigés jamais ce qui ne lui est pas naturel ; contentés-vous de celui que vous avés, sans vouloir en avoir davantage. Votre unique but est de plaire, par-là vous y parviendrés ; cette voïe même sera plus courte & moins pénible que celle que vous avés prise : vous deviendrés naturel, & par conséquent aimable. Je crois faire votre éloge, en vous assurant que vous valés mieux que ce que vous vous donnés la peine de vouloir pa-

noître. Il faut pour plaire, demeurer dans les bornes qui nous sont prescrites par notre esprit & notre caractére; quiconque en veut sortir, est obligé de se gêner; il s'égare de la route qui peut seule le mener à son terme; il ne peut la retrouver qu'en se renfermant dans ces mêmes bornes qu'il avoit inconsidérément franchies. C'est une supercherie que de sortir de son naturel; c'est chercher à tromper les hommes, en voulant leur montrer en nous ce qui n'y a jamais été. Le naturel par-tout a droit de plaire. Un sot qui se donne pour sot, plaît en comparaison d'un sot qui veut avoir de l'esprit.

* Vous n'avés, DORINE, nulle espéce d'esprit; vous desirés pourtant que le Public vous en trouve; vous faites des efforts inutiles, ils ne servent qu'à décéler combien il vous en manque.

* CLITON possede l'art de la fine plaisanterie ; il en sçait faire de délicates, qui lui attirent les applaudissemens de ceux qui l'entendent. Ses succès vous animent, DORINE, vous voulés l'imiter ; mais vous ne pouvés y réussir. En vain vous affectés quelquefois un soûris, pour faire croire que vous imaginés quelque chose de joli ; on n'y voit rien de fin ni de spirituel. En vain vous en venés jusqu'à faire des plaisanteries, on n'y trouve aucun sel, aucune délicatesse ; jamais vous n'êtes applaudie. Je vais vous en dire la raison : ce n'est point aux simples plaisanteries qu'on donne des applaudissemens, c'est à l'esprit qui les accompagne.

* On n'acquiert point l'esprit, mais on le perfectionne. Un sot demeure sot toute sa vie. Nous naissons avec le fonds d'esprit, &

même avec les talens que nous devons avoir un jour; ils sont réellement en nous cachés & enveloppés. C'est ainsi que dans une pierre brute est enfermé le diamant prétieux & brillant, que la main de l'ouvrier y doit trouver un jour. L'éducation est par rapport à notre esprit, la main de l'ouvrier; elle taille, elle retranche, elle polit, elle perfectionne. C'est ainsi que se trouvent dans un oignon de tulipe déposé dans la terre, toutes les parties de cette fleur encore imperceptible, distinguées réellement l'une de l'autre; le tems & l'opération de la nature develοpent peu à peu ses parties, les étendent, les rendent enfin sensibles à nos yeux, & nous découvrent une fleur qui nous étoit cachée auparavant, mais qui n'en éxistoit pas moins.

* Comme on voit le Soleil dans

les premiers momens où il dissipe les ténébres de la nuit, répandre unē clarté que chaque instant rend plus sensible; de même on voit l'esprit paroître peu à peu dans les premiers momens où il se develope. Chaque année, chaque mois, il acquiert de la force. Le Soleil forme d'abord son crépuscule; peu à peu il s'éleve tout-à-fait, il monte à mesure que les heures s'écoulent, & vers le milieu du jour l'hémisphere est tout éclairé, il a pour lors toute sa chaleur & toute sa lumiére. L'esprit aussi suivant le cours des années, s'élévé, se fortifie, & vers le milieu de l'âge de l'homme il est dans toute sa force & dans tout son brillant. Le jour se passe, le Soleil décline peu à peu, il vient un moment où il ne reste de lui qu'une lueur qui disparoît tout-à-fait; il passe dans un au-

tre

tre hémiſphére. C'eſt ainſi que l'eſprit ſouffre de la diminution, quand l'homme commence à ſe trouver dans le déclin de l'âge; arrive la caducité: on n'en voit plus qu'une lueur, une foible étincelle: la mort vient, tout diſparoît; l'eſprit paſſe dans une autre région.

Il eſt vrai pourtant qu'il y a des eſprits ſupérieurs éxemts de cette décroiſſance, par le ſoin qu'ils ont de ſe nourrir de cette raiſon univerſelle, qui les éléve & les fortifie ſans ceſſe, & qu'ils cultivent aſſidument ſans négliger les graces. Mais ils ſont ſi rares, que leur nombre ne fait pas une grande exception.

* On n'avoue point qu'on a de l'eſprit, l'uſage le défend; tel homme dit qu'il en a peu, qui ſeroit bien fâché qu'on le crût: ſon deſſein n'eſt pas de perſuader,

mais pluſtôt de ſe parer des graces de la modeſtie. C'eſt avoir beaucoup d'eſprit, que de ſentir les bornes du ſien.

* Quel jugement, POLIPHRASTE, porterai-je de votre eſprit? Vous parlés beaucoup, diſons mieux, vous parlés toujours. Souvent il vous arrive de dire des choſes jolies & ſpirituelles, on trouve même quelquefois dans vos diſcours une ſatire légére & délicate; mais ſouvent auſſi vous en dites de plates & de triviales, dénuées abſolument de ſel & de délicateſſe. Quel ſingulier aſſemblage! Dirai-je que vous avés de l'eſprit, mais que vous parlés trop pour le ſoutenir, qu'à force de parler il vous échape ſouvent des choſes pitoïables? Ou dirai-je que vous êtes ſans eſprit, mais qu'à force de parler vous rencontrés quelquefois, & que c'eſt au

hazard que vous devés ce qu'on trouve d'ingénieux dans vos discours ?

* Un sot, qui n'est pas parfaitement sot, ne décide ordinairement sur un ouvrage d'esprit, qu'après avoir entendu le sentiment de quelqu'un qui passe pour connoisseur. Un sot, parfaitement sot, décide avec confiance. L'homme d'esprit conserve dans ses décisions une espece de timidité ; en voici la raison : Le sot presque toujours hazarde la décision d'un autre ; l'homme d'esprit hazarde la sienne.

*On contribue beaucoup aujourd'hui à gâter le goût des Auteurs ; on éxige d'eux de l'esprit, & rien que de l'esprit. Aussi veulent-ils qu'il éclate par-tout dans leurs ouvrages : & de-là vient l'obscurité & le phœbus qu'ils y répandent. Ils cherchent du nouveau,

ils ne trouvent que du ſingulier ; du faux merveilleux.

* Une même penſée, ſans être nouvelle, trouve ſouvent de nouvelles graces ſous un autre jour. La façon de rendre une penſée, nous la rend ſouvent propre. Etre plagiaire, n'eſt pas prendre les penſées des autres : c'eſt ne ſçavoir pas ſe les approprier. Donner à la penſée d'un autre un tour nouveau, n'eſt pas piller, c'eſt imiter. Le tour qu'on donne à une penſée, fait ſouvent la moitié de la penſée. Entre piller, & imiter, il n'eſt point de milieu, ſi ce n'eſt créer. Beaucoup d'Auteurs ſçavent piller ; peu ſçavent imiter ; preſqu'aucun n'eſt capable de créer.

* Il eſt heureux pour un Auteur, de travailler dans une Langue riche & ſuſceptible de délicateſſe. Quelle ſatisfaction pour lui, de

trouver le mot qui rend sa pensée toute entiere! Quel dégoût de ne pouvoir rendre qu'imparfaitement ce qu'il pense! Qu'il est fâcheux que la disette des mots fasse tort aux choses qu'il pourroit dire!

* La quantité de bons ouvrages qui se trouvent dans une Langue, empêche peut-être qu'un Auteur qui écrit dans cette Langue ne tire de son génie tout ce qu'il peut. Cela paroît d'abord un paradoxe; il est aisé cependant de faire sentir cette vérité. Un Auteur veut que son ouvrage soit à lui, il craint d'être plagiaire; s'il s'imagine avoir lû quelque chose qui ressemble à ce qu'il compose, la crainte de piller le saisit, son imagination se refroidit; cette crainte suffit quelquefois pour priver son génie de l'essor qu'il alloit prendre. Il est bien plus

aisé de composer dans un genre qui ne se trouve que dans quelqu'autre Langue. Les beautés que vous transmettrés d'une Langue à une autre, & qui sont inconnues dans cette nouvelle Langue, vous tiennent lieu de l'invention; on vous sçait gré du tour que vous donnés à votre pensée, & de ce que vous l'avés mise dans un beau jour. Les modéles, dans une Langue étrangére, sont d'une extrême utilité: dans une même Langue, ils sont peut-être plus nuisibles qu'utiles. Si VIRGILE eût écrit son *Enéide* en Grec, l'*Iliade* d'HOMERE, dont il a tiré de grandes beautés, lui eût peut-être fourni peu de secours, & n'eût servi qu'à contraindre son génie. S'il est agréable pour un Auteur d'avoir de bons modéles, il est fâcheux aussi qu'ils aient dit avant lui pres-

que tout ce qu'il y avoit à dire.

* Chaque Auteur a sa verve; ce qu'on appelle verve, n'appartient pas aux Poetes seulement. La verve est un feu dans l'imagination, qu'un moment allume, & qu'un moment éteint. Elle est sujette au caprice.

* L'invention consiste dans la perception subite d'une idée dont la nouveauté nous saisit; nous en sommes frapés vivement, nous la rendons aisément. L'imitation est un travail de l'esprit sur les idées des autres; on les refond, pour ainsi dire, & on les rend à sa mode. Il est plus flateur d'inventer; il est je crois plus pénible d'imiter.

* C'est souvent une idée très-commune, qui en fournit une neuve & brillante. L'esprit passe de l'une à l'autre, par une liaison presque imperceptible, mais

qu'il découvre cependant avec un peu d'attention.

* Comme il eſt impoſſible de parvenir à la perfection, c'eſt un effet de la juſteſſe d'eſprit, de trouver toujours dans ſon ouvrage quelque choſe à corriger. Un Auteur ne doit point ſe laſſer d'effacer.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coercuit; atque
Præſectum decies non caſtigavit ad unguem.

Compoſer beaucoup en peu de tems, eſt plus ſouvent la marque d'un génie diffus, que d'un génie fertile. Les Auteurs de cette eſpéce, au lieu de dire beaucoup en peu de mots, diſent peu de choſes en beaucoup de paroles. Leur ouvrage, pour me ſervir de l'expreſſion de M. DE FONTENELLE, qui rend ici très-bien ma penſée, eſt ordinairement peu *fort de choſes*.

* Un homme qui veut écrire, doit former & cultiver son esprit & son goût, par la lecture des bons Livres; c'est ce qui le nourrit & lui donne de la force. L'esprit ainsi que le corps, perd sa vigueur, & n'est plus propre à rien, quand on n'a pas soin de lui donner les alimens qui le soutiennent.

Comme une abeille trouve dans les fleurs ausquelles elle s'attache, un suc fin & prétieux dont elle compose son miel; de même un Auteur trouve dans les ouvrages choisis un suc délicieux & plein de substance, dont il se sert pour composer le sien. Composer ainsi n'est point piller; un ouvrage fait de la sorte, est à l'Auteur, comme le miel est à l'abeille.

* Le présent le plus prétieux de la nature pour un homme, c'est

un sens droit & un jugement sain; c'est ce qu'on appelle communément le bon sens. Ce bon sens est un guide sûr, qui fait toujours prendre le meilleur parti: il est le solide de l'esprit. Ce qu'on apelle esprit ordinairement, n'en est que le brillant.

* Quelque rare que soit le bon sens, il le seroit encore bien davantage, si les hommes avoient la liberté de choisir entre l'esprit & lui. Nous préférons par un goût faux, le brillant au solide. Nous ne jugeons de l'esprit que par comparaison. Une anémone est petite, comparée avec un lys; elle est grande, comparée avec la simple violette: la grandeur est relative. Il en est de même de l'esprit. TRIPHON devant LICAS, paroît en avoir beaucoup; devant EUMOLPE, on lui en trouve fort peu.

* Ce n'eſt point à la ſcience qu'on reconnoît l'eſprit; un ſot peut avoir de la mémoire, avoir beaucoup lû, beaucoup retenu, & par conſéquent beaucoup appris. Un Pédant n'eſt autre choſe qu'un ſot qui ſçait beaucoup.

* Je croi qu'il y a des penſées pour leſquelles il n'eſt point d'expreſſions; je veux dire qu'on penſe plus finement & plus délicatement qu'on ne peut s'exprimer. Il eſt aiſé d'en donner la preuve. Une penſée délicate, quelque bien rendue qu'elle ſoit, ne l'eſt jamais toute entiere : l'expreſſion laiſſe toujours à l'eſprit quelque choſe à entendre.

* La tournure d'eſprit n'eſt pas la même chés tous les hommes. Seroit-il ridicule de croire que le climat contribue à cette tournure? Il ſemble que l'eſprit, en général, devroit être le même

pour tous les hommes. L'esprit Anglois est différent de l'esprit François : le François, l'Italien, l'Espagnol ne se ressemblent point. Disons plus ; dans notre Païs même, selon les différens dégrés de chaleur, la tournure d'esprit est différente. L'esprit Normand n'est point l'esprit Gascon : les Provençaux, les Gascons, & tous ceux qui approchent davantage du midi, paroissent avoir l'esprit plus vif, & l'imagination plus brillante que les autres. A quoi peut-on attribuer cette tournure d'esprit différente, l'éducation étant à-peu-près la même, si ce n'est à la différence du climat ? Ceux qui croïent que les Astres & la température de l'air influent sur l'esprit, ne pourroient-ils pas tirer de ceci quelque avantage pour leur systême ?

* L'esprit & le talent me pa-

roiſſent deux choſes bien différentes ; l'eſprit a rapport à pluſieurs choſes, & s'étend ſur pluſieurs matiéres ; le talent ne ſe rapporte qu'à une ſeule. L'eſprit fait voir le chemin qui mene à la perfection d'un Art ; le talent le fait ſuivre naturellement. Ce n'eſt point l'eſprit, c'eſt le talent qui fait réuſſir.

Ce ſeroit un furieux travail, & dont le ſuccès ſeroit bien douteux, d'entreprendre d'arriver, par le moïen de l'eſprit ſeul, où le talent vous conduit, ſans effort, & preſque ſans peine.

L'eſprit eſt une lumiére qui vous éclaire de tous les côtés, dont les raïons s'étendent fort loin, & qui vous fait appercevoir des objets très-reculés. Le talent eſt une lumiére, qui dans une ſphére bornée vous éclaire, mais ne vous fait voir diſtinctement

que les objets contenus dans cette ſphére; au-delà, le talent ne découvre plus rien.

L'homme à talent ſe fait ordinairement une réputation plus brillante que l'homme d'eſprit. La raiſon en eſt ſimple: L'un met au jour le produit de ſon talent, il agit au-dehors; l'autre renferme en lui le produit de ſon eſprit. *Sa* ſeule occupation eſt de voir & de réfléchir; tout ſe paſſe au-dedans.

Ceux qui raſſemblent l'eſprit & le talent, ſont des gens rares, dont le mérite eſt tranſcendant; à peine en paroît-il un dans le cours de pluſieurs ſiécles.

Il y a des talens de l'eſprit, & des talens qui regardent les arts. La diſpoſition à une ſcience, comme à la Géométrie, à la Phyſique, à la Métaphyſique, &c. ſont des talens de l'eſprit. La diſpoſition

à la danse, à la musique, à la peinture, sont des talens qui regardent les arts.

Dans les talens pour les arts, il y a une partie qui appartient à l'esprit; c'est le raisonnement sur ce talent, ce qu'on apelle ordinairement la théorie. Ceux qui joignent cette partie spéculative au talent pratique, ont l'esprit de leur métier.

* Les gens bornés confondent l'esprit avec l'usage du monde; d'autres, avec les talens; peu de gens sçavent le démêler d'avec le génie & l'imagination.

On peut avoir de l'esprit sans imagination; mais le génie la suppose toujours.

* La justesse est la partie de l'esprit la meilleure & la moins commune; c'est elle qui nous fait démêler le vrai du faux, elle nous empêche d'être dupes de

l'apparence. Rendre une pensée avec justesse, c'est la rendre telle qu'elle est, conçûe dans les termes propres qui lui conviennent.

Il y a plusieurs dégrés de justesse ; on peut rendre une pensée avec plus ou moins de justesse. Rendre une pensée avec précision, c'est la rendre éxactement, sans en rien faire perdre, & sans y rien augmenter. La précision n'a qu'un point ; il n'y a qu'une maniere de rendre avec précision. Précision, dit plus que justesse ; il semble que la précision soit la perfection, l'éxactitude de la justesse. La précision est à la justesse, ce que le dégré le plus parfait est à un dégré moins parfait dans le même genre. Le laconisme suppose la précision ; mais elle est inséparable de la netteté. Celui qui, comme le dit HORACE, devient obscur en prenant un stile

laconique, est bien loin de la précision.

* La netteté dans l'esprit, n'est autre chose que de l'ordre & de l'arrangement dans les idées. Celui dont les idées sont distinctes & bien débrouillées, sera toujours clair, intelligible; ceux-là sont obscurs, dont les idées se croisent & se confondent.

Quand on est intelligible pour soi, il est aisé de le devenir pour les autres; il est ordinaire de rendre les choses comme nous les voïons. Si nous les voïons distinctes, nous les rendons avec netteté; nous les rendons avec obscurité, quand nous les voïons confuses.

* C'est assés le défaut des esprits médiocres, de croire entendre souvent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils seroient fort embarrassés d'expliquer. Il y a des es-

prits assés faux, pour ne pas trouver ingénieux ce qu'ils entendront d'abord, & ce qui leur paroîtra naturel; ils ne veulent trouver de l'esprit aux choses, que par réfléxion. Ces sortes d'esprits ne sont point amis du vrai, qui frape, qui saisit, qui se fait sentir d'abord.

* Il faut avoir beaucoup de goût & de justesse, pour juger sainement d'un ouvrage d'esprit. Qu'il paroisse une nouvelle piéce au Théatre, les sots y courent comme les gens d'esprit, & tous se croïent en droit d'en pouvoir décider. Il n'y a pas jusqu'au Parterre, dont le plus petit membre ne se croïe juge expert & compétent.

Une vieille prévention fait respecter les jugemens du Parterre; mais c'est une erreur, en fait d'esprit, que de lui attribuer l'infail-

libilité. Il est aisé de voir qu'il se trompe souvent. Se trouve-t-il dans un vers un jeu de mots, une brillante antithése, il interrompt la piéce pour applaudir; il lui est indifférent que la pensée soit vieille ou neuve, sublime ou commune, louche ou bien rendue. Les stupides esclaves des jugemens de ce Parterre, qualifient d'abord de trait d'esprit, ce qui n'est souvent qu'un misérable assemblage de mots, qui n'expriment que des choses fort communes.

Bien des gens sont encore la dupe des jugemens précipités du Parterre. Il seroit aisé, pour combattre leur prévention, de leur rapporter plusieurs exemples du mauvais goût de ce corps tumultueux. Combien de piéces avons-nous vû recevoir avec des applaudissemens dont tout Paris reten-

tiſſoit, qui n'étoient au fonds ſoutenues que par le mauvais goût du Parterre qui y avoit d'abord applaudi, & que par la curioſité de les voir, parce qu'on en parloit. Dès que le goût de ce Parterre, ou téméraire, ou prévenu, s'eſt rectifié, & que la curioſité a été ſatisfaite, ces piéces ſont tombées ſans pouvoir ſe relever; & on a été forcé alors de ſe récrier ſur le mauvais goût du Public qui les avoit applaudies.

* Le Public juge aſſés volontiers d'un ouvrage, non, par ce qu'il eſt en lui-même, mais par la réputation de ſon Auteur. Cette prévention s'étend juſques ſur une phraſe, ſur un bon mot. La même penſée rendue dans les mêmes termes, chés un homme qui a la réputation d'eſprit, paſſe pour un mot ingénieux; chés un ſot, on la trouve miſérable.

* Le bon goût, un goût ſûr & fin, eſt la partie de l'eſprit la plus déliée: peu de gens ont cette partie. Le bon goût ſuppoſe un diſcernement juſte & délicat; il eſt la grace de l'eſprit. On pourroit comparer l'eſprit ſans goût, à une belle figure ſans grace.

Le bon goût ſuppoſe auſſi la juſteſſe dans l'eſprit; il eſt inſéparable du bon ſens: je crois même qu'il n'eſt autre choſe que le rafinement du bon ſens.

Le bon goût eſt un ſentiment prompt & fin du vrai, du faux, du joli, du délicat, du mauvais, du bon, & même du meilleur. Il vous fait ſentir par l'énergie & la délicateſſe d'un ſeul mot placé à propos & bien choiſi, tout ce que l'Auteur, par ce mot, a voulu faire entendre; quelquefois même plus encore.

Comme les ſens ſont apperce-

voir dans un inſtant, par une ſimple impreſſion, ce qui eſt agréable, & ce qui ne l'eſt pas; c'eſt ainſi que le goût fait ſentir tout d'un coup ce qui eſt bon, & ce qui ne l'eſt pas. On pourroit dire que le goût eſt un ſens de l'eſprit, & qu'il eſt à l'eſprit ce que l'œil, par éxemple, eſt au corps.

Le goût n'eſt pas ſeulement pour l'eſprit, il a rapport auſſi à tous les differens talens méchaniques ou autres; mais c'eſt un goût différent. Chaque talent, comme celui de la danſe, de la muſique, a ſon goût propre & particulier, qui n'eſt point le goût de l'eſprit, c'eſt-à-dire, ce qu'en fait d'eſprit on appelle bon goût.

Le goût dans chaque talent, comme dans l'eſprit, fait la grace du talent. Le goût dans la mu-

ſique, eſt ce qui donne de la grace aux différentes modulations; le goût dans la danſe, eſt ce qui la donne aux différens mouvemens, & aux différentes attitudes.

* On voit à la Cour & à la Ville, des gens qui n'ont que la ſurface la plus légere de l'eſprit, ſe piquer de bon goût & de bel eſprit. Pleins de leur petit mérite, & enchantés de leur diſcernement, vous les voïés toujours aux premieres repréſentations, prêts à décider du ſort d'une piéce, ſans avoir ſçû jamais ce qui compoſe une bonne piéce. Ils ſont en commerce avec les Auteurs à la mode; ils ont des premiers les Elégies, les Idilles, les Epigrammes, & toutes les piéces de Poeſie qui ſortent des plus petites boutiques du Parnaſſe. Ils ſe mêlent auſſi de faire quelques

mauvais vers, & les envoïent aux Auteurs de leurs amis, aux Dames qui ont place dans leur Académie d'esprits frivoles & superficiels, & dont le nombre n'est pas petit. Ils passent dans le monde pour gens aimables, & de bonne compagnie; ils ont assés d'esprit pour imposer aux sots, plaire aux esprits légers & médiocres; mais ils n'en ont pas assés pour n'être pas méprisés des hommes qui ont véritablement de l'esprit.

Cette sorte de génie est à l'esprit, ce que la surface est au cube, ce que l'ombre est à la réalité; en un mot, ce que l'apparence est au vrai. Ces sortes de gens sont aux gens d'esprit, ce que le singe est à l'homme.

* Quelle différence du siécle dernier pour l'esprit & le bon goût, au siécle d'aujourd'hui!

Les

Les CORNEILLES, les RACINES, les MOLIERES, un LA FONTAINE, un BOILEAU, un BOURDALOUE, un FENELON, un LA BRUYERE, tous hommes excellens, tous admirables dans le genre d'ouvrage qu'ils avoient entrepris. Que ne doivent pas à ce siécle heureux, les gens d'esprit & de goût, qui sentent les beautés répanduës dans les ouvrages de ces Auteurs inimitables !

* Pour moi je croi que le goût, bien loin de se perfectionner, n'est plus aussi délicat qu'il l'étoit autrefois. Les ouvrages anciens en sont remplis : nous devons à l'Antiquité ce que nous trouvons de bon goût dans les Modernes.

* L'esprit des François est presque tombé en enfance ; il ne se repaît plus que de bagatelles & de puérilités ; rien de solide ne l'occupe ; il n'a pour objet que

ce qui peut l'amuser, & n'aime que le badinage; semblable aux enfans qui prennent le clinquant pour de l'or, il prend maintenant le brillant pour le vrai, & l'apparence pour la réalité.

Cette mollesse dans l'esprit, est une suite de la mauvaise éducation. Au lieu d'appliquer les jeunes gens à des choses sérieuses & utiles, on leur laisse la liberté de ne s'occuper que de danse, de musique, de parure, de spectacles, & de femmes. Ces occupations douces & commodes entretiennent l'esprit dans une oisiveté & une paresse qui prend chés eux de profondes racines. Il faudroit faire dans un âge avancé de trop grands efforts pour vaincre cette mollesse; l'esprit alors est trop foible; le cœur souvent se trouve de concert avec lui pour l'entretenir dans cet assoupissement où

il est plongé ; il y demeure, il s'y enfonce, il s'y ensevelit, & devient incapable de rien faire jamais qui soit digne de lui.

Cette mollesse passe bientôt de l'esprit au cœur ; elle énerve les sentimens, elle affoiblit le courage ; vous n'êtes plus sensibles qu'à de petits objets, les grands ne vous touchent plus ; ce que vous auriés pû faire avec succès & distinction, si vous aviés sçû vous vaincre, vous devient impossible, par le peu d'habitude que vous avés pris d'élever votre cœur jusqu'au grand, & de faire en sorte qu'il le sentît.

* L'esprit & le cœur sont deux facultés tout-à-fait différentes : il se trouve cependant entre eux une parfaite liaison ; & par conséquent entre les pensées & les sentimens qui sont les productions de l'un & de l'autre. En

effet, à meſure que notre façon de penſer change, nos ſentimens changent auſſi, & prennent, pour ainſi dire, la même forme que nos penſées, afin de s'accorder avec elles; ou ſi nos ſentimens ne changent point, par notre façon de penſer, c'eſt donc eux qui la changent.

* Avant qu'EUGENIE eût réfléchi ſur ſa Religion, & en eût été touchée, elle n'étoit occupée que des amuſemens du monde; ſon eſprit la portoit à tous les plaiſirs qu'on peut y goûter; elle s'en repaiſſoit continuellement, & n'étoit diſtraite par aucune autre penſée. Son cœur, auſſi de concert avec l'eſprit, ſe livroit tout entier aux objets aimables que le monde lui préſentoit. Elle l'occupoit du plaiſir d'aimer; elle n'oublioit rien pour plaire; elle emploïoit avec vivacité, pour

y réussir, les graces & l'enjouement qui lui sont naturels. Le succès en étoit sûr, tout lui rendoit hommage; elle jouissoit avec tranquillité du plaisir délicat qu'on trouve à être aimé. La religion l'a touchée, elle y a réfléchi, elle a changé de façon de penser; ce qui l'avoit uniquement occupée, lui a paru indigne de son application; les amusemens qu'elle idolâtroit lui semblent criminels; elle les déteste, elle les fuit; voilà la conversion de son esprit. Aussitôt elle a senti que cette tendresse qu'elle accordoit aux objets qu'on apelle aimables dans le monde, étoit déplacée, qu'elle la devoit à un Etre infiniment plus parfait; elle a vû qu'il méritoit seul les sentimens qu'elle avoit prodigués à d'autres; elle a chassé de son cœur tout amour impur, & s'est laissé

pénétrer de l'amour de Dieu : voilà la converſion de ſon cœur, qui ſuit indubitablement celle de l'eſprit.

* Le cœur, ainſi que l'eſprit, dans notre Langue a pluſieurs ſignifications. Ce qu'on doit entendre naturellement par eſprit, c'eſt la faculté par laquelle nous connoiſſons ; & par le cœur, la faculté par laquelle nous ſentons.

* Tout le monde convient que les qualités du cœur ſont préférables à celles de l'eſprit ; & peu de gens, s'ils avoient le choix, donneroient à celles du cœur la préférence. Les unes ſont ſolides, eſſentielles, néceſſaires pour la ſociété ; les autres ne ſont que brillantes & agréables, & ſans les autres toujours dangereuſes. Mais le défaut de la pluſpart des hommes, & ſur-tout des François, c'eſt de n'aimer que le bril-

lant. Notre nation, dont l'esprit est naturellement léger, fait peu de cas du solide, & le connoît à peine.

* Les pensées & les sentimens sont les produits de l'esprit & du cœur; ils ont chacun leurs attributs. La finesse est le propre de la pensée; la délicatesse apartient aux sentimens. Qu'on me parle d'un homme fin, j'entendrai par finesse, une qualité de l'esprit; qu'on parle d'un homme délicat, j'entendrai par délicatesse, une qualité du cœur.

* La délicatesse est aux sentimens, ce que la finesse est à la pensée.

Je croi le sentiment plus susceptible encore de délicatesse, que la pensée de finesse.

* Un sentiment bien délicat, à mon gré, c'est celui d'HERMAS, qui pleurant la mort de sa mai-

treſſe, ſe déſeſpéroit d'imaginer qu'il s'en conſoleroit un jour. Il ſeroit peut-être difficile de fournir une penſée auſſi fine, que ce ſentiment eſt délicat.

* L'extrême délicateſſe dans le ſentiment devient ſouvent un défaut. C'eſt elle qui dans l'amour & dans l'amitié produit les inquiétudes, les ſoupçons, la jalouſie, ſouvent ſans aucun fondement. C'eſt un malheur que d'être né ſenſible & délicat; on trouve bien des momens où le cœur eſt bleſſé.

Ce qui flate la délicateſſe, ne fait pas certainement tant de plaiſir, que ce qui la bleſſe fait de peine: la compenſation n'en eſt pas juſte. Nulle ſouffrance n'eſt comparable à celle du cœur. Un cœur délicat & ſenſible, bleſſé à un certain point, ſouffre des peines inexprimables: la peine de

l'eſprit n'eſt rien, en comparaiſon. L'une, s'il m'eſt permis de parler ainſi, vous aſſomme; mais l'autre vous déchire.

* On avoue les qualités du cœur; on fait plus, on s'en pique, on s'en vante même; on n'oſe avouer celles de l'eſprit. Il ſeroit honteux de dire qu'on n'a pas les premieres; il ſeroit ridicule de dire qu'on poſſéde les ſecondes. L'aveu des ſecondes bleſſeroit la modeſtie; l'aveu des premieres ne la bleſſe point. Quelle en pourroit être la raiſon? Ne ſeroit-ce point que les qualités du cœur ſont eſſentielles à la douceur & à la ſureté de la ſociété, bonnes & utiles dans le commerce des hommes; que les qualités de l'eſprit, au contraire, ne ſont que pour celui qui les poſſéde? Les hommes ſont bien-aiſes qu'on avoue des qualités deſquelles ils peu-

vent tirer parti pour eux-mêmes dans leur société, & dont ils se flatent qu'ils profiteront; ils ne permettent pas qu'on avoue des qualités qui leur sont inutiles, & que leur amour propre n'aime pas à voir chés d'autres que chés eux. C'est peut-être pour cette raison, qu'il est permis d'avouer les qualités du cœur, & non pas celles de l'esprit.

* On remarque qu'à mesure qu'on se détache des sens, les pensées deviennent plus nettes, plus claires, plus élevées. Que sera-ce quand l'esprit sera tout-à-fait dégagé des liens du corps, qui seuls l'attachent à la matiere? L'esprit dans le corps, est un prisonnier au fond d'un cachot; jamais les raïons du Soleil n'y ont pénétré, n'y ont fait briller leur lumiére; une foible clarté y passe au-travers d'une étroite ouver-

ture, & ne détruit point l'obſcurité qui l'environne. Quelle joye, quelle ſatisfaction pour ce priſonnier miſérable, quand il pourra contempler le Soleil, & jouir à ſon aiſe de l'éclat de la vive lumiére ! Il verra, il jugera des choſes, il en connoîtra l'eſſence & les rapports; les phantômes que ſon imagination foible & échauffée lui préſentoit dans ſon cachot ténébreux, seront tout-à-fait diſſipés ; il n'en ſera plus inquiété ; il ſera en plein jour.

* L'eſprit eſt une faculté éclairée ; il eſt guidé par la lumiére. Le cœur eſt une faculté aveugle ; c'eſt une eſpéce d'inſtinct qui le conduit. Il y a pluſieurs opérations de l'eſprit ; celles de voir, de comparer, de juger. Il n'y a qu'une opération du cœur ; c'eſt de ſentir.

On peut admettre toutefois

dans le cœur une espéce de jugement. Il juge le bon, le vrai, le délicat ; mais il le juge par sentiment. Sentir le délicat, & juger le délicat, est pour le cœur l'opération du même instant, pour ne pas dire la même opération. On peut donc réduire au sentiment seul les opérations du cœur.

Cet instinct qui conduit notre cœur, est un guide infiniment plus sûr, que les lumiéres qui éclairent l'esprit. Cela est prouvé par l'expérience. Le raisonnement nous trompe souvent ; le sentiment nous trompe rarement.

Souvent nous voyons faux ; presque toujours nous sentons juste.

* Nous naissons tous avec un fonds de probité, avec un caractére de justice, si profondément gravé au fond du cœur, qu'il est ineffaçable.

C'eſt ce fonds de juſtice, ce caractére d'équité, qui produit chés tous les hommes un ſentiment de douleur à la vûe de l'innocence opprimée, d'indignation à la vûe du crime récompenſé. C'eſt ce même caractére que l'habitude des forfaits chés les ſcélérats mêmes ne peut effacer; qui leur cauſe ſouvent des remords, & les améne quelquefois au repentir.

Du ſentiment au deſir, il y a de la différence. Le ſentiment eſt toujours paſſif; c'eſt une impreſſion néceſſaire d'un objet ſur notre cœur. Le deſir au contraire eſt actif; ſon action même quelquefois eſt violente. C'eſt un appétit produit par le ſentiment. Le ſentiment peut éxiſter ſans deſir; mais le deſir ſans le ſentiment, ne peut éxiſter: il ſuppoſe toujours le ſentiment qui le précéde, & par lequel il eſt produit. On pourroit

dire que le desir est l'action du sentiment.

* L'esprit & le cœur, sont les deux attributs de ce que nous apellons l'ame.

Notre ame, considérée comme appercevante, comparante, raisonnante, s'appelle esprit; on l'appelle le cœur, considérée comme sentante, & desirante. Mais, à parler éxactement, l'esprit & le cœur ne sont qu'un. Ils sont un tout, qu'on apelle ame, & qui se montre sous des côtés différens.

L'attribut principal de notre ame, c'est le cœur. C'est par lui, c'est par le sentiment, que nous avons connoissance de notre éxistence. Nous ne voïons pas que nous éxistons; nous le sentons. C'est aussi par lui que l'ame est vivement affectée, & qu'elle est émûe. L'ame n'est que médiocre-

ment affectée des opérations de l'esprit ; elle n'en est jamais émûe : le sentiment seul la remue & l'agite.

* On peut dire, je croi, sans vouloir faire trop d'honneur à l'humanité, que le cœur de l'homme, en général, est droit & sincére.

Nous recevons notre cœur pur & droit en naissant ; l'intérêt seul de nos passions déréglées dérange cette probité, & y introduit, selon qu'il est plus ou moins vif, la dissimulation, la fourbe, la perfidie, la noirceur.

* La droiture & la sincérité, est une belle glace sans tache & sans défaut, que ternit la plus douce haleine ; le mensonge le plus léger lui fait tort. Ce sont les qualités du cœur, ce ne sont pas celles de l'esprit qui forment l'honnête homme. La fourberie

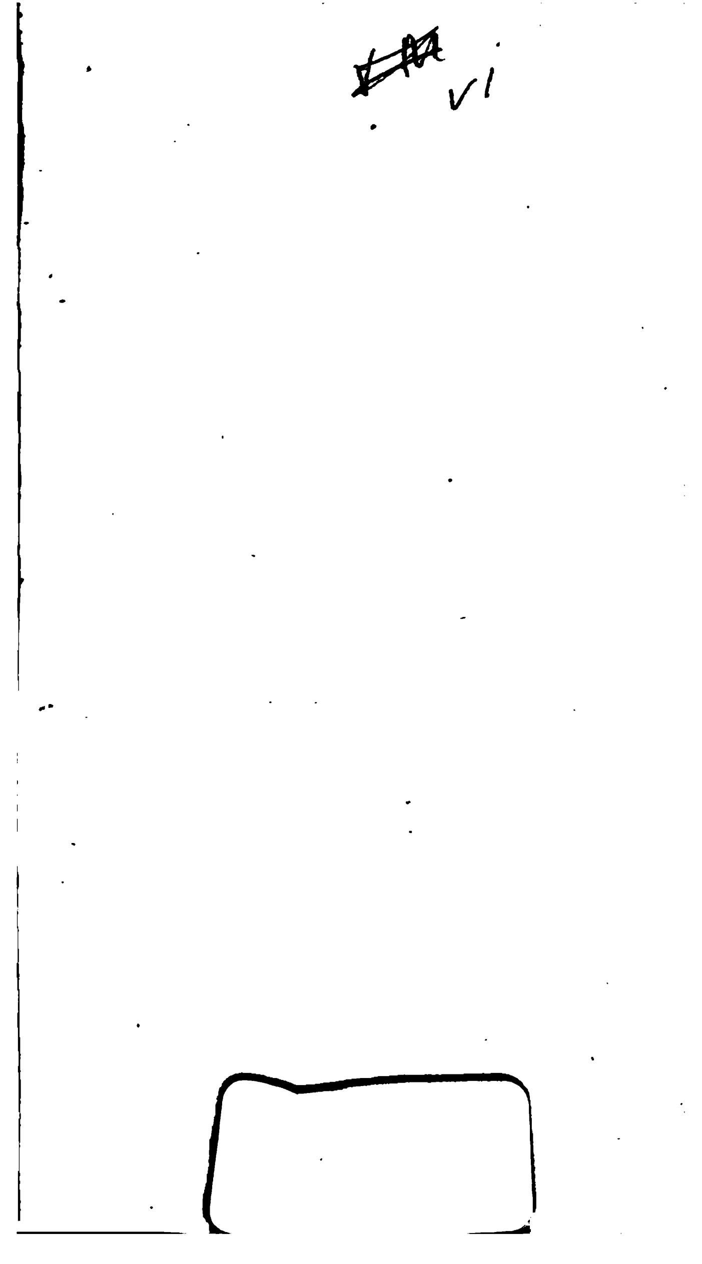
eft dans le cœur ; l'efprit n'y a de part, qu'autant qu'il l'aide quelquefois dans l'éxécution des projets qu'elle infpire.

* Perfonne n'a eu du cœur humain une connoiffance plus éxacte, que M. de LA BRUYERE. Qu'il s'en faut, que THEOPHRASTE l'ait auffi-bien connu ! Quelle différence de l'un à l'autre ! Le premier n'a donné que des définitions ; le fecond a peint des caractéres.

THEOPHRASTE n'a vû que l'extérieur des hommes ; LA BRUYERE en a connu l'intérieur. L'un n'a fait qu'éfleurer l'écorce du cœur humain ; l'autre en a fondé le fonds, & l'a pénétré. THEOPHRASTE n'a peint que la fuite des différentes paffions ; LA BRUYERE a peint les paffions mêmes. L'un a détaillé les effets ; l'autre a dévelopé les caufes. Ce-

lui-ci a connu le cours ordinaire des passions; celui-là en a découvert la source. L'un n'a rassemblé que ce qui paroissoit au-dehors, & ce que tout le monde pourroit découvrir; l'autre a montré ce qui étoit caché dans les replis les plus secrets, & ce que peu de gens auroient pû démêler. Enfin, pour rendre ce paralléle plus sensible par une comparaison, THEOPHRASTE a détaillé les mouvemens, les attitudes différentes de plusieurs personnages contenus dans un tableau mouvant; LA BRUYERE a dévelopé les ressorts qui faisoient agir & jouer tous ces personnages.

Fin de ce Recueil.


VI

